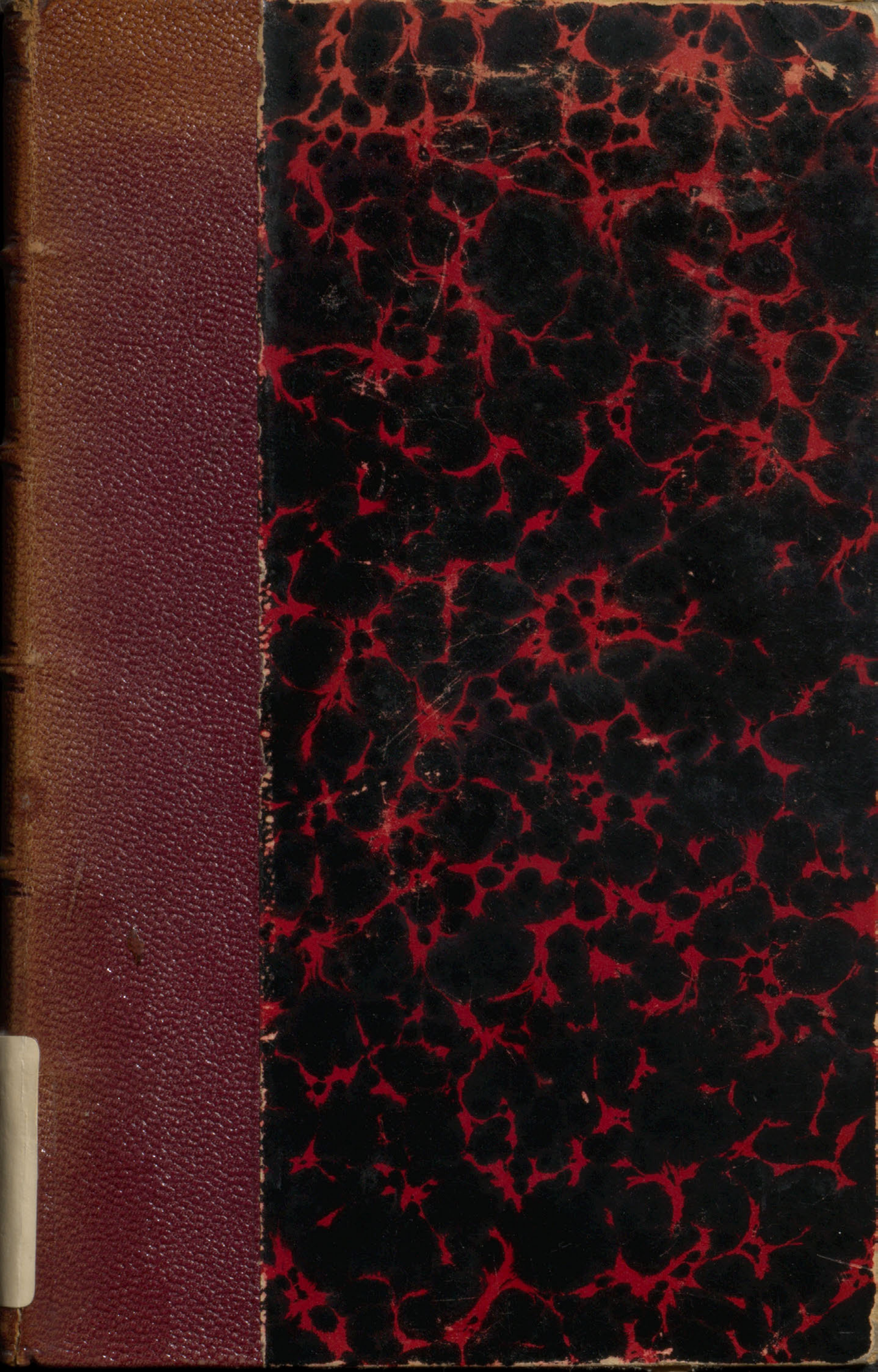
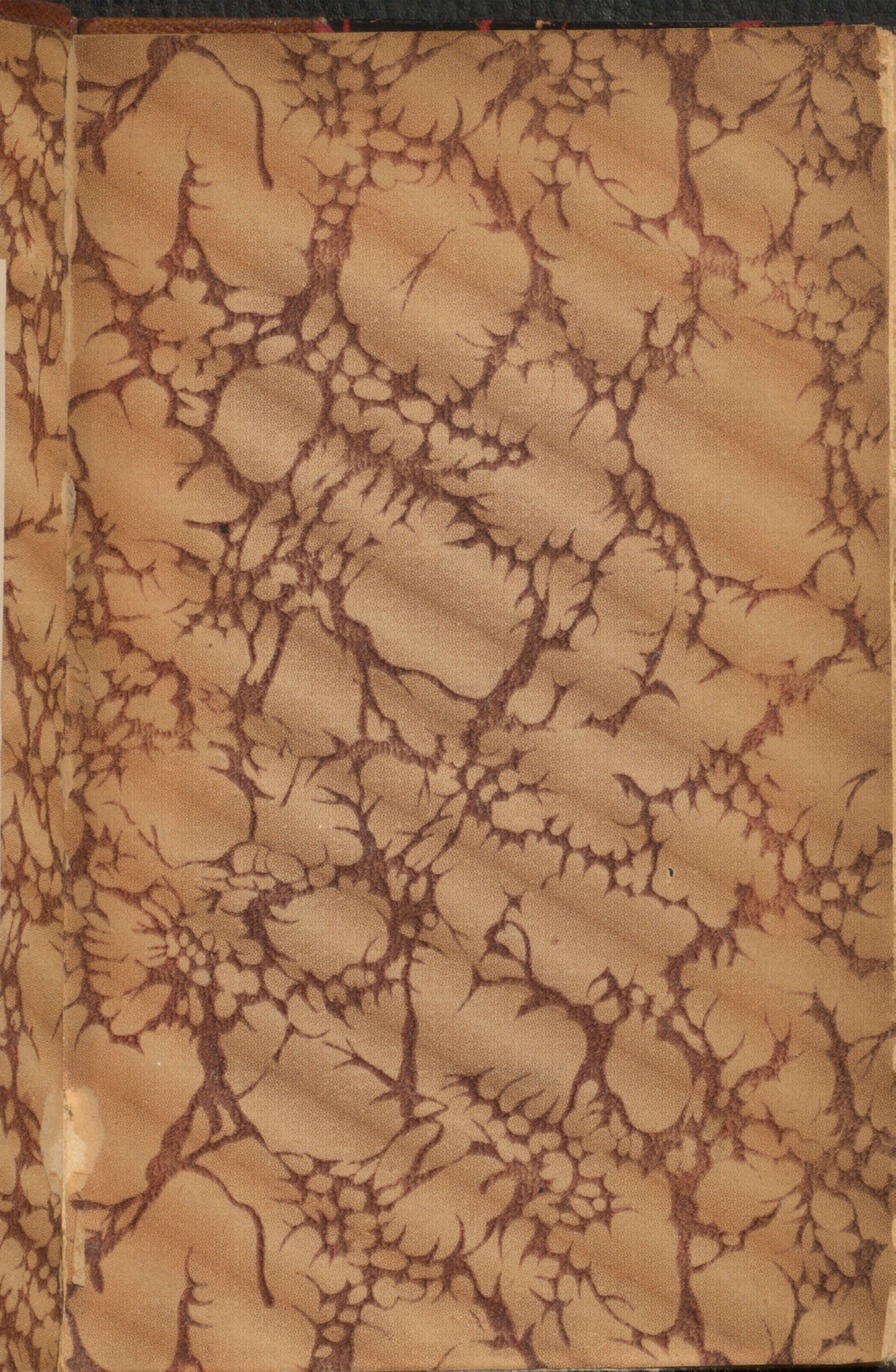
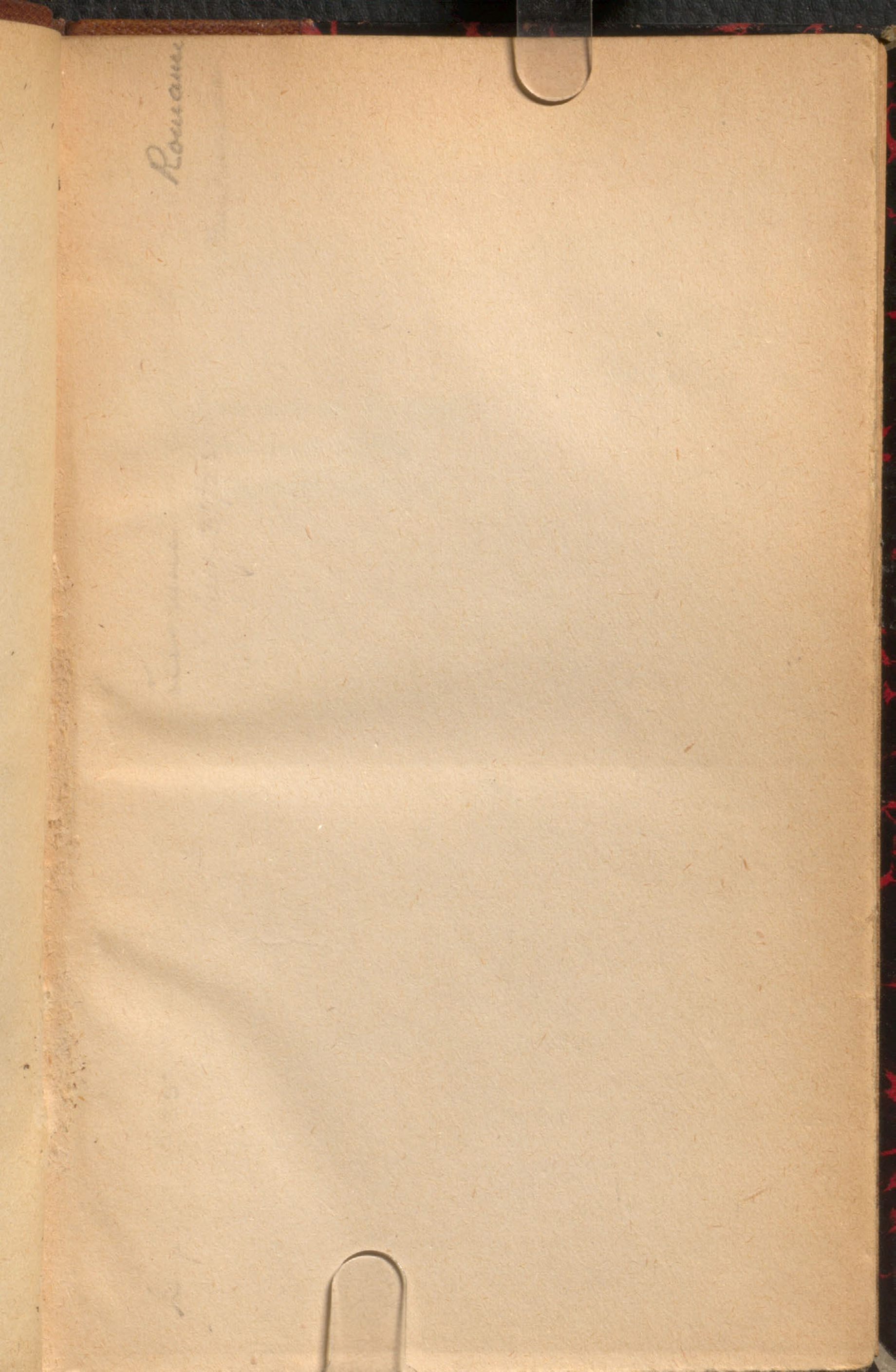





Rousseau

à Jean-Antoine Pourtier
à Emmanuel Robin
à Emmanuel Signoret

Collection des Amis des Lettres Françaises

PIERRE BOST

HOMICIDE par IMPRUDENCE

ROMAN



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS FAST
13, rue Royale,
PARIS

I

Je sors d'une grande salle où, avec d'autres, je me suis instruit une heure. Il a été plus ennuyeux que jamais, ce matin. Et, pour ma honte, j'ai recueilli dans ce gros cahier un peu de l'ennui qu'il a versé devant nous. Je monte dans ma chambre pour y poser ce cahier, comme on se lave les mains, et je trouve sur ma table deux lettres que je mets dans ma poche. Je redescends et vais m'asseoir sous les arbres du Luxembourg. Une des deux enveloppes contient des billets de concert. Prélude, choral et fugue ; un nom célèbre. Malheureusement je suis sûr déjà que je n'entendrai pas le récital, malgré ces invitations ; c'est peut-être à cause même de ces invitations ; je le crois parfois, en vérité, quand je les retrouve par douzaines éparpillées, sur ma table et dans mes livres, toujours tentantes et jamais acceptées. Je replace les billets dans leur enveloppe, avec soin, et l'enveloppe dans mon portefeuille. La seconde lettre ? Oui, je vois de qui elle vient ; je comprends pourquoi j'ai ouvert l'autre d'abord. C'est entendu, mademoiselle, je dan-

serai avec vous vendredi ; il suffira d'écrire rue du Cardinal-Lemoine qu'un travail pressant m'oblige à faire faux bond ; quant à la philosophie médiévale (samedi 8 heures, salle Thureau-Dangin) j'emprunterai un cahier, comme j'ai déjà fait pour Epicure (jeudi 8 h. 1/2, amphithéâtre Darlu). Je me rappelle même, à ce propos, que j'ai oublié de le demander à la folle, ce cahier. La folle, c'est un de mes camarades qui nous a demandé un soir ou plutôt un matin de l'appeler ainsi. Il disait même que ce surnom lui ferait du bien, lui rappelant une aventure tragique à lui arrivée, et que, désormais, chaque fois qu'il s'entendrait appeler la folle il saurait qu'il n'a qu'à se tenir tranquille dans certaines circonstances graves de l'existence. C'est pour une raison que j'ignore que ce surnom lui est resté.

Dans le bassin de la Fontaine Médicis, un peu en dessous de moi, le reflet des arbres laisse une bande étroite au reflet du ciel. Autour des deux amoureux de marbre des moineaux se baignent, et un peu à l'écart, un gros pigeon prend un bain de siège. Polyphème est si noir et si mal peigné, qu'en vérité il n'a pas l'air très malheureux. Je relis la lettre ; à Passy ; il faudra encore prendre un taxi pour rentrer. Heureusement Végas a reçu de l'argent. Végas est aussi un de mes amis. A moins que depuis trois ans lui et tous les autres ne m'aient mystifié (et

pourquoi l'auraient-ils fait), Végas doit être son véritable nom.

Voici dans une allée voisine la petite étudiante verte, ainsi désignée de la couleur de sa robe, que j'ai vue tout à l'heure à ce cours que je suivais un peu. Hier encore je l'apercevais avec plaisir, et peut-être me serais-je jeté au feu pour elle, car elle est très jolie, quand elle marche à côté d'un bel habit d'homme ; aujourd'hui je n'ai plus même envie de la regarder ; et je n'ai plus envie qu'elle me regarde ; je l'ai assez vue. Cela tient peut-être à ce que je ne lui ai jamais adressé la parole. Près de moi passent deux grands garçons, et l'un dit à l'autre : « Quand elle est entrée, elle a vu tout de suite... » ; c'est tout ce que j'entends, et je suis bien sûr que les deux grands garçons étaient tout fiers de prononcer des phrases dont le sujet fût : elle. L'un d'eux tenait un gros cahier rouge, sans doute pour avoir l'air d'un étudiant ; l'autre n'avait pas de cahier, sans doute dans la même intention. Mais comme aucun n'a de canne, je pense qu'ils reviennent bien sagement du lycée Louis-le-Grand ; je n'ai pas de canne, moi non plus, mais c'est parce que je n'ai pas pensé à la prendre en remontant dans ma chambre tout à l'heure. Il faudra que je pense à répondre pour vendredi, et à écrire aussi rue du Cardinal-Lemoine. Mais, d'abord j'irai déjeuner puisque Végas a reçu de l'argent. Il doit être avec les autres chez

l'arrosoir. L'arrosoir c'est un restaurant qui s'appelle : « A la Bouteille », et que nous appelons, par conséquent, de n'importe quel nom, à condition que ce nom désigne un objet destiné à un usage utile. C'est ainsi qu'on peut dire : le panier à salade, la soupière, le stylographe, ou, comme j'ai dit ce jour-là : l'arrosoir.

A la gamelle je trouvai Végas et Bernard Michel assis tout au fond de la salle, dans un coin où j'étais allé tout droit, comme d'habitude. A force de nous installer là, nous avions fini par deviner les raisons qui nous avaient fait choisir cet endroit écarté. D'abord, nous étions plus tranquilles, et si dans l'ardeur de nos récits nous renversions un verre plein sur la table, le scandale ne sortait pas d'un très petit cercle d'habitués. De plus, nous étions à côté du lavabo, et il n'est rien de plus ridicule que de voir quelqu'un se lever et traverser toute une salle au milieu des regards pour aller, à l'autre bout, soi-disant se laver les mains ; pour nous, nous pouvions le faire sans attirer l'attention ; il y avait aussi dans ce même coin la cabine du téléphone et nous entendions des moitiés de conversations où nous nous amusions à reconnaître des drames étouffés et violents, comme en cache presque toujours un échange de paroles entre deux êtres humains. De plus, pour atteindre à

notre petite table il fallait traverser toute la salle du restaurant et l'on avait plus de chances de rencontrer celle des servantes à laquelle pour huit jours on prêtait toutes les vertus et toutes les puissances, accrochées à une beauté supposée provisoirement incontestable et souveraine jusqu'à plus ample informé. Comme nous étions assis, par surcroît, non loin d'un poêle, nous étions au chaud pendant l'hiver, sans oublier le voisinage immédiat de la cuisine dont la porte et le petit guichet s'ouvraient sur un pays mal connu. C'est par cette porte ou par ce guichet, ou peut-être par les deux ensemble, qu'un jour nous entendîmes le cri épouvantable d'un canard qu'on avait, je pense, mal tué ; c'est par eux aussi qu'un jour une femme à tablier blanc cria au cuisinier : « Vous lui compterez une portion de plus, il a mangé la cervelle du poulet », phrase qui fit rire bruyamment les profondeurs de la cuisine, et plus encore la table où nous étions assis tous les quatre, et où, ce jour-là, je venais de retrouver Végas et Bernard Michel.

Bernard Michel s'appelait Michel de son nom de famille, et Bernard de son prénom. Comme des confusions gênantes s'étaient plusieurs fois produites sur la question de savoir si Michel était un nom ou un prénom, et comme la même incertitude régnait au sujet du prénom Bernard qui eût pu être non pas un prénom mais un nom, nous avions pris l'habitude de nommer Michel :

Bernard Michel, ou simplement : Bernard, ou même quelquefois : Michel tout court, mais très rarement : Michel Bernard. Bernard Michel était très grand et portait des lunettes rondes en écaille noire, ou plutôt, je pense, en celluloïd, car il n'était pas plus riche que nous. Peut-être cependant la situation de ses parents, en province, était-elle assez brillante ; peut-être même avait-il quelque fortune personnelle, au moins en réserve pour l'avenir, mais de tout cela je ne puis rien affirmer, le seul indice qui ait un peu tourné mes hypothèses vers cette voie, c'est que Michel recevait assez souvent des lettres de l'étranger.

Comme Végas et Bernard Michel étaient arrivés avant moi, ils s'étaient assis naturellement sur la banquette de moleskine qui courait le long du mur. Je m'assis en face d'eux et leur serrai la main ; puis on m'apporta un couvert et j'essuyai mon couteau avec ma serviette, habitude que j'avais encore à cette époque et à laquelle j'ai renoncé le jour où j'ai compris que ce geste ne réussit qu'à salir plus vite les serviettes et à révéler sur les couteaux une telle noirceur que le désespoir de ne pouvoir jamais les nettoyer tout à fait est aussitôt plus fort que la satisfaction éphémère et sophistique de les avoir nettoyés un petit peu.

Quand ils m'avaient vu arriver, mes amis avaient levé les bras au ciel, et Végas avait

dit : « Ah ! le voilà enfin cet idiot ». Après les politesses d'usage, et quand il fut bien entendu que Végas payerait mon déjeuner, nous commençâmes de manger. Mais, bien sûr, « A la Bouteille » il ne pouvait être question d'un bon dîner ; nous y venions presque chaque jour ; rarement nous entrions dans quelque restaurant du même genre ; plus souvent nous n'entrions dans aucun restaurant, ayant recours aux lampes à alcool et aux boîtes de thon que l'un ou l'autre de nous recevait parfois de sa famille, inquiète d'un trop long silence ; parfois enfin, et plus souvent que nous n'aurions pu croire, nous dînions dans un grand restaurant très riche où un garçon en habit nous apportait des rince-doigts aromatisés après le premier service, parce que ç'avait été des huîtres, ouverture consacrée de ces sortes d'agapes, sauf, bien entendu, pendant les mois sans R. Nous nous mîmes donc à déjeuner, en buvant de l'eau.

Végas dit : « La folle ne déjeune pas ici, il a dit qu'il viendrait chez moi à quatre heures ; il déjeune en ville comme toujours quand on a besoin de lui. Mais ce soir il a dit qu'on pourrait danser ». Quand nous nous réunissions chez l'un de nous, ou ailleurs, pour causer, écrire, crier, chanter, boire, fumer et ne rien faire, nous appelions cela danser, pour exprimer toutes ces choses en un mot. Je me rappelai l'invitation reçue le matin ; un motif du choral passa sur

mes lèvres, je me vis un moment dans une salle de concert, et je me rappelai aussitôt que je n'irais pas à ce récital. Je pensai aussi au taxi qu'il me faudrait prendre pour revenir de Passy ; il me faudrait faire un détour pour reconduire la danseuse qui m'invitait, et je n'osais pas espérer que la soirée durerait assez pour que le tarif de nuit ne fût déjà plus applicable à notre retour. Je demandai à Végas de me prêter cinquante francs.

— Attention, dit-il, Bernard m'en a demandé autant il y a cinq minutes, et j'ai déjà promis à Végas que je lui en garderais un peu. Sans compter la folle, qui va sans doute m'en demander cent.

— Oui, lui dis-je, mais moi j'en ai absolument besoin ; tu ne peux pas comprendre, ce serait trop long à expliquer. Mais c'est comme une affaire d'honneur si j'ose dire ; enfin quelque chose de tout à fait sérieux.

— Alors, si c'est sérieux, je ne donne pas un sou. La dernière fois que je m'y suis laissé prendre, c'était par un individu qui m'a volé vingt francs pour les prêter à un soi-disant ami, de moi inconnu, et qui prétendait crever de faim. Comme si ça n'arrivait pas à tout le monde !

— Moi, dit Michel, c'est pour quelque chose de pas sérieux du tout, et d'ailleurs j'ai demandé avant.

— Ecoutez, citoyens, dit Végas, vous n'allez pas vous partager le cadavre devant ce peuple. Nous ferons la chose chez moi cet après-midi ; à quatre heures la folle y sera, nous nous arrangerons là-bas. Et il restera bien de quoi danser ce soir.

— Mais à quatre heures, dis-je, je ne suis pas libre ; il faut que je travaille.

— Toi, mon garçon, ceux qui ne viennent pas n'auront rien, m'expliqua Végas.

— Et c'est tout naturel, approuvai-je en lançant un regard sévère à Bernard Michel, car la trompe d'un taxi venait de me ramener à une juste estimation des choses de cette terre, tant pécuniaires que culinaires et chorégraphiques.

Végas nous fit bien augurer de la séance prévue pour quatre heures de l'après-midi en nous offrant des liqueurs comme nous n'en avions pas bu depuis notre dernier grand dîner, qui remontait à près d'un mois dans nos souvenirs et descendait d'autant dans nos estomacs oublieux. Bernard Michel posa sur la table un paquet de cigarettes où chacun puisa ; comme il était le plus grand fumeur, un accord tacite lui laissait le soin de fournir la communauté de tabac, la plupart du temps ; on ne prête qu'aux riches, dit le proverbe ; pour nous, nous leur empruntions encore beaucoup plus souvent. Végas, lui, on n'a jamais su non plus

par quelle entente il nous approvisionnait de tabac pour nos pipes ; les cigarettes de luxe que nous fumions parfois, j'étais chargé de les offrir, et j'avais aussi la réputation de trouver de bons cigares ,qui venaient parfois en effet de mes plantations de la rue du Cardinal-Lemoine, ou de quelques autres endroits de Paris où je dînais parfois chez des gens beaucoup plus riches que moi et beaucoup plus aimables pour moi que je ne l'étais pour eux.

Quand nous sortîmes du restaurant, un coup de soleil passait dans le Luxembourg et nous fit entrer dans le jardin. Nous aperçûmes de loin deux fauteuils et nous y courûmes. Bernard arrivé bon premier s'assit sur l'un et mit ses deux pieds sur l'autre ; arrivé second je lui écrasai les pieds en m'emparant du second fauteuil. Végas partit en chasse et revint un moment plus tard ; il traînait un troisième fauteuil, remuant une grande poussière, et quand il traversa le jeu de ballon organisé par un pensionnat sous la direction d'un grand curé noir, il imita avec sa bouche le bruit et tant bien que mal avec ses pieds le mouvement d'un train en marche. Il revint s'asseoir à côté de nous et nous restâmes un long moment sans rien dire. Après quoi Bernard Michel regarda l'heure, nous tendit sa grande main et partit sans dire où il allait ; il pensait bien que nous le savions, ou que nous n'en avions pas souci ;

c'était, ce jour-là, la seconde hypothèse qui était la bonne.

Un moment plus tard je me levai : « Je vais travailler ».

— Absolument faux, me répondit Végas. Moi je n'ai rien à faire cette semaine. Tu vas me faire le plaisir de rester tranquille encore, il regarda sa montre, dix minutes, après quoi nous irons chez moi et nous attendrons la folle et Bernard. J'ai acheté un nouveau café, rue Descartes, nous verrons s'il est bon.

Et comme je faisais semblant de résister il ajouta :

— D'ailleurs voilà la loueuse de chaises, nous allons filer tout de suite.

Nous partîmes chez Végas. En montant l'escalier je me souvins que j'avais commencé un travail pressé qui devait être prêt pour le surlendemain ; je savais que j'étais en retard ; je savais que je n'irais pas travailler chez moi cet après-midi ; mais je savais aussi que, le lendemain, je me mettrais au travail avec tant de joie que toute inquiétude était vaine, tout remords inutile. N'avais-je pas, quinze jours plus tôt, fait, en une nuit, deux théières et un paquet de cigarettes, le long travail auquel, il y avait un mois, j'avais cru qu'il me faudrair consacrer quinze jours ? Et je me rappelai aussi une conférence que j'avais faite, un peu auparavant, que j'avais presque improvisée, tour-

nant sur une face puis sur l'autre la toute petite feuille de papier qui représentait tout mon appareil critique, comme pour faire croire à un professeur heureusement inattentif que je compulsais un volumineux dossier. Il est vrai que j'avais été vivement repris, ce jour-là, mais un quart d'heure d'aimable causerie après le cours, la demande d'un ou deux ouvrages intéressants et utiles dont j'avais pris les titres en note, m'avaient aussitôt réintégré dans les bonnes grâces du maître qui tenait en ses mains mon sort universitaire. En somme rien ne pressait et j'avais tout le temps d'aller essayer le café de Végas. Déjà nous étions entrés chez lui ; couché sur le divan il lisait un journal en faisant de grands effets de voix, pendant que je tournais son moulin à café en chantant une romance sentimentale que nous avions traduite en latin.

Le café était très mauvais ; Végas n'en convint qu'après avoir bu trois tasses. Puis nous décidâmes de jeter tout ce qui restait dans le sac, mais une question nous divisa ; j'aurais voulu enlever d'abord et jeter tous les grains de nombre impair ; Végas eût préféré commencer par les autres. La difficulté ne fut jamais dénouée, car nous pensions déjà à autre chose quand la folle entra et, se retournant vers la porte, y frappa.

La folle était un peu petit, avec un nez pointu

et des cheveux longs très noirs. Il était vêtu avec élégance, car, ainsi que l'avait dit Végas, il avait déjeuné en ville. Il s'assit sur la table, et commença un discours.

— « Que le pli qui dessine ma jambe, disait-il ; que la ligne qui dessine ma ceinture, que les manchettes qui éclairent mes mains, n'abusent pas le regard de l'amitié ; et que l'éclat factice des cérémonies mondaines n'effraie pas la générosité de vos âmes fraternelles. » Ici il fit une pause, prit sur la table un morceau de sucre oublié, le mangea, et regardant alternativement Végas et moi, il hésita un moment ; il se décida enfin à tourner vers moi cette question ou plutôt cet ordre : « Etranger, prête-moi vingt francs ».

En vérité, il avait bien choisi. Végas se mit à rire et moi je fronçai le sourcil d'un air ennuyé, comme si j'avais eu en effet dans ma poche les vingt francs que demandait la folle. Mais comme je ne les avais pas il fallut bien détromper l'espoir trop généreusement mis en moi. La folle, au lieu de tendre vers moi la main gauche tendit la main droite vers Végas et lui demanda cinquante francs.

— Pas si vite, dit celui-ci. La question mérite examen. Il y a séance plénière ici-même tout à l'heure ; on n'attend plus qu'une délégation. J'ai de l'argent, évidemment, mais tous ces animaux-là m'ont déjà demandé leur part.

— Je me suis inscrit le premier, dis-je.

— Eh bien je m'inscris aussi le premier, dit la folle.

— Les premiers seront les derniers, dit Végas en prenant sur la cheminée un petit Horace où il chercha un moment la référence de cette parole célèbre en disant : je ferais peut-être mieux de chercher dans Spinoza, puisque c'est un vers d'Homère. Ne trouvant rien il mit le livre dans sa poche.

On entendit beugler une vache derrière la porte.

— Pour les militaires, cria Végas, c'est par le cinquième sur la cour. Mettre les cornes en travers dans l'ascenseur pour ne pas déchirer les vitres.

Ainsi renseigné Bernard Michel entra.

— On balaye mal tes escaliers, dit-il, je viens d'y trouver une phrase. La voici : c'est une entrée en matière pour tous les discours : Mesdames, Messieurs, si vous n'êtes pas satisfaits de mon entrée en matière j'essaierai de racheter cette mauvaise impression par l'exposé même de la question. Et puis là, alors, tu traites le sujet.

— Assez, dit Végas debout sur son lit. Taisez-vous en silence ; distribution des récompenses.

Bernard Michel sortit de sa poche un paquet de cigarettes ; la folle et moi nous servîmes.

Végas fumait sa pipe; il l'avait achetée peu avant à Michel, lequel la tenait de la folle qui l'avait vendue un jour de grande détresse. J'attendais qu'une richesse inattendue coïncidât chez moi avec une pauvreté subite chez Végas pour permettre à la pipe d'achever le cercle.

— D'abord, commença Végas, il serait criminel et puéril de vous le cacher, j'ai reçu six cents francs.

Je m'assis sur le sol ; la folle qui était assis sur le divan s'y coucha de son long, et Bernard Michel enleva ses lunettes pour les essuyer au tapis. Végas, toujours debout sur son lit quitta sa veste et son gilet en disant : « Il faut donner de l'air ».

— Fixons d'abord, ordonna Michel, l'emploi exact et intégral de cette somme. La parole est à Végas. Parle, Végas.

— Ma chambre, primo ; plus les gratifications à mon nombreux domestique, les patentes, taxes de luxe, bonbons à l'enfant de chœur et cirage pour les sabots de mon âne, je retiens deux cents francs.

— C'est excessif ; nous t'accordons cent soixante.

— C'est successif ; je prends la bête à cent quatre-vingts.

— C'est bon ; on te la laisse.

— Attendez, dit la folle, moi qui sais écrire, je vais noter. Il prit une feuille de papier sur

la table et commença à lire : « C'est d'ailleurs ce qu'il reconnaît quinze lignes plus bas : *Tempus absolutum, verum et mathematicum, in se et natura...* » ; on peut écrire là-dessus naturellement ? Tu ne crois pas que ça fausse le résultat ? Alors nous disons : cent quatre-vingts. Allez, roulez !

— Il reste encore six cents moins cent quatre-vingts, égale ?

— Quatre cent vingt, dit la folle.

— Quatre cent vingt, dit Bernard, ce chiffre évoque des idées de bombe.

— Ensuite, dit Végas, je dois acheter des livres.

— Refusé, dis-je.

— Absolument indispensable.

— Eh bien, dit Bernard, chacun ses vices Mais nous refusons les livres en principe, et par hygiène intellectuelle et morale. Nous porterons le crédit sous une autre rubrique.

— Oui, dit la folle. Pour combien en veux-tu de papier ?

— Soixante-dix francs.

Je refusai de dépasser cinquante. Appuyé par la folle et Michel, j'eus gain de cause.

— Cinquante, conclut la folle. J'écris donc : produits pharmaceutiques et divers, cinquante francs. Il reste trois cent soixante-dix francs.

— Desquels, dit Végas, je mets deux cents

dans ma poche pour être moins secoué dans l'autobus et pour me nourrir.

— Tu poses mal la question, dit Michel ; il faut prendre ces trois cent soixante-dix francs par l'autre bout, et commencer par nous prêter ce qu'il nous faut. Nous verrons ce que nous pouvons t'accorder sur le reste. D'abord, moi ; il me faut cinquante francs.

— Pourquoi faire ? demanda la folle.

— Pour manger, boire et dormir.

— Analyse intéressante, dis-je, de la notion cinquante francs. Reprenons le détail. Premier tiers : pour manger. Quel est le tiers de cinquante, la folle ?

— C'est seize, virgule six, six, six, six, et toujours des six, calcula la folle.

— Bien ; tu vois comme tu compliques la question. Enfin, on t'accorde seize virgule six, six, six, six francs pour manger. Deuxième tiers, pour boire, on t'accorde dix francs au lieu de seize et tous les six. Troisième tiers, quand on a des lunettes comme celles que voilà, on s'arrange pour dormir gratis. Total vingt-six francs en chiffres ronds. A un autre.

— Moi, dit la folle, il me manque vingt francs pour payer ma chambre, après-demain. Et demain, nous sommes des idiots si nous n'allons pas jouer Galoche à Saint-Cloud, c'est le seul vrai cheval de la saison. Je demande cinquante francs.

— Accordé trente, dit Végas, dont vingt pour la propriétaire, après-demain, avec toute faculté et licence d'aller jouer les trente demain. Au dernier de ces messieurs.

— Moi c'est cinquante francs. Question d'ordre aristocratique et mondain. Des manchettes, une cravate, un taxi. En plus de quoi me nourrir un peu, et vingt-six francs à la blanchisseuse.

— Mon enfant, dit la folle, vous êtes sur une pente dangereuse. D'abord des manchettes, en voici une paire — il montra les siennes — qui ne sont sales qu'à un bout ; une cravate, vous mettrez celle que vous avez mise la dernière fois, car je présume que vous en aviez mis une. Le taxi, je vous l'accorde, parce que je sais ce que c'est, mais je veux cependant vous blâmer de vous laisser entraîner dans ce genre d'aventures où le taxi est indispensable. Quant à la blanchisseuse, elle te vole, ou alors tu es vraiment trop sale. Accordé trente-cinq francs, et c'est bien parce que c'est toi.

J'acceptai les trente-cinq francs.

— Maintenant, calcula la folle, il reste deux cent soixante-dix-neuf francs. Pour aujourd'hui, nous serons modérés ; nous en donnons deux cent cinquante à Végas. Restent vingt-neuf francs avec lesquels il nous fera danser ce soir. Chacun dîne de son côté, n'est-ce-pas ? Rendez-

vous au quartier général à dix heures, si vous voulez.

— Non, dit Végas, pas si loin, on ne se trouve jamais. Moi je serai jusqu'à dix heures au petit café à lanternes bleues, j'ai des lettres à écrire. Passez me prendre là.

— C'est entendu, dit Bernard Michel, je passerai aussi.

— Seras-tu chez toi avant dix heures ? me demanda la folle.

— Oui, je vais rentrer tout à l'heure et je dînerai là-bas.

— Eh bien je dînerai chez toi.

— A sept heures et demie.

Végas descendit de son lit ; il prit dans son portefeuille l'argent que nous venions de partager, et fit entrer dans l'ordre de l'espace les subdivisions que nous n'avions encore établies qu'idéalement dans l'ordre des possibilités qualitatives. Chacun muni de son lot, nous redescendîmes, cependant que Végas nous donnait des conseils : « Prenez garde, l'escalier est très raide entre les marches » et comparait la hauteur de son troisième étage à celle des diverses cathédrales d'Europe, affirmant qu'il avait toujours cru que la plus haute était sans doute la cathédrale de Cologne, mais que la cathédrale de Bourges avait bien aussi ses partisans.

Quand nous sortîmes dans la rue, chacun alla de son côté attendre quelque part les ren-

dez-vous promis pour la soirée. Je calculai qu'il valait mieux n'écrire rue du Cardinal-Lemoine qu'au dernier moment, et je rentrai chez moi pour écrire que j'acceptais d'aller danser vendredi à Passy. En acceptant, je me reprochai de ne pas travailler assez, je m'adressai un blâme sévère et dans les termes les plus consacrés ; mais en levant les yeux je vis qu'il y avait sur ma cheminée dans un petit cadre noir la photographie de la jeune fille dont j'écrivais le nom et l'adresse sur l'enveloppe qui m'enchaînait ; je compris qu'il serait impossible et un peu bête de résister. Je vis des livres en tas informe sur ma table ; le désordre de paresse qui régnait depuis des semaines dans ma chambre. Entouré de fumée j'essayai de penser au Luxembourg, au Prélude de César Franck, à mes amis, et je ne pensais qu'à cette lettre que j'avais reçue, qu'à ma lettre qu'elle allait recevoir. Je compris bien que ma chambre, depuis combien de temps, je ne savais, s'était réduite tout entière pour moi à ce petit cadre noir.

Couché sur mon lit j'attendis la folle avec une espèce de gêne. Quand il arriva portant un pain et une bouteille, je n'eus plus aucune gêne, mais au contraire une immense joie, comme je n'aurais jamais cru que la vue d'aucun ami pût m'en apporter.

II

La folle alla prendre dans mon placard une vieille veste déchirée et sale ; il trouva dans un coin de la pièce de vieux souliers de tennis qu'il chaussa. Puis il mit un peu d'ordre sur ma table, c'est-à-dire qu'il enleva par brassées les livres et les papiers, pour les poser sur ma malle qui servait de fosse commune. J'étendis une serviette sur la partie libre de la table ; que cette serviette fût propre, cela ne témoignait pas tant de nos instincts d'élégance que, bien au contraire, de l'excès de saleté où, jusqu'à la veille, nous avions laissé parvenir la serviette précédente, jugée enfin inutilisable et remplacée comme à regret, à l'occasion de ce même arrivage de linge propre pour payer lequel j'avais dû recourir à la générosité de Végas. La folle ouvrait une boîte de sardines avec une paire de ciseaux qui avaient autrefois été à ongles. Chacun sait bien que les clefs des boîtes de conserves se cassent toujours en route.

La folle me servait à boire ; un vin blanc acheté chez le charbonnier, et que nous aimions

beaucoup parce qu'il était très bon et que nous ne pouvions pas en acheter de meilleur. Après avoir fouillé dans mon armoire, je posai sur la table une boîte de sucre, un paquet de chocolat et un papier transparent où il restait encore un peu de beurre. La folle coupait du pain ; c'était là plus qu'il ne nous fallait. La folle fumait en mangeant, pour s'habituer à cette mode qu'il trouvait désagréable, mais à laquelle il ne désespérait pas de se plaire un jour.

— Viens-tu avec moi à Saint-Cloud demain ? demanda-t-il ; cette fois c'est sérieux. Si Galoche n'arrive pas je ne joue plus de ma vie. Dans la deuxième aussi j'ai un cheval.

— Demain je ne peux pas, dis-je, je travaille. Et cette fois je le dis sérieusement. Je n'ai déjà rien fait cette semaine ; vendredi soir je sors, le lendemain je dors, et après c'est dimanche.

— Je ne peux pourtant pas aller seul à Saint-Cloud ; seul, je perds toujours.

— Tu iras avec Végas ou Bernard.

— Tu sais bien que Bernard n'a pas d'argent ; et Végas n'en dépense que quand il n'en a pas. Tandis qu'à nous deux nous aurions pu faire quelque chose.

— Non, vraiment ; ce n'est pas pour mon plaisir, mais il faut que j'aie fini mon affaire après-demain ; je ne ferai rien ce soir si nous dansons ; rien demain soir parce que je ne sais

plus travailler le soir ; je finirai donc demain après-midi. Je ne vais pas à Saint-Cloud.

— Vous êtes tous stupides, dit la folle. Vous n'avez jamais un sou, et vous faites exprès de laisser passer des occasions de gagner à coup sûr.

Et en effet il sentait déjà dans sa poche l'argent qu'il gagnerait le lendemain. Je n'étais pas assez habile au jeu des courses pour imaginer aussi vivement que lui l'excitation de mon corps transformée en billets de banque. La folle en resta là, renonçant à me persuader.

— Où allons-nous ce soir ? demandai-je.

— Chez Panurje, naturellement ; mais nous passerons à dix heures au petit café à lanternes bleues prendre Végas et l'homme à lunettes.

Panurje n'était pas un nom forgé par nous. Panurje était le nom authentique du patron d'un petit café qui devait à sa qualité de café du quartier des Halles le pouvoir et l'autorisation de rester ouvert toute la nuit. La popularité de Panurje, parmi nous, était l'œuvre de Bernard Michel et de Végas, à la fois. Le premier l'avait découvert et le second l'avait lancé. Un matin Bernard nous avait dit : « J'ai trouvé hier un petit café bien tranquille dans une petite rue du côté des Halles, avec un patron gros comme un tonneau, un grand garçon maigre qui ressemble à Vercingétorix et qui s'appelle Adolphe, un public honorable et varié ;

une salle au fond ; il y avait une petite femme un peu fatiguée qui pleurait parce qu'elle avait cassé le fermoir de son sac à main. D'ailleurs par devant c'est un bureau de tabac ».

C'est à peu près par ces mots que Panurje avait été présenté, un jour, à notre petit groupe. Le lendemain Végas apportait de nouveaux détails.

« Le café de Bernard Michel s'appelle Panurje. Panurje avec un j, mais Panurje tout de même. J'y ai travaillé cette nuit, on y est très bien et très tranquille. On peut y boire assez bien, et même y manger des petits objets comestibles qu'on vous apporte sur des soucoupes. Panurje a même eu l'excellente idée de faire écrire sur ces soucoupes le prix de l'objet qu'elles servent à transporter d'un point de l'établissement à l'autre. Ainsi on sait à quoi s'en tenir. Vous me direz que c'est la même chose dans tous les cafés ; je ne dis pas le contraire. Mais c'est pourtant ainsi chez Panurje, et il faut lui en savoir gré. Enfin, tous les cafés ne s'appellent pas Panurje.

— Loin de là, approuva la folle.

— Vous voyez bien, conclut Végas. Ainsi nous adoptons Panurje ?

Nous fûmes d'avis d'adopter provisoirement Panurje. Le même soir une commission d'étude composée de nous quatre se rendit sur les lieux et examina en détail les avantages et inconvé-

nients que pouvait présenter dans le temps et dans l'espace l'adoption définitive de Panurje. A la suite d'un rapport favorable, Panurje fut adopté. C'est ainsi que nos réunions, quand elles n'avaient pas lieu chez l'un ou l'autre de nous, se tenaient le plus souvent chez Panurje, à mi-chemin entre les Halles et les grands boulevards, région envahie par les maraîchers et les porteurs de journaux, mais sur laquelle il n'est pas besoin de donner de très amples détails, car il est probable que la suite de ce récit y ramènera un peu plus tard.

Le petit café à lanternes bleues était seulement notre pied-à-terre dans le quartier où nous habitions. Ce petit café avait été éclairé un soir par des bougies, des lampes, et quelques lanternes, dont l'une était bleue ; il avait fallu recourir à ces moyens de fortune par suite d'un arrêt du courant électrique. Cette lanterne bleue nous avait-elle profondément émus ; avait-elle éveillé en nous des souvenirs inconnus ; ou simplement cet incident s'était-il produit à l'heure exactement où il fallait, pour la bonne harmonie des choses, que ce petit café sortît des impressions purement individuelles et partant fragiles que chacun de nous en pouvait recevoir pour prendre place dans l'ensemble de l'univers sous l'étiquette et dans le cadre d'un nom universel et définitif ; je ne sais ; mais depuis ce jour et tout naturellement le

petit café aux lanternes bleues fut baptisé et inscrit dans nos coutumes.

Nous avions bien d'autres cafés ; presque autant qu'on en pouvait compter dans les environs ; sans parler des lieux excentriques que l'un ou l'autre de nous, un jour ou l'autre, essayait de faire accepter, sans jamais y réussir, comme lieu de réunion, fût-ce provisoire. Je ne pense pas sans regrets à un petit café, derrière le Louvre, dans une petite rue, où j'avais entendu un homme déjà ivre raconter ses campagnes et où j'avais eu chaud, près d'un gros poêle, un soir d'hiver. Mais je ne savais plus le nom ni la rue, le lendemain, et quand j'avais pris la parole pour expliquer les charmes de cette retraite, mes amis avaient émis sur l'intégrité de mes facultés au cours de la nuit précédente des soupçons qui n'étaient que légitimes tant qu'ils portaient sur mes facultés de raisonnement et de mémoire, mais qui devenaient injurieux et même mensongers si on les étendait à mes facultés d'observation et de sympathie, que je me rappelais fort bien avoir été très vives au cours de la nuit en question.

Mais ces autres lieux de réunion n'étaient jamais que provisoirement choisis ; Panurje et le petit café aux lanternes bleues étaient vraiment nos deux palais, et Panurje que la folle avait tout à l'heure appelé le quartier général méritait bien ce titre ; c'était donc chez Panurje

que nous devions danser ce même soir, après avoir passé dans le petit café aux lanternes bleues, lieu fixé pour le rassemblement et le départ du cortège. Nous ne décidions jamais à l'avance le lieu ni l'heure de la dislocation.

Cependant, aidé de la folle, j'avais débarrassé la table, et lavé les tasses et soucoupes. La folle alla chercher sur la malle les papiers qu'il y avait portés et les replaça sur la table, en tas. Pendant que je me lavais les mains il se mit à fouiller dans ce tas. Des invitations à des concerts variés y dormaient, avec des lettres de toute espèce.

— Tu as tort, me dit la folle, de laisser traîner ta correspondance.

— Qu'est-ce que cela fait ? il n'y a que moi qui la lise.

— Mais le jour où tu commenceras à la cacher, tu auras l'air idiot.

— Et puis, tout le monde peut lire ; si quelqu'un surprend jamais un secret, comme il n'en osera rien dire et qu'il n'aura même pas le droit de le connaître, je suis bien tranquille ; ce sera bien plus gênant encore pour lui que pour moi.

— Ne laisse donc pas traîner non plus tes vers sentimentaux, dit la folle qui continuait à fouiller. Et après avoir lu : sans quoi je croirai que tu as volé ça dans ma chambre.

Je regardai sur la cheminée le petit cadre

noir, et je regardai la folle, tenant entre ses doigts un petit morceau de papier chiffonné et jauni. Je revis la nuit bruyante au cours de laquelle mon ami nous avait demandé de l'appeler la folle. Mais je ne me rappelais pas avoir écrit des vers sentimentaux, et je tendis la main :

— Fais voir ? c'est à moi, ça ?

— Ne fais pas le malin, me répondit sans rire la folle.

Il avait un ton de voix qui me déplaisait. Je sentais qu'il était grave, avec quelque chose d'un peu théâtral mais qu'il ne le faisait pas exprès. Je lui en voulais de prendre ce ton, auquel, moi, je n'étais pas, et j'étais inquiet et mécontent, comme lorsqu'on sent qu'une scène importante va se jouer, pour laquelle on n'est pas prêt. C'était sans sourire, et d'un geste large que la folle par dessus la table me tendait le papier qu'il avait lu. C'était d'un ton profond qu'il me disait : « Ne fais pas le malin ».

Je lus ces vers. Je les avais presque oubliés ; ils avaient attendu longtemps entre les feuillets de quelque livre qu'un hasard les fît tomber entre les mains de la folle ; je m'étonnai d'abord, en relisant, que mon ami eût paru si ému par ces vers. Et je compris bien vite à l'émotion qui me gagnait que peut-être ces vers avaient gardé quelque chose de l'immense tris-

tesse que j'avais le jour où je les avais écrits. J'avais cru par là apaiser mon chagrin, qui était grand, je n'avais fait que l'éclairer. Je regardai le petit cadre noir, sur ma cheminée, et je compris que mon ami venait tout à coup de lire ces vers avec le même cœur que je les avais écrits, que pendant un moment nous avions regardé le monde du même œil. Alors, comme il avait tout à l'heure reçu mon émotion ancienne, je pris à mon tour sa gravité un peu forcée et je n'eus aucune envie de sourire, ce que je n'aurais pas manqué de faire si la folle n'avait pas été avec moi. Je ne comprends plus très bien, maintenant, pourquoi ce médiocre sonnet m'avait ému. Quand je dis médiocre, je dis trop et trop peu ; la folle et moi, à ce moment, étions bien incapables de savoir si ce sonnet était médiocre ; nous ne savions pas sans doute que c'était un sonnet ; nous savions seulement, et chacun de nous deux l'avait deviné dans un éclair chez l'autre, nous savions seulement que nous sentions, et très vivement, quelque chose, et cela au moins n'avait rien de médiocre.

On ne pourrait sans doute rien comprendre à toute cette aventure si on ne parvient pas à unir, à fondre l'un avec l'autre, les riches et puissantes émotions que je venais de découvrir en moi et dans la folle, avec le sonnet — ou le presque sonnet — que voici :

Les larmes d'eau chantent le silence
La brise passe à travers la nuit ;
Le pas lointain d'un carrosse fuit ;
Abandonné, le parc est immense.

Quelques parfums encor se balancent
Au geste lent des branches, sans bruit ;
Sur la terrasse où la lune luit
Tremblent encor les rythmes des danses.

Le grand chagrin des flammes éteintes
Dans le jardin court comme une plainte
Et les bosquets sont noirs dans le parc.

Evanoui dans l'ombre immobile
Le petit Dieu qui bande son arc
Rit un peu de son geste inutile.

C'était cela qui avait ému mon ami ; c'était à cette lecture que nous avions l'un et l'autre compris que nous étions frères, par cette même émotion qui nous avait secoués.

En vérité, tout cela peut paraître assez simple. Au cours de notre vie de chaque jour nous causions en camarades de tout et de rien. Nous avions pris l'insouciance et l'ironie de tous les jeunes hommes ; nous étions assez heureux d'avoir trouvé un nouveau café, un nouveau jeu de mots, une nouvelle chanson. Tout cela construisait un monument d'amitié fortifié par les souvenirs, entretenu par la vie commune. Et

voici qu'une fissure apparaissait dans la muraille. La folle me connaissait assez pour comprendre que ces vers je les avais écrits un jour où je sentais en moi l'amour. Peut-être, d'ailleurs, allait-il trop vite en besogne et concluait-il trop tôt que j'avais été amoureux en écrivant ces vers parce que lui sentait qu'il n'eût pu les écrire qu'à cette condition ; peut-être en effet y a-t-il des hommes qui écrivent des vers, et meilleurs que les miens, sans être amoureux ; la chose est même probable ; mais elle ne parut sans doute pas possible à mon ami et, si même il avait conclu trop vite, cependant il n'avait pas eu tort de le faire puisqu'il avait deviné juste. Ce qui semble prouver qu'en somme sa première audace, dans ses suppositions sentimentales, son premier acte de foi, avait été de croire que j'étais par mes sentiments, pareil à lui. Il avait été en cela plus perspicace que lorsque, quelques heures plus tôt, hésitant entre Végas et moi, c'était vers moi qu'il s'était enfin tourné pour m'emprunter vingt francs.

J'étais bien loin de penser à Végas et à son argent. Dès que j'avais compris que la folle avait éprouvé à lire ces vers le sentiment que j'avais éprouvé en les écrivant, d'un coup je fus au niveau de la situation, grave moi aussi, et je n'avais nulle envie de rire. J'étais comme pénétré de l'importance de ce qui venait de se passer ; et j'attendais autre chose encore. Je

regardai le petit cadre noir et j'aurais voulu qu'il pût me voir.

« Alors, lui disais-je en moi-même, vous verriez bien que je vous aime, puisque par un simple hasard comme ce papier retrouvé je suis tout pénétré d'amour, et que là, devant moi, un autre homme qui souffre le même mal va être témoin que c'est bien l'amour que je souffre, comme moi j'en serai témoin pour lui. Et écoutez, dans votre petit cadre noir, car vous allez voir deux faux héros vaincus, deux acteurs déshabillés, et deux guerriers comptant leurs plaies. Donnez-leur la force de ne pas les envenimer pour avoir plus de courage à déployer. »

Je prévoyais ainsi ce qui allait arriver. Que de ces quatorze vers, de ces cent vingt-six syllabes nous ayons pu tirer ce soir-là tout ce que nous en avons tiré, c'est ce qui parfois me fait croire que peut-être ce sonnet n'était pas aussi mauvais que je le crois. Mauvais ou bon, il est le seul sonnet où la folle et moi ayons jamais trouvé tant de choses.

Quand j'eus achevé ma lecture, je reposai le papier sur la table, sans rien dire. Nous restâmes un moment silencieux, puis mon ami me dit, avec un léger sourire :

— Toi aussi ?

Je répondis :

— Toi aussi ?

— Oui, dit-il.

Et je répondis : oui.

— Eh bien tu sais, me dit la folle, tu n'es pas le seul ; et moi non plus, et nous deux non plus. Je suis toujours heureux de trouver des compagnons de misère.

— En effet, nous ne sommes pas seuls ; ou plutôt nous sommes une foule de gens seuls, et c'est le grand malheur. Mais aussitôt qu'on est deux le malheur disparaît.

— Tu ne peux pas non plus être deux ?

— On ne peut jamais. Crois-tu que tu aies l'air de pouvoir être deux, toi, en ce moment ?

— La seule consolation, dit la folle, c'est peut-être de penser qu'on est définitivement tout seul et qu'il faut finir comme ça.

— Je n'en suis pas encore à me consoler ainsi ; j'y travaille, depuis que je suis tout seul, mais cela ne va pas sans peine.

— Tu y viendras, je te donnerai des conseils. C'est même très bien ; les jours où j'avais peur de céder, moi aussi, j'aurais voulu un point d'appui, quelque chose où me tenir. Maintenant, tu verras, quand j'aurai peur de me noyer, je sauterai sur ton dos ; tu boiras un bon bouillon et cela te fera du bien.

— Oui, tu as raison ; chacun de nous tiendra l'autre. Voilà un beau bloc ! Il faut croire que nos édifices individuels croulaient un peu, que nous nous soyons jetés l'un contre l'autre ce soir, sans grande raison. Parce qu'enfin.....

Je montrais du doigt le petit papier que nous venions de lire.

La folle, assis sur mon lit, les jambes pendantes, les mains serrées entre ses genoux, me regardait l'air étonné et content. J'étais assis dans un fauteuil profond. La folle semblait réfléchir longuement et répétait à demi-voix :

— Alors toi aussi, ... toi aussi, ... toi aussi

Il ne semblait pas familier encore à cette idée. Pour moi, au contraire j'avais appris comme une chose naturelle que mon ami était amoureux ; j'avais jeté tant d'amour sur les choses et sur les hommes que je n'étais pas étonné que quelqu'un me renvoyât enfin un petit reflet de ma propre lumière. Je regardai le petit cadre noir. Mon ami parlait, me posait des questions, racontait. Peut-être, ce soir, était-il plus bouleversé que moi ; peut-être était-il à l'un de ces moments où un homme amoureux dit tout ce qu'il sait comme s'il allait ne plus rien savoir, comme un homme riche qui n'a plus son trésor que pour un jour, et qui le gaspille.

Je regardais mon ami, qui semblait chercher en moi plus que je ne pouvais y trouver moi-même ; mais s'il l'y cherchait il l'y trouverait bien. Je me disais : peut-être ce soir a-t-il souffert quelque grande douleur. La femme qu'il aime est peut-être partie ? Elle est peut-être morte ? Peut-être s'est-elle moquée de lui ?

Elle n'est pas venue au rendez-vous, ou peut-être encore quelque autre chose ? Tant de malheurs attendent au détour des journées un homme qui ne peut pas être deux.

— Il y a longtemps que cela dure ? me demandait la folle. Et il se leva du lit, cherchant quelque chose à boire. La bouteille était vide, il se rassit et continua :

— Oui, vois-tu, je n'aurais pas cru que toi aussi tu étais malade. D'ailleurs je ne sais pas si on voit que moi-même je le suis. Ces choses-là on les aperçoit de temps en temps, par hasard, un petit trou qui se fait.

— Oui, dis-je, on peut se cacher assez bien, presque toujours ; mais tu n'empêcheras pas qu'un jour, elle ne s'aperçoive de quelque chose. Ce jour-là, tout est perdu. Que veux-tu y faire ? Il est reconnu que les histoires d'amour ne sont pas pour les jeunes filles ; et encore bien moins quand c'est d'elles qu'on est amoureux. Quand tu as fait un geste, ou dit un mot qui laisse voir que tu es amoureux, alors que veux-tu qu'elle fasse de toi ? Je pose en principe qu'elle ne t'aime pas, naturellement, ou que tu ne crois pas qu'elle t'aime, ce qui revient au même ; ou qu'elle t'aime un tout petit peu, de temps en temps, mais jamais au bon moment.

— Oui, dit la folle ; elle aime en toi, le plus souvent, ce dont justement tu voudrais te

débarrasser. Tu ne sais jamais ce qui lui plaira mais ce que tu sais bien, c'est que tu lui as déplu. Un jour, je faisais de l'esprit, ou quelque chose d'approchant, dans un salon où elle était ; à un moment où j'étais pour tout dire assez content de moi (tu comprends ce que je veux dire, tu as connu cela, comme tout le monde), elle m'a dit simplement : « ne faites pas la folle comme cela ». Et remarque bien que c'était un mot en l'air ; remarque qu'elle a voulu dire : le fou et que sa langue seule m'a ainsi traité de folle. Quand j'ai entendu cela, dit sur un ton où moi seul pouvais lire un mépris immense, de la colère, et un peu d'humiliation à me voir faire le pitre, je me suis tu comme une bête, j'ai rougi jusqu'aux pieds, et tout cela aurait très bien pu faire un scandale. C'est depuis ce jour qu'on m'appelle la folle. Je te jure que souvent j'en ai souffert, de ce nom ; mais je crois, en somme, qu'il m'a plutôt fait du bien.

— Et à une femme qui peut d'un mot te jeter dans la folie, folie sombre ou folie furieuse, évidemment tu ne peux pas dire que tu l'aimes, ni le lui laisser voir. Ce ne serait pas généreux ; laisse-la donc tranquille, c'est tout ce que tu mérites. Et d'ailleurs sois bien sûr qu'elle sait que tu l'aimes, qu'elle ferme les yeux, par charité ou par cruauté, que peut-on en savoir ?

— Que peut-on en savoir ? répéta la folle. On ne peut rien en savoir, et c'est un jour où j'avais bien compris qu'on ne peut rien savoir que j'ai décidé de me cacher tout à fait.

— Caché, dis-je, caché toujours ; mais dans ton trou tu l'emportes avec toi parce que tes doigts restent pris dans sa robe. Et tu restes là, jour et nuit, seul dans une petite cage avec une femme que tu aimes et à laquelle tu ne peux rien dire. Elle te regarde tout le temps, et ainsi tu respires, tu vis sans arrêt devant ses yeux. C'est presque une joie, parfois, oui ; mais c'est tout de même terrible, à la longue ; terrible et fatigant.

— Et tous les hommes que nous voyons passer dans la rue, ils portent une femme sur leurs bras. Et le balayeur en pousse une dans sa brouette, et il essaye de l'écraser sans y réussir.

La folle, réfléchit un petit moment, et continua :

— Si, il l'écrase souvent la femme. Pour un balayeur c'est assez facile, parce que son métier est rude, et son cœur simple. Mais combien d'autres qui n'écrasent pas la femme. L'as-tu écrasée, toi ? Es-tu même sûr de l'écraser jamais ? Il faudrait faire un métier, pénible. Il faudrait abrutir la machine ; le remède n'est pas nouveau ; tout le monde l'emploie.

— Nous aussi, lui dis-je, nous faisons ec

métier-là, pénible, et du moins qui abrutit noe machines. Tu ne l'as peut-être pas encors remarqué ?

— Si, je sais ce que tu veux dire.

— N'est-ce pas ? Je me rappelle qu'un matin je rentrais ici, à cinq heures, pour me coucher. Je revenais d'un bal. Et je me suis aperçu ce matin-là que depuis longtemps déjà j'avais pris l'habitude de sortir la nuit, de dormir le matin ; que je n'aimais plus mes livres, que je mangeais peu et que je buvais beaucoup. Il y avait longtemps que je vivais ainsi, je ne savais depuis combien de temps, et je me demandais pourquoi je vivais ainsi. Je l'ai alors compris ; quand je ne suis pas dehors, quand je ne fais rien, je reste seul dans la cage où elle est avec moi. Et cela, je ne peux pas le supporter. Alors je m'en vais ; je vais dans la rue et je regarde passer les voitures. Ou je vais au bal, et là je regarde d'autres femmes comme si elles pouvaient me guérir un peu de toujours penser à la même.

— J'ai compris la même chose, moi, dit mon ami, une nuit que nous étions chez Panurje. Végas travaillait ; il devait finir un compte rendu de je ne sais quoi, pour je ne sais quelle revue (c'était dans le temps où il croyait avoir enfin trouvé une bonne place) ; et tous nous dictions, une phrase à tour de rôle. C'était très amusant, et c'est ce soir-là que j'ai senti sa

présence de tous les instants ; c'est ce soir-là que j'ai décidé de ne plus me coucher que brisé de fatigue ou à moitié ivre, pour ne plus connaître les heures passées à me retourner entre mes draps avant de m'endormir.

— C'est une brouette qui n'écrasera jamais une femme, mon pauvre ami. Nous le savons aussi bien l'un que l'autre. Mais il est temps de partir ; Végas et Bernard nous attendent aux lanternes bleues pour aller danser. Le jour est bien choisi, cette fois, et nous danserons en connaissance de cause.

Avant d'éteindre ma lampe je jetai un dernier regard au petit cadre noir. Avais-je bien dit ce qui pouvait lui prouver que vraiment je l'aimais ? M'aurait-elle cru et m'aurait-elle compris si elle m'avait entendu ? Y avait-il en elle une corde à l'unisson de la seule corde qui fût en moi et pouvais-je espérer, si je faisais longtemps résonner auprès d'elle mon chant imperceptible, que j'entendrais un jour une vibration pareille qui me répondrait ?

Nous descendions lentement l'escalier obscur. Pour ne pas faire de faux pas la folle tenait mon épaule, et je marchais devant, comptant avec mes pieds les marches entre les étages. Quand nous fûmes dans la rue :

— Les voilà les hommes, dit la folle.

— Et il y a encore bien plus de femmes que d'hommes, dis-je, parce que, en plus des

quelques femmes que nous voyons passer chaque homme en porte une dans ses poches.

— Il n'est tout de même pas impossible, dit la voix de la folle, après un moment de silence, et d'un ton un peu sourd, pas impossible que les femmes aussi portent chacune un homme dans leur manchon ? Elles sont faites comme nous, après tout....

— Elles ne sont pas faites comme nous, avant tout. Je ne sais pas comment elles sont faites, et, heureusement, elles ne le savent pas non plus ; il se peut qu'en ce moment la femme que tu aimes te porte dans son manchon, ou que la femme que j'aime me cache dans son parapluie. Par moments j'ai plaisir à croire un peu des choses de ce genre. Mais il ne faut pas abuser de cela. Tu sais bien qu'il faut avant tout se tenir tranquille.

— Quand on a décidé une fois de se faire appeler : la folle, par des gens qui ne savent pas ce que cela veut dire, tu peux croire qu'on sait un peu se tenir. Oui, je peux dire que je sais me tenir. Mon dernier exploit remonte à trois mois environ. Ce jour-là j'ai brûlé « le sépulcre ». « Le sépulcre », tu ne sais pas ce que c'est ? C'est, ou plutôt c'était une pièce de théâtre. Elle avait trois actes, dont le premier était consacré à la genèse des passions.

— C'était l'exposition ?

— C'était l'exposition ; je vois que tu com-

prends très bien. Le second acte était consacré au déchaînement des mêmes passions.

— C'était l'intrigue ?

— Oui, l'intrigue, et la péripétie et tout ce que tu voudras encore, car il y avait dans ce second acte beaucoup de choses. Le troisième acte était consacré à la mise à mort et à l'oubli des passions.

— C'était le dénouement ?

— C'était le dénouement. Les passions s'endormaient et je venais sur la scène les border dans leur lit. Tu vois ? Lesquelles passions, d'ailleurs, étaient d'un bout à l'autre au nombre de une, à savoir l'amour. Mais à la fin, je t'assure qu'il dormait bien. Il ronflait ; je l'avais endormi à coups de pieds dans le ventre.

La folle marcha un moment en silence ; il eut un léger sourire, se rappelant sans doute un des passages qu'il avait eu plaisir à écrire, autrefois. Puis il me dit :

— Et voilà. J'ai brûlé la bête un jour de fureur ; j'en ai été très fier, et maintenant je crois que j'ai peut-être eu tort.

Il se tut encore un moment.

— Mais toi, continua-t-il, tu as bien aussi écrit cette pièce-là ?

— Je l'ai écrite, oui ; mais je ne l'ai pas brûlée. Je ne crois pas que je la brûlerai. Pourquoi ? Elle ne m'a fait aucun mal. Maintenant, je ne brûle plus rien de ce quej'écris.

— Tu me feras lire le portefeuille ? demanda la folle.

— Pourquoi pas ? un jour ou l'autre, par morceaux. Tu verras. Moi, la pièce n'a que deux actes c'est une mauvaise division, mais je n'avais pas de quoi faire plus. Et puis il y a d'autres petites choses. Il n'y a pas de vers.

La folle, sur un faux air de grand drame lyrique, se mit à chanter :

« Le petit Dieu qui bande son arc.... »

— Oui, accordai-je en souriant, il y avait ceux-là ; mais ce sont les seuls ; et ils sont très vieux. Tu m'avoueras qu'ils ne sont pas bien érotiques, n'est-ce pas ? Quand j'ai essayé, bien rarement, d'être amoureux en vers, ce que j'ai fait méritait pis que le bûcher, j'en conviens, et j'ai tout brûlé. Mais ce petit dieu avait passé entre les bûches, sans doute ; ou je ne m'étais pas méfié de lui, imprudence grave. Il n'en fait jamais d'autres ; c'est encore lui qui m'a vendu.

— Pour cette fois, espérons qu'il n'en sortira rien de trop mauvais. Ah ! ça.... Ils ne sont pas encore là ces deux animaux !...

Nous étions arrivés au café des lanternes bleues et, traversant la petite salle où s'élevaient le comptoir de zinc et les appareils ironiques et bienveillants où les pièces étrangères ne passent pas, nous étions entrés dans la salle basse et fumeuse où quelques tables étaient

libres encore. Un vieillard aux cheveux sales lisait un journal de courses devant une tasse de camomille.

— Tu vois, me dit la folle, il touchera Galoche, celui-là. Je voudrais savoir quelle est la femme qui l'a forcé à faire ce métier-là.

— Et combien de femmes, ajoutai-je.

— Non, dit-il, il n'y en a jamais qu'une. Les autres ne comptent pas. Il n'y en a d'autres que parce qu'il y en a d'abord une. Ou alors, si c'est vraiment une affaire de plusieurs femmes, ce n'est plus la faute des femmes, c'est la faute de l'homme.

— Tu as raison, dis-je, pénétré jusqu'au fond de l'âme, dans cette atmosphère familière, par la vérité lumineuse et consolante de ce que venait de me dire mon ami la folle.

Nous avions commandé du vin blanc au petit gamin qui faisait briller des pots de cuivre, parce que Gilbert, le garçon, n'était pas là. Nous étions en train de boire quand Gilbert sortit de la cuisine, derrière nous, et nous aperçut.

— Ah ! voilà ces messieurs, dit-il ; j'ai une lettre pour vous. C'est les autres messieurs que ces messieurs qui me l'ont donnée tout à l'heure pour vous la donner si vous alliez venir.

Il tira de sa poche un billet bien plié, qui était signé Bernard Végas. La folle le prit

pendant que je disais merci, et le lut pendant que je vidais nos deux verres.

— C'est vrai, dit mon ami en tirant sa montre; il va être onze heures et le rendez-vous était pour dix heures. Je n'aurais pas cru qu'il était si tard.

Le billet laissé pour nous disait :

« Café aux lanternes bleues, dix heures et quart. Bernard Michel et Végas, réunis en comité secret blâment les absents et s'en vont. On pourra les trouver à la Terrasse ou chez Panurje jusqu'à treize heures. Après, chacun dans son lit avec défense d'entrer sans autorisation du Proviseur. Renouvellent leur blâme et rappellent pour mémoire que vingt-neuf francs sont portés aux crédits de ce jour. »

La folle paya le garçon et nous partîmes à la recherche de nos deux amis. L'itinéraire adopté allait du petit café aux lanternes bleues jusque chez Panurje, en passant par la Terrasse. Il faisait nuit noire et les rues étaient désertes déjà. Le vin que j'avais bu me réchauffait et l'air de la nuit achevait de nous tenir éveillés. L'homme amoureux qui marchait à mon côté me dit :

— En ce moment, par exemple, il ne faut rien exagérer, nous ne sommes pas si malheureux que nous croyons.

— Oh! certes... Si on pouvait ne vivre qu'un moment à la fois, il n'y aurait jamais de tris-

tesse. Tu as raison ; regarde ce bec de gaz ; sais-tu quelles sont les feuilles qui s'enroulent en bas-relief autour de son pied ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien cherche-le ; apprends la botanique et la fabrication des becs de gaz, c'est de quoi t'occuper assez. Ou même regarde seulement ce bec de gaz, ou plutôt cet autre, puisque nous avons déjà dépassé le premier. Pendant un moment tu ne seras plus triste ; mais tout sera bientôt à recommencer.

— Tu as raison, continuai-je, ce soir nous ne sommes peut-être pas très malheureux. Mais pourquoi être malheureux ? Quand je te raconte toutes ces choses, mes paroles m'occupent assez pour que j'oublie un peu. Et je peux dire n'importe quoi, ce sera toujours une consolation. J'écoute les mots qui sortent de ma bouche et je les regarde marcher, comme je m'amuserais à faire courir des chiens savants. Les femmes font de la broderie ou jouent du piano. Chacun s'abrutit comme il peut. Et comme tu vois je m'abrutis de littérature et de mots.

— Il ne faut pas se moquer de la littérature, dit la folle. Elle est mauvaise quand on la choisit. Mais quand on est bien forcé d'en venir là, comme à un remède, c'est la seule ressource qui reste. Et d'ailleurs il n'est pas criminel d'essayer de raconter les choses le mieux possible. Ceux qui ne savent pas parler

4

trouvent toujours que les autres parlent trop bien.

— Quand tu dis cela à la femme en question, je pense qu'elle te jette des coussins à la tête ?

— Oui, dit la folle en souriant, des coussins à la tête. Toi aussi ? Les coussins à la tête, c'est la seule preuve d'amour qu'elle m'ait jamais donnée.

— Je connais aussi les coussins, oui.

Et je revis le dernier jour où elle m'avait jeté des coussins à la tête, d'un geste à la fois timide et hardi, comme je lui aurais baisé la main. Je repris :

— Le plus fort c'est qu'elles ne comprennent pas que la musique c'est leur littérature à elles. Elles ne la font pas elles-mêmes, c'est ce qui les trompe. Pourtant elles doivent bien se douter un peu de ce qu'elles vont chercher dans la caisse de leur piano, parce qu'elle n'a jamais voulu jouer devant moi. Jamais. Je sais qu'elle aime la musique ; je crois même qu'elle est de première force ; disons de seconde force pour être sage. Eh bien je ne l'ai jamais entendue. Une femme devrait mettre son piano dans son cabinet de toilette.

— Sais-tu ce qu'elle m'a dit une fois ? interrogea la folle. Elle m'a dit que dans la *Sonate à Kreutzer* le plus beau moment est dans les variations, dans la deuxième je crois ; c'est une ritournelle de chevaux de bois, une horrible

petite phrase débraillée où le violon a l'air de danser la danse du ventre dans un café malpropre. C'est elle qui me l'a dit ; je sais qu'il y a cela dans la *Sonate à Kreutzer*, mais je ne sais pas où. Est-ce que tu vois ce qu'elle veut dire ?

— Pas du tout naturellement, mais bien sûr qu'elle a raison. C'est très intelligent ce qu'elle t'a dit là.

— Oui, c'est très intelligent, mais ce qui m'étonne c'est qu'après des inventions de ce genre elle me reproche de faire de la littérature.

— Elles ont peut-être raison. Pour arriver où nous voudrions il vaut encore mieux boire qu'écrire ou parler. La preuve, c'est que nous allons chercher les deux autres princes pour boire, et pas pour autre chose.

— Oui, mais boire coûte cher. Et l'on dit, s'écria la folle avec un grand geste, que c'est pour se marier qu'il faut de l'argent ! Comme si les gens mariés avaient besoin de boire.

Nous marchions toujours, d'un pas rapide, et depuis un moment nous ne disions plus rien, quand nous arrivâmes à la Terrasse. Sur un boulevard planté d'arbres, serrés au voisinage d'un grand carrefour, trois ou quatre brasseries éclairaient la rue. La Terrasse, signalée par de grosses lampes de toutes les couleurs, était la plus grande. Nous y entrâmes un moment, pour chercher Végas et Bernard Michel. Un grand rbuit de verre et de porcelaine nous accueillit,

au milieu d'une épaisse fumée. La Terrasse était le centre de réunion de toute une colonie de peintres et poètes, hommes et femmes, tels à peu près que se les figure un tranquille bourgeois de province qui ne les a jamais vus. Les femmes avaient les cheveux tirés sur le front et derrière les oreilles, s'ils étaient noirs ; s'ils étaient blonds elles les portaient coupés courts et ébouriffés. Les hommes avaient des lunettes d'écaille, en sorte que ceux d'entre eux qui étaient grands et maigres ressemblaient souvent à Bernard Michel. Sur les murs des toiles souvent belles et parfois énigmatiques. Sur les tables, des journaux dont je ne savais pas lire les titres, et dans toute la salle des garçons polyglottes dont le numéro de cuivre qu'ils portaient au revers de leur habit ne semblait pas pouvoir être, dans cette atmosphère multicolore et incompréhensible, autre chose qu'une décoration étrangère. Mais à tout ce spectacle nous ne prêtions pas attention. En aucun recoin de la salle nous n'apercevions nos amis. La folle monta au premier étage ; des joueurs d'échecs y étaient retirés ; je descendis au sous-sol ; les lampes éclairant les billards faisaient comme une transparence sous-marine où des billes s'entrechoquaient. Nous ressortîmes sans avoir vu personne.

— Toutes ces femmes sont des contre-poisons. Il aut croire que nous aimons un peu notre maladie.

Je ne sais pas lequel de nous deux avait prononcé cette phrase. Nous nous étions remis en marche. La folle regarda l'heure et constata qu'il fallait se hâter. Au croisement de deux rues nous nous arrêtâmes pour laisser passer un taxi ; le chauffeur crut que nous lui avions fait signe, freina à grand bruit, et je montai le premier pendant que la folle disait l'adresse de Panurje.

Nous nous taisions, aucun de nous ne sachant où reprendre les confidences, à quel mot banal les attacher de nouveau.

La folle était assis dans un angle de la banquette et jouait avec le petit piston qui commandait le courant électrique, éteignant ou allumant la petite lampe, et panachant notre conversation d'une alternative d'ombre et de clarté qui n'avait rien de psychologique et ne correspondait pas aux nuances successives de nos sentiments, fût-ce pour ne s'y accorder qu'à rebours, mais seulement aux pressions de haut en bas ou de bas en haut qu'exerçait sur le petit appareil commutateur tantôt l'index et tantôt le pouce de mon ami la folle.

Mon ami la folle me dit :

— Je joue à éteindre et à rallumer l'électricité.

Je répondis :

— Tu as raison. Sans chercher à savoir si

j'approuvais le jeu de mon ami ou la confession qu'il venait de m'en faire.

Je repris la conversation au point où elle était restée.

— Végas aussi est malade comme nous. Mais il a mieux réussi à étouffer le mal. Autant qu'on peut savoir il n'a jamais eu plaisir à souffrir et quand il a voulu se guérir il s'est guéri. Ou presque. Mais depuis je pense qu'il est au régime et qu'il suit, chez Panurje, un traitement préventif.

— C'est lui qui te l'a dit ?

— Oui et non. Tu n'as pas lu « la triste aventure de Ricardo le dompteur » ? C'était une nouvelle, en prose mêlée de vers et de chansons. Végas l'avait écrite l'an dernier et il me l'a montrée un jour ; il ne savait pas et je ne savais pas, alors, qu'il se trahissait en me laissant lire cela. Ricardo était amoureux de la lionne, et il dévorait le lion. A la fin il devenait descente de lit ; Ricardo, pas le lion. Végas a envoyé la chose à la *Vie Parisienne*, et n'en a plus jamais entendu parler.

Je frappai à la vitre et je dis au chauffeur de s'arrêter devant un bureau de tabac ; un peu plus loin je descendis et j'achetai des cigarettes.

— Ce n'est pas sérieux, me dit la folle, tu aurais bien pu attendre jusque chez Panurje pour fumer.

— Je laisse assez d'argent chez Panurje ; il faut aider à la diffusion du numéraire, et même des espèces fiduciaires. Il n'est pas juste que le quartier des Halles, sous prétexte que j'aime une femme qui ne m'aime pas, s'enrichisse aux dépens des autres arrondissements.

Un silence se fit, chacun de nous songeant à la femme qu'il aimait. La folle reprit la parole.

— Nous nous doutions un peu de tout cela, tu vois, mais nous étions les uns devant les autres comme des portes fermées. Et même j'avoue que, de toi, je ne soupçonnais rien. Maintenant que je sais, cela me paraît évident, et bien des choses s'expliquent. Ainsi tu as raison d'aller en soirée, costumé en homme du monde ; oui, oui, bien raison. D'ailleurs, maintenant, tu peux faire ce que tu veux, ce n'est pas moi qui m'en étonnerai.

— Nous étions bien cachés en effet. Et nous n'avons pas été longtemps à faire sauter nos carapaces, ce soir. Pourquoi ? Je n'ai jamais rien dit de tout cela à Végas, ni à Michel. Ils s'en doutent peut-être ; je me doute aussi qu'ils souffrent comme moi, et nous sommes satisfaits de ces connaissances vagues.

— *Experientia vaga*, dit la folle.

— Ethique, II, 40, ou quelque part par là, répondis-je.

— Quarante, en effet, scholie II.

— Tu vois, voilà encore une petite consolation.

— Non, dit la folle, pas du tout.

— Tu as raison, avouai-je, non ; pas du tout.

Apıès un temps je demandai :

— Il y a longtemps que tu es comme cela ?

Car nous évitions un peu de prononcer le mot amour, de peur de le dire aussi souvent que nous en aurions eu l'envie.

Il me répondit :

— Oh ! là, là !

Il se leva, car nous étions arrivés chez Panurje, descendit le premier en disant : laisse-moi faire, et paya le chauffeur.

Je pénétrai le premier dans le café. Debout au comptoir, des hommes et des femmes buvaient et parlaient. Je fis au patron, qui donnait à boire, un salut qui n'était ni tout à fait un salut militaire ni tout à fait un salut avec mon chapeau. Sur le même salut je réservai une petite part que je fis tomber du côté d'Adolphe, le garçon qui ressemblait à Vercingétorix, et j'entrai dans la petite salle du fond. La folle y entrait avec moi. Végas et Bernard Michel nous y attendaient. En entrant nous vîmes tout de suite, la folle et moi, que notre entretien était fini et que nous ne reparlerions plus de ces choses avant quelque temps.

Végas et Bernard Michel buvaient du café

en jouant aux dames. Ils nous accueillirent sans se fâcher de notre retard.

— Bravo, dit Végas. J'avais bien dit que les retardataires arriveraient les derniers.

— En cet honneur, dit Bernard, j'accorde une dame supplémentaire à chaque joueur, avec faculté de la placer où il veut, à condition que ce soit sur une case vide.

— Et moi, dit Végas, je décide qu'on change le damier de sens. Je prends tes pions, prends les miens.

La partie continua ainsi. Adolphe se tenait debout devant nous. Je donnai des ordres, d'abord aux joueurs de dames, puis à Adolphe :

— Videz ces écuelles, et apportez-nous une bouteille de Bordeaux blanc avec quatre tartes.

Adolphe s'en allait, le grand tablier blanc qui cachait ses jambes laissait croire qu'il marchait sans remuer les pieds, par un bizarre glissement, comme une grande mécanique dont la moustache tombante eût assez bien figuré le volant régulateur.

Je criai par la porte ouverte :

— Et de quoi écrire !

Adolphe apporta un encrier et un porte-plume ; il alla chercher un peu plus loin un portefeuille de toile cirée noire qui portait le nom d'une liqueur et contenait quelques enveloppes jaunes.

— Vous penserez à nous donner du papier, dit la folle.

Adolphe nous confia mystérieusement :

— J'ai fait acheter au patron un papier spécial exprès pour ces messieurs, parce que je sais que ces messieurs aiment bien écrire. Et il nous apporta de belles et grandes feuilles d'un papier solide et blanc.

— Il va falloir en voler le plus possible, me dit la folle.

— Naturellement.

Les joueurs de dames levèrent la tête en voyant ce papier, et regardèrent Adolphe, tout fier, avec des yeux ronds. Puis Bernard Michel dit à Végas :

— Je te souffle.

— Insolent ! répondit Végas.

Adolphe apporta les tartes et le vin. Après nous être installés, après avoir commencé à boire, la folle et moi nous décidâmes pour un Opéra.

— Tu sais la musique ?

— Naturellement.

— Alors, au travail. Commençons par le livret et les ballets.

— Ecris ; je dicte : décor : une place publique. Des paysans sont assis et boivent.

— En chantant, interrompt Végas.

— Tais-toi, on le verra bien qu'ils chantent.

— Oui, mais eux, qui les avertira ?

— Ça ne servirait à rien que je les prévienne maintenant, ils ne savent pas lire.

— C'est égal, c'est imprudent ce que vous faites-là.

— J'écris donc pour faire plaisir à tout le monde : décor : la scène représente une place publique. Des paysans illettrés sont assis et boivent en chantant. Chœur des paysans illettrés :

« *Nous sommes les paysans illettrés.* »

Voilà qui n'est déjà pas mal.

Je fus pris d'un scrupule.

— Nous avons oublié l'Ouverture.

— Imbécile, me dit la folle. Il s'interrompit pour boire, puis, quand il eut bu : mais dis donc je viens de m'apercevoir qu'on ne peut pas boire en chantant ; il faudra corriger ça. Pour l'Ouverture, ce serait du travail perdu. Tu sais bien que le grand public arrive toujours en retard. Non, nous mettrons plutôt une fermeture. Avec une grosse armature à la clef, pour que personne ne puisse partir avant la fin.

La rédaction continua. A deux heures du matin, Thémistocle soudain introduit dans notre opéra, lequel était devenu un opéra-comique puis une tragédie classique, Thémistocle disait à Cléopâtre en lui montrant Marc-Antoine : « Vivre pour lui, Madame, ou mourir pour moi ! » Ce cri attira l'attention de Végas qui dit en regardant l'horloge :

— Deux heures. Les jeux de hasard sont interdits.

Il posa le damier derrière lui, sur le rebord d'une fenêtre, après avoir rangé les pions en les comptant. Tous quatre nous nous installâmes suivant d'autres plans, et la tragédie classique fut continuée en comédie de mœurs. A trois heures il y avait déjà deux mariages.

— Nous allons trop vite, dit Végas. Il ne restera bientôt plus personne à marier au dénouement. Nous allons en faire divorcer deux.

— Oui, peut-être, mais qui ?

— Les plus jeunes ; ils auront plus de chances de se refaire une vie d'ici à demain matin.

— Quand même, soupira Bernard Michel, c'est un peu cruel ce que nous faisons.

— Que veux-tu, dit Végas, il faut en passer par là.

— Enfin... dit Michel très ému ; heureusement qu'il n'y a pas d'enfants.

La comédie de mœurs s'acheva dans la fumée. Un second paquet de cigarettes fut tué sous nous. Des soucoupes montaient. A quatre heures nous écrivions en vers. A quatre heures et demie Végas fit un rapide calcul et nous annonça que la somme de vingt-neuf francs n'avait plus qu'un pouvoir d'achat de soixante centimes. Prévoyant une conclusion néfaste je me hâtai de la prévenir et je commandai une nouvelle bouteille de vin. Nous en tirâmes encore trois

scènes et une entrée de ballet. A un moment la folle qui écrivait sous notre dictée leva la main.

— Silence ! je vais écrire un sonnet.

Et il se mit à écrire.

— Est-ce qu'on accepte les vers de neuf pieds? demanda-t-il. Puis il me passa la feuille.

— Il me manque des mots par-ci par-là, et même quelques vers ; le suivant complètera.

Sur la feuille que la folle me tendait je lus mon sonnet, ou ce que sa mémoire en avait gardé, et je l'achevai, surpris moi-même de me souvenir si bien. Quand j'eus fini je tendis la feuille à Bernard Michel qui était à côté de moi, qui lut le sonnet avec une emphase ironique. Végas applaudit à tout rompre, et but.

— Maintenant, dis-je, allons nous coucher.

Je regardais les choses autour de moi, mes amis, et moi-même, d'un regard clairvoyant. Trop de souvenirs, une double grappe de souvenirs, pendaient au mauvais sonnet que Bernard avait lu. Je pensai au petit cadre noir, et j'eus honte. Je me levai pour prendre mon chapeau, et je sentis ma tête sans force, mes jambes molles. La flamme de mon allumette trembla un moment, et charbonna la moitié de ma cigarette avant de l'allumer. Je revis en un éclair le petit cadre noir et je pensai : « elle dort tranquille en ce moment. Les femmes tiennent une belle sagesse ; j'écrirai demain rue

du Cardinal-Lemoine ; je demanderai à la folle combien je lui dois pour le taxi ».

— Nous n'allons pas partir maintenant, criait Végas. Nous n'allons pas finir la matinée par cette saleté — il parlait de mon sonnet — il faut un dénouement. Bernard Michel, toi, au moins ; un bon mouvement ! Aide-moi à trouver un dénouement.

La folle s'était levé en disant :

— Oui, oui, allons nous coucher. Il commence à être tard. Et soulevant un coin du rideau, il ajouta : « il fait déjà nuit ».

Quand la folle et moi fûmes prêts, Bernard fit un paquet de tous les papiers que nous avions noircis, et lut au hasard : « *le cortège s'ébranla avec une telle lenteur que les derniers avaient l'air d'être en avance* ».

— Dans ces conditions, conclut-il, on peut admettre qu'il est l'heure d'aller se coucher. Appelle Adolphe, Végas.

— Il y a une bouteille qui ne me regarde pas.

— Ne fais pas le malpropre et paie tout ça.

Végas appela Adolphe et paya.

— De quoi aurai-je l'air, gémissait-il, si je rentre avant que ma concierge ait ouvert la porte. Il faut pourtant qu'elle dorme, cette femme.

Dans la rue un froid vif nous piqua au visage. Nous marchions d'un pas un peu hésitant. Le quartier des Halles vivait. Des taches éblouis-

santes, vertes, rouges et blanches semblaient répandre la lumière électrique qu'elles recevaient des hauts lampadaires. Les chevaux rangés aux bords des trottoirs évoquaient un tableau de la bataille de Fontenoy, bien qu'elle soit plutôt célèbre par une rencontre d'infanterie ; quelques agents de police, bleu et argent, ordonnaient le tumulte. Des hommes et des femmes déchargeaient des voitures. Un gros homme qui entassait des carottes cria à un autre homme qui ordonnait des choux : « je vais te rentrer dans le chou », et rit si fort que tout le monde, autour de lui, se mit à rire. Mais je n'avais ce matin-là aucune envie de rire, pas même de regarder les Halles qui m'intéressaient en général si fort. Ce quartier bruyant fut vite traversé; nous achevâmes notre routeen silence. Végas avait froid ; Bernard avait sommeil ; la folle pensait sans doute à quelque chose, et moi j'étais triste jusqu'à la mort, fatigué et un peu ivre.

Quand l'un de nous devait quitter la route commune pour rentrer chez lui, il nous tendait la main sans rien dire, et s'en allait. Bernard Michel partit le premier. La folle nous quitta ensuite. Quand je fus arrivé devant ma porte je serrai la main de Végas qui continua sa route dans le jour à peine naissant.

Revenu dans ma chambre je fermai volets, fenêtres et rideaux, je jetai mes habits, je me

couchai. Au moment où j'entrai dans mon lit, l'écrasant de tout mon poids, et dormant déjà, je songeai à la folle, puis au petit cadre noir. J'eus un court moment de gêne, puis aussitôt un sentiment de bien-être, comme un soulagement et un orgueil. Etait-ce parce que j'avais trouvé un confident ; était-ce parce que j'avais enfin donné au petit cadre noir la preuve évidente de mon amour ; était-ce la douceur de l'ivresse, le sentiment d'avoir bien rempli ma journée ; ou l'idée que j'irais danser le vendredi ; était-ce seulement la chaleur du lit, ou le sommeil qui s'emparait de moi ? Tout cela s'offrit sans doute à moi dans ce contentement suprême qui me vint au moment où je me couchai ; tout cela se rassembla dans l'image de la femme que j'aimais ; je l'aperçus un moment, derrière mes paupières déjà fermées, et je pense que c'est au moment où je voulus savoir si c'était encore là un souvenir ou déjà un rêve, que je m'endormis tout de bon.

III

J'avais écrit rue du Cardinal-Lemoine. Je savais que le prétexte que j'avais imaginé serait accepté sans peine, comme une vraie raison ou comme un prétexte, il importait peu. J'étais libre. Aucun remords ne me viendrait pendant la soirée. L'après-midi j'avais un peu travaillé ; j'avais dîné le soir dans ma chambre, plus légèrement que jamais, sachant bien que l'esprit est plus libre et plus vif quand le corps est à jeun. Or je n'avais aucune envie, ce soir-là, d'être lourd et ennuyeux. Je m'habillais lentement, de blanc et de noir, avec soin et avec plaisir. J'avais une joie égale quand je prenais des vêtements élégants pour aller dans un salon et quand je prenais des vêtements vulgaires et malpropres pour aller passer la nuit chez Panurje ou dans quelque endroit plus obscur encore. Pour ce soir j'étais donc au plaisir que donnent le plastron blanc et les souliers vernis.

Je partis d'un pas rapide, par un grand froid. Il était tard ; les rues étaient désertes, sèches et sonores ; j'avais décidé d'aller à pied jusqu'à

Passy. Je songeais à la jeune fille que j'allais retrouver ; je la revoyais dans toutes les robes que je lui connaissais ; j'essayais d'imaginer les robes que je n'avais pas vues, et je cherchais le nom de ceux devant qui elle avait pu les porter. Le son me revenait des paroles qu'elle m'avait dites et je disais à mi-voix d'autres paroles que j'aurais voulu entendre de sa bouche. Les gestes qu'elle avait faits je croyais les voir encore; les jours où je l'avais vue s'ordonnaient à mon souvenir comme un calendrier lumineux de bals, de concerts, de dîners ou de visites solitaires, plus précieuses mais plus rares et plus inquiétantes. Les aspects de cette femme étaient assez nombreux, et j'avais assez d'habileté et de joie à développer doucement chacun de mes souvenirs, pour que, jusqu'à Passy, aucune autre pensée que celle de mon amour ne pût venir m'occuper.

Je pénétrai dans une grande maison, froide et austère. Un long escalier me conduisit jusqu'à un bruit de musique et de conversations qu'on entendait dans tout le puits de l'ascenseur. Quand je passais devant les portes fermées j'avais quelque pitié de ceux que notre joie allait tenir éveillés toute la nuit; mais entre les paliers j'oubliais ces bons sentiments, et quand je parvins au but de ma course j'étais comme s'ils ne m'avaient jamais touché. Un homme habillé comme moi, et même avec plus d'élégance, me

tendit un petit morceau de carton sur lequel était inscrit le nombre soixante-quatre, et j'entrai dans la danse.

Je fus d'abord saisi par un bruit incompréhensible, dont le sens possible m'était en partie caché par un certain nombre de personnages noirs et blancs ou multicolores qui s'agitaient autour de moi. Mais quand ce premier éblouissement de lumières, de sons et de couleurs eut disparu, je compris très vite le spectacle qui s'offrait ; je vis des danseurs et des danseuses, des visages connus, je chantai en moi-même la mélodie qui entraînait les couples, et j'eus envie de me mêler au jeu. Au fond d'un grand salon j'avais aperçu un groupe de femmes plus âgées que celles qui dansaient, et j'étais allé les saluer. J'étais quitte maintenant, et je me mis à chercher celle que j'étais venu voir. Une jeune fille passa près de moi, entre deux belles boucles d'oreilles espagnoles. Elle me tendit la main.

— Bonjour. Je croyais que vous ne viendriez plus. Vous ne m'en voulez pas de ne pas vous avoir invité moi-même ? Madeleine m'avait bien promis qu'elle le ferait pour moi.

Madeleine est le nom de la jeune fille qui surveillait ma chambre dans un petit cadre noir. Je l'avais connue autrefois quand nous étions enfants ; puis, pendant de longues années nous nous étions

tout à fait perdus et oubliés. Ce n'est que lorsque mes études me conduisirent à Paris que je la revis, et nous fûmes tout étonnés, dès la première rencontre, de ne pouvoir nous dire Mademoiselle ni Monsieur. Parfois je comprenais le privilège que j'avais de pouvoir l'appeler de son nom ; et même quand je ne sentais pas clairement quel bonheur rare c'était là, j'en avais comme l'obscur sentiment et je ne crois pas lui avoir jamais dit : Madeleine, sans émotion, comme si j'avais joué avec ses bijoux.

La jeune fille qui m'avait parlé la première était la fille aînée de la vieille dame que j'avais saluée avant toutes les autres ; je la priai donc de danser avec moi. Un nouveau mouvement, en effet, agitait le salon ; la danse recommençait. Les boucles d'oreilles tournèrent à droite et à gauche, suivant le mouvement de la tête qui lançait des regards.

— J'étais retenue pour cette fois encore, mais je ne vois venir personne. Tant pis pour vous ; je ne me rappelle même plus qui c'était.

Nous commençâmes à danser sur un rythme lent, et sans parler. Un vieux monsieur m'avait dit un jour : de mon temps nous causions avec nos valseuses ; aujourd'hui les danseurs ont un air sévère, et dansent sans ouvrir la bouche. J'avais répondu au vieux monsieur : c'est peut-être que, de votre temps, la danse n'était qu'un prétexte. Elle est, aujourd'hui, sinon un art

du moins un jeu, que l'on joue pour le plaisir de jouer. Si je vous adressais la parole pendant que vous jouez aux échecs, vous ne me répondriez pas.

Aussi dansions-nous en silence, et avec plaisir. Un couple nous heurta. Le danseur était un homme très blond et très grand. J'avais cru longtemps, je ne sais pourquoi, qu'il était élève de l'Ecole des Ponts et Chaussées ; mais un jour il me dit qu'il étudiait à l'Ecole des Sciences Morales et Politiques, et j'en avais paru si étonné, tant était solide en moi l'hypothèse de l'Ecole des Ponts et Chaussées, formée d'ailleurs sans aucune raison, que depuis ce jour nous étions un peu en froid. C'était ce jeune homme que nous venions de heurter. Sa danseuse était Madeleine. Je la saluai et elle me sourit ; trois mesures plus tard je dansais dans un autre salon ; elle était ailleurs, aux bras du grand homme blond qui étudiait les Sciences Morales et Politiques. Quand la danse prit fin je voulus chercher Madeleine après avoir reconduit quelque part ma danseuse. Mais où ? Je ne pouvais la quitter brusquement ; il fallait trouver une fin. Si au moins quelqu'un venait l'inviter maintenant tout s'arrangerait ; mais personne ne vient. Dans quelle société de malotrus suis-je tombé, que pas un ne sache qu'il doit inviter la maîtresse de la maison ? Mais non ; tous les jeunes gens semblent occupés à

d'interminables discours à leurs danseuses, sans doute attendent-ils comme moi qu'un autre vienne les inviter ; oui, c'est ce qu'ils attendent, tous ceux du moins qui n'ont pas trouvé encore la Madeleine qu'ils sont venus chercher. Et je m'amuse a voir les regards inquiets qui fouillent les groupes et cherchent ; je songe à la folle qui cherche sans doute ce soir comme tous les soirs ; à Bernard Michel qui fait peut-être des vers dans sa chambre ; à Végas qui boit peut-être chez Panurje avec un compagnon de rencontre. Et la jeune fille qui est devant moi, et à qui je tiens un discours inutile et sans vérité m'interrompt.

— Conduisez-moi donc au buffet, vous serez gentil.

Plus d'espoir, je suis pris. Personne ne viendra l'inviter ; Madeleine dansera encore avec l'un ou l'autre de ces hommes, je ne pourrai pas encore la retrouver maintenant. Allons, conduisons-la au buffet. Soyons gentil. Entrons dans cette autre salle. C'est encore un Panurje d'une autre espèce, en somme, mais les bouteilles ont des bouchons dorés, et les soucoupes ne portent pas d'inscriptions en francs et centimes. Il y a aussi dans des carafes une boisson jaune pour ceux qui n'ont que chaud, et qui ne cherchent pas de Madeleine dans les bals. Cette boisson jaune semble d'ailleurs ne plaire qu'aux jeunes filles. C'est bien ce que je disais.

Dans cette petite salle nous nous étions assis sur un divan ; j'avais pris mon parti de ne pas retrouver encore la jeune fille que j'aimais, et dans les coussins accueillants, près d'un visage gracieux et d'une robe élégante je sentais fondre ma mauvaise humeur. Et tout à coup arrivant au bon moment pour profiter de la gaîté et de la joie où son amie venait de m'amener et en recevoir le fruit immérité que je n'hésiterais pas d'ailleurs à lui offrir, Madeleine entra.

— En train de boire, naturellement, me dit-elle, pendant que je vous cherche.

— C'est ma faute, dit son amie.

— Vous allez voir qu'il n'y a pas de faute à boire ici, dis-je. Et je remplis une coupe que je lui tendis.

— Il reste une petite place ? demanda-t-elle ? Attendez, tenez moi ça que je m'asseye

Elle s'assit et but. Un gros homme qui portait un monocle s'approcha de nous. Je vis qu'il allait inviter Madeleine, et je fis le geste de me lever, comme si je me préparais justement à aller danser avec elle. Le petit homme, qui avait une courbette dans les reins la fit tomber vers l'autre côté, et la jeune fille avec qui j'avais dansé se leva et partit. Quelqu'un avait donc compris qu'il fallait l'inviter ; trop tard, il est vrai ; et pourtant non, pas trop tard, et même au meilleur moment puisque Madeleine

et moi sommes assis l'un près de l'autre, tranquilles et satisfaits. Je remercie l'homme au monocle de son geste opportun. Un bruit de verres nous entoure, de rires, et une musique facile. Celle que j'aime est près de moi, jolie et parée. En vérité je suis mieux ici que chez Panurje ; en vérité il faut que je le lui dise. Je le lui dis en ces termes :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivée ?

— Je suis arrivée très tôt. Ma tante m'a accompagnée et elle ne veut pas rentrer tard. Elle n'est restée ici qu'un moment. Elle espérait vous voir pour vous transmettre ses pouvoirs. Mais elle est repartie. Elle a même demandé à votre bon ami des Sciences Politiques de me raccompagner si vous ne veniez pas. Vous voyez, vous me sauvez la vie.

— Mais je vais peut-être causer la mort d'un élève des Sciences Politiques ?

— Peut-être bien. Que voulez-vous, il faut bien vivre. D'ailleurs le pauvre garçon n'a pas l'air disposé à partir d'ici avant demain, et moi il faut que je rentre tôt.

— A quelle heure ?

— La dernière fois, quand je suis rentrée à quatre heures on a trouvé que c'était trop tard.

— Nous avons encore un peu de temps devant nous. Nous verrons vers trois heures si vous avez encore envie de partir. Pour le moment, moi, je ne pense qu'à rester. D'ail-

leurs je viens d'arriver, et je ne vous lâche pas.

— Vous avez travaillé avant de venir ?

— Bien mieux ! je travaille encore maintenant, et sans doute je travaillerai toute la nuit. C'est ce que j'ai expliqué aux amis qui m'attendaient ce soir, quand j'ai reçu votre mot.

— Les pauvres gens ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous n'étiez pas libre ? Je regrette de vous avoir forcé à renoncer à vos amis. Ce n'est pas bien de vous être cru obligé à m'accompagner.

Chose admirable, elle disait cela sans coquetterie aucune. Elle continuait :

— J'aurais demandé à n'importe qui de me reconduire.

Cela aussi elle osait bien le dire sans coquetterie. Et, ce qui m'étonnait davantage mais que je ne pouvais pas nier, elle le disait sans cruauté.

— Je le sais bien. Mais cela m'a paru tout de suite si naturel de refuser la première invitation pour accepter la vôtre, que je n'aurais pas cru que vous le remarqueriez.

— Oh ! dit-elle d'un ton plein de sous-entendus, je remarque bien des choses.

Il n'y avait aucun sous-entendu dans cette phrase, et je le savais bien.

— Moi aussi, dis-je en me levant ; je remarque que votre coupe est vide et la mienne aussi.

Mais elle ne but rien et n'accepta qu'un petit gâteau. Je lui demandai la permission de remplir ma coupe, elle me l'accorda. Je bus. Le buffet avait été soigné. Quand je fis le geste de porter la coupe à mes lèvres je vis l'image de la folle, chez Panurje, un soir où je le regardais boire avec attention parce que j'avais, très spirituellement, mis du tabac dans son vin. Je pensai : en vérité je suis mieux ici que chez Panurje. Vite, je vais vider ce verre et le dire à ma voisine : cette fois est la bonne ; je le lui dirai à la fin de ce verre.

Quand j'eus vidé mon verre, je vis devant moi un homme courbé en deux de telle sorte que je ne voyais que ses cheveux et son front. Madeleine se leva du divan et rentra dans le salon en dansant. J'étais furieux comme si elle m'avait refusé une danse. La colère de n'avoir pu lui dire que j'étais mieux ici que chez Panurje s'aggravait de la colère de savoir que, si même elle était restée, je ne lui aurais encore rien dit. Par une porte je l'aperçus qui dansait. Son cavalier l'entraînait en des pas rapides et difficiles. Elle riait, animée par le mouvement et la chaleur. Elle dansait avec joie et avec force, guidée par une musique sauvage, emportée dans les bras d'une brute. Je me levai, et je pensai que chez Panurje je n'avais pas à craindre ces émotions et ces angoisses.

— Je vais danser aussi, me dis-je, puisqu'il

est écrit que je ne danserai pas avec elle ce soir.

En me levant, je vis à côté de moi son mouchoir, qu'elle avait oublié. Je le mis à ma poche, comme une cocarde et j'allai, pour me venger, inviter une jeune fille assez jolie, qui causait bien tranquillement avec un jeune homme. Elle m'accepta, et le jeune homme, lui aussi, fut bien obligé de m'accepter.

Je me mis à danser avec fureur. J'entraînais ma danseuse beaucoup trop vite et je sentais qu'elle s'accrochait à moi, amusée un peu de cette ardeur, et ironique aussi comme si j'avais voulu forcer mon talent pour me faire admirer d'elle. Une ouverture se fit entre les couples qui nous entouraient ; j'aperçus la grande cheminée qui occupait l'autre mur, au bout du salon. Je fis avec moi-même le pari que nous l'atteindrions sans heurter personne, tout droit. Je saisis ma danseuse plus fermement et je la poussai devant moi, suivant le rythme de la danse, à grands pas, comme courant. Elle fuyait devant moi, reculant avec souplesse, évitant mes jambes par un miracle renouvelé à chaque pas. Depuis ce jour je l'ai toujours regardée comme une très habile danseuse, cas nous n'étions pas tombés. Au moment où nous allions atteindre la cheminée deux danseurs coupèrent notre route, me cachèrent un moment le mur où tendait notre course. J'entrevis une

quadruple chute. Le désir féroce de l'éviter me saisit tout entier, aussi violent que le désir de sauver ma vie m'aurait saisi dans un danger mortel. J'arrêtai mon élan d'un choc brutal, et saisissant ma danseuse de toute ma force je la clouai sur le sol que mes deux talons heurtèrent avec un son clair. Le couple dangereux s'éloigna et la musique, comme à l'ordre de mon arrêt, cessa brusquement. Je lâchai la femme avec qui j'avais dansé ; elle était rouge et riait en ordonnant sa coiffure. Elle me remercia. J'avais perdu mon pari mais je n'en avais aucun regret. Je revins vers le jeune homme assis à qui j'avais volé sa compagne ; il l'attendait en jouant avec le petit sac qu'elle lui avait laissé. La jeune fille s'assit près de lui, je la saluai et repartis. Madeleine, qui passait près de moi, saisit son mouchoir qui apparaissait à peu près au niveau de mon cœur, non que j'eusse mis dans le geste de le placer là aucune intention sentimentale, mais seulement par une habitude des modes masculines qui veut qu'une poche soit placée en cet endroit, et elle dit :

— Au voleur !

— Danserez-vous avec moi, maintenant ? demandai-je.

— Ah ! vous m'invitez enfin, dit-elle. Pourquoi laissez-vous toujours un autre venir avant ?

Depuis que vous êtes ici, vous avez dansé avec tout le monde sauf avec moi.

— Je vous dirai la même chose.

— Oui, mais à qui la faute ? Vous ne voulez tout de même pas que je vous invite ?

C'était vrai. A cela je ne pouvais rien répondre. D'un mot elle venait de tout dire. J'admirai cette pensée des femmes qui possède des armes aux puissances inconnues, et qui s'exerce sans règle, blessant ou tuant, parfois, sans le savoir. Pour cette fois je n'étais que blessé ; pas même ; seulement ma blessure venait d'être éclairée. C'était bien vrai, j'agissais comme un sot. Quand je la voyais près de moi j'étais si content de la voir que je n'avais pas même l'idée de l'inviter à danser. Je me croyais assez heureux qu'elle me permît de rester à son côté sans bruit, et j'avais peur en demandant plus, de rompre le charme. J'avais peur de lui déplaire. Mais où tout cela irait-il, qu'à me rendre inutile et grotesque. Il fallait m'en aller, ou l'inviter quand j'en avais envie. Je verrais bien alors si vraiment elle en était heureuse ou non. Et, en effet, je ne pouvais pas attendre qu'elle m'invitât, si même elle l'eût désiré. Et je voyais bien que souvent elle l'aurait voulu. Regarde-la ; tu vois bien qu'elle aura plaisir à danser à ton bras ; elle vient de reprendre son mouchoir du même geste qu'elle te jette les coussins à la tête. Et la folle n'a-t-il pas dit : les

coussins à la tête, c'est la seule preuve d'amour qu'elle m'ait jamais donnée ? Or la folle ne se trompe pas sur ce sujet. Pas plus que moi.

— Eh ! bien, vous voyez ; je vous invite maintenant, et pour toute la soirée. C'est conclu ?

— Vous allez trop vite.

— Non, non ; toute la soirée. Si quelqu'un vient vous inviter, je le renvoie. C'est décidé.

La danse reprenait, je pris Madeleine et je dansai. Toujours j'avais dansé, avec elle, plus mal qu'avec aucune autre ; jamais je n'ai su pourquoi. Cette danse s'acheva en silence. Madeleine aimait à parler en dansant, mais sans doute renonçait-elle pour moi à cette habitude ; à moins que mon visage pendant la danse ne fût si grave et si tendu que les mots en fussent arrêtés sur les lèvres.

— Si nous passions au buffet ? demandai-je. Vous devez avoir chaud, je vous ai vue danser tout à l'heure avec une telle ardeur....

— Oh ! dit-elle, vous n'avez pas vu le pas qu'il m'a appris ? Je vous le ferai voir, nous le danserons tout à l'heure. Non merci, je ne veux rien boire ; mais si vous avez soif....

J'avais soif, et j'avais envie de boire. Je sentais grandir en moi cette angoisse bien connue qui me saisissait quand j'étais près de Madeleine depuis quelques moments. L'angoisse de l'aimer, l'angoisse de ne pouvoir lui dire que ces mots

sans vie qu'on échange dans un salon ; l'angoisse de la sentir vivre à mon côté mais si loin de moi, séparée par tout ce qui était sa vie, son corps, sa pensée, et qui n'était pas ma vie, pas mon corps, pas ma pensée. Je me sentais perdu et désarmé. J'avais l'impression que j'étais laissé en face d'un être puissant et cruel, qui pouvait me tuer et qui me tuerait si je bougeais. Mes yeux n'osaient pas se poser sur elle ; je n'osais rien dire. Je m'observais comme un coupable devant un juge. Mes mains tremblaient. J'enlevais des poussières blanches sur ma manche, je comptais les fils de mon mouchoir, heureux de ne jamais achever cette opération difficile, ce qui me permettait de la recommencer encore. J'étais dans cet état que je connaissais bien, qui ne pouvait durer et qui devait finir, je le savais, par la colère ou par l'ivresse. Or, je savais qu'il est impossible d'être en colère dans un salon. Mais je savais qu'on peut trouver à un buffet de bal, sinon la belle ivresse que Panurje dispensait, au moins un étourdissement agréable auquel le souci de se bien tenir donnait un charme de plus. Je dis donc à Madeleine :

— Si ; prenez un verre de muscat pour me tenir compagnie.

Elle voulut bien me tenir compagnie, mais se contenta de la boisson jaune qui était dans les carafes. Je bus un peu, et je lui dis :

— Danserons-nous encore cette fois ?

— Non ; allons nous asseoir un peu. Vous n'avez pas vu le fumoir ?

— Pas encore.

Le fumoir était inhabitable. Les hommes et les quelques femmes qui y fumaient, allongés sur le divan ou dans les fauteuils de cuir y restaient depuis longtemps, et ne semblaient pas près d'en sortir, sachant bien que s'ils retournaient à une atmosphère plus normale ils ne pourraient plus jamais rentrer dans le fumoir. Madeleine et moi cherchâmes ailleurs. Un long couloir conduisait vers d'autres pièces inconnues. Il était désert, tranquille, chaud. Quelques meubles enlevés au salon y étaient rassemblés en tas. Des tableaux étaient posés par terre, le long des murs. J'allai dans le fumoir et j'y pris quelques coussins. Madeleine s'assit par terre, j'en fis autant, et quand elle eût dit : « naturellement ! » devant l'étui brillant que je prenais timidement de ma poche, je commençai à fumer. Le souvenir me vint de mes amis dans la rue du Cardinal-Lemoine, sans que rien parût avoir raisonnablement évoqué ce souvenir ; je pensai à Végas (pourquoi à Végas ?), sous cette forme : « pauvre ami ; je voudrais qu'à cette heure il dorme bien tranquillement ». Et je me dis : je suis mieux ici que chez Panurje. A quoi j'ajoutai : il faut que je le lui dise.

— Ici, dit-elle, nous serons tranquilles.

— Personne, dis-je, ne viendra vous inviter.

— Pas même vous, me répondit-elle en riant.

Et je n'avais en effet aucun désir d'aller danser, trop heureux de ce moment calme obtenu enfin, de cette tranquillité douce, à l'écart.

— La danse est encore ce que les hommes ont trouvé de mieux. Nous sommes beaucoup plus seuls à côté de cette foule que nulle autre part. Ne croyez-vous pas que tous ceux qui sont ici sont venus y chercher une solitude du même genre. Ils la trouvent dans la danse quand ils ne peuvent pas la trouver dans ce corridor.

— J'aime mieux ne pas le croire, dit-elle ; pensez donc ; combien de danseuses on empêcherait de venir si on savait qu'elles viennent ici pour ce que vous dites.

— Oui, mais les jeunes filles ne le diront jamais ; et pour elles, en effet, ce n'est pas la même chose. Mais au fond je crois que ces bals sont un peu comme des maisons de rendez-vous.

L'atmosphère respectable de cette maison et l'attitude que nous gardions l'un et l'autre me permettaient cette phrase.

— Vous me dites ces choses, dit Madeleine, pour que je prenne un air épouvanté en vous disant : « vous êtes horrible », sur un ton suraigu.

Mais je vous connais, et je ne dirai rien de ce genre ; je sais que vous plaisantez.

— Moi aussi, je le sais ; mais pourtant il y a quelque vérité dans ce que j'ai dit.

— Il y a partout un peu de vérité, mais vous agrandissez toujours celle qu'il faut cacher.

— Elle grandit bien toute seule. Que voulez-vous ? Quand je ne sais pas qui inviter, et qu'un autre plus hardi que moi invite une jeune fille sous mes yeux, aussitôt je comprends que c'était elle que j'aurais voulu inviter ; je rage, et je n'invite personne. Et quand je sais fort bien qui je veux inviter, et qu'un autre arrive avant moi, c'est bien pire. J'ai beau être chez des gens polis, et avoir moi-même, malgré tout, une certaine éducation, j'ai envie de crever les yeux à celui qui danse avec vous.

— Quel rapport cela a-t-il avec vos rendez-vous de tout à l'heure ?

— Bien simple. Je dis que quand quelque autre vous invite, je sens très bien que je suis venu ici pour vous seule ; et quand je vous vois danser avec un autre, tournant contre lui, je vois bien que vous aussi vous avez un rendez-vous ici, et vraisemblablement qu'il n'était pas avec moi.

— C'est charmant ce petit discours.

— C'est tout à fait insolent, j'en conviens. Mais puisque ce soir vous voulez bien m'écouter, et que nous sommes seuls un moment, je veux

tout de même vous le dire. J'ai un peu l'impression que nos rendez-vous coïncident, aujourd'hui.

— Vous savez bien que vous dites des bêtises. Comment voulez-vous que je refuse toutes les danses sans raison pour n'accepter qu'un cavalier.

— Oh ! oui, naturellement. Je sais bien que vous avez raison !

Et j'étais dans une grande colère, parce qu'en effet je savais très bien qu'elle avait raison. Une honte soudaine me calma.

— Oui, c'est stupide, continuai-je doucement, mais il ne faut pas trop m'en vouloir. Ainsi, tout à l'heure, nous étions l'un près de l'autre sur le divan, nous pouvions causer un bon moment ; moi j'étais tout content ; vous n'aviez pas l'air trop malheureuse ; et puis, tout à coup, je vous cherche, et vous dansiez je ne sais avec qui, à l'autre bout de la maison. Vous ne trouvez pas que c'est un peu amer ?

— Je vois que vous devenez raisonn able; en effet je n'ai peut-être pas été très aimable, mais je ne l'ai pas fait exprès. Vous-même, ne dansez-vous pas avec toutes vos amies ?

— Non, dis-je, avec une mauvaise foi que j'excusais parce que j'en connaissais les raisons, mais qui fit pousser à Madeleine un cri de révolte et d'horreur.

— Non, expliquai-je. Je danse avec d'autres

quand je ne peux pas danser avec vous.

C'était vrai, pour moi, et je le savais bien. Mais pour Madeleine cela ne pouvait être qu'une plaisanterie d'assez mauvais goût, parce qu'elle ne voyait que mes gestes et non pas les intentions qui me poussaient sans cesse à des gestes contraires à ceux que j'exécutais en effet. J'ajoutai :

— De même que je ne regarde jamais rien d'autre que lorsque je ne vous vois pas.

Elle éclata de rire, sans méchanceté, tant elle croyait que j'avais voulu la faire rire par ce mensonge énorme et cette galanterie si naïve qu'elle ne pouvait être qu'une déclaration ou une farce, et entre ces deux interprétations c'était bien ma faute si Madeleine ne pouvait choisir que la seconde.

Toutes ces réflexions avaient passé entre nous si vite que le fil de notre entretien n'en avait pas été rompu, comme il l'est dans ce récit. Madeleine m'avait dit : vous dansez, vous aussi, avec tout le monde. Et j'avais répondu : Non.

— D'ailleurs, ajoutai-je, ce n'est pas la même chose. Regardez deux danseurs. L'homme est grave et froid. Il a l'air de remplir un devoir ; la femme est souple et gaie. On sent qu'elle s'amuse ; elle a plaisir à danser. Que vous alliez danser avec n'importe qui, très bien ; mais que vous y preniez plaisir, c'est ce que je vous

reproche. Ou ce que je vous reprocherais si j'en avais le droit.

— Vous avez des idées bien bizarres, aujourd'hui, me dit-elle.

— N'est-ce pas ? Je finirai par dire vraiment des bêtises. Mais pour une fois vous me pardonnerez. Il y a des choses qu'il faut bien dire un jour ou l'autre.

— Eh ! bien, dites-les aujourd'hui.

Ces choses auxquelles je pensais étaient si clairement à mes yeux ceci seulement que je l'aimais, que j'entendis sa réponse exactement comme si elle avait répondu : moi aussi, en réponse à un : je vous aime. Mais le regard stupéfait et ravi que je levai sur elle me montra tout de suite qu'elle n'avait pas compris de quelles choses je voulais parler.

— Ce serait trop long à vous expliquer.

— Il faut avouer que vous n'essayez guère d'expliquer. Vous me regardez de haut et de loin et vous avez toujours l'air de dire : si elle fait quelque chose qui me déplaît, je serai toujours assez content d'être triste, et je me consolerai bien tout seul.

Je criai :

— Ca n'est pas vrai ! Ca n'est pas vrai. Tout ce que vous voudrez, mais vous, vous ne direz pas cela de moi !

Et puis je m'arrêtai en songeant à certains mots dits l'autre soir avec la folle :

— Après tout, vous avez peut-être raison.

— Vous le savez mieux que moi, dit-elle, d'un ton de voix un peu plus bas.

— Oui, vous avez peut-être raison. Mais je vous jure que ce n'est pas ma faute. Il faut bien trouver un remède contre tous les accidents. Quand vous êtes triste, vous, je ne sais pas ce que vous faites. Moi je n'ai d'autre ressource que de regarder ma tristesse et de chercher à m'y plaire. Vous avez raison : tout à l'heure j'étais mécontent de vous avoir vue partir avec un autre ; et maintenant, de vous l'avoir dit, et de m'en être plaint, je suis déjà un peu consolé. Vous trouvez que c'est très mal, n'est-ce pas ?

— Si vous ne pouvez pas faire autrement, tant pis.... Moi je ne pourrais pas vivre ainsi.

— Vous avez la ressource de n'être pas seule, vous. D'abord vous aurez toujours tous les hommes de ce salon, et les autres, qui seront trop heureux de danser avec vous et de vous faire la cour, même, jusqu'où vous voudrez. Et puis vous êtes une femme.

— Vous croyez que c'est plus facile ?

— Ecoutez, Madeleine ; oui, c'est plus facile. Plus facile dans la vie ordinaire. Une femme comme vous qui serait prise dans une intrigue de roman, qui aimerait quelqu'un, qu'un autre aimerait, pour laquelle on se tuerait, et qui, en un mot, aimerait comme une folle et comme

une bête ; pour cette femme, oui, la vie serait plus difficile que pour un homme à qui tout cela arriverait.

— En effet, dit-elle.

— Mais je parle d'une femme ordinaire, d'une jeune fille qui sort un peu, lit un peu, se promène un peu. D'une jeune fille qui mène une vie simple, avec de petites intrigues de rien, des camaraderies, des amitiés, des petites passions parfois.

— Comme moi ? dit-elle sans sourire et, cette fois, avec méchanceté.

— Si vous voulez ; non ! pardon ; enfin tant pis ! Cette jeune fille, je dis que le plaisir qu'elle peut avoir, à s'habiller, à jouer du piano, à être admirée et aimée ; joint aux habitudes qu'elle a reçues, aux règles de convenance qu'elle doit suivre strictement et qui sont le meilleur remède aux passions. Je dis que cette jeune fille est mieux armée contre le chagrin et contre les grands coups de chien qui vous tombent dessus de temps en temps.

Elle ne me répondait pas. Aveuglé par ma rhétorique, je demandai :

— Ne croyez-vous pas ?

Elle me répondit, toujours sans rire, et brutalement :

— Taisez-vous donc ! vous n'y comprenez rien.

Je vis avec une clarté aveuglante et indis-

cutable que je n'y comprenais rien. Tout l'échafaudage que j'avais établi s'écroula soudain. Le cri de protestation que je venais d'entendre tranchait la question. Je voyais s'ouvrir des horizons lointains. Je devinais dans la vie de Madeleine des angoisses aussi et des tristesses qu'elle ne pouvait toujours apaiser. Je pensai qu'elle aussi aimait quelqu'un. Dans l'éclair de sa réponse j'apercevais des souffrances semblables aux miennes. Un moment je crus qu'elle m'aimait, mais je compris vite qu'il n'en était rien, et je souffris d'avoir été pris involontairement pour confident d'un amour qui n'était pas pour moi.

Elle avait peut-être vu le trop grand effet produit par son cri. Elle s'expliqua :

— Vous dites des choses en l'air sur les femmes. Ce n'est pas si facile que vous croyez, pour elles. Je me rappelle qu'un soir j'étais triste, et j'ai voulu me consoler. J'avais un peu bu ; j'avais dansé ; j'avais ri ; j'avais été folle. Pendant la soirée je n'avais plus été triste. Mais le lendemain — et je ne parle pas du scandale — j'étais honteuse de moi-même, et je me suis promis de ne jamais recommencer. Tandis que les hommes, vous, par exemple, si vous allez un soir danser et boire personne ne vous le reproche, pas même vous, qui accordez une nuit à l'ivesse et n'en avez pas de remords. Ce n'est pas vous qui me contredirez.

— C'est bien vrai. Mais vous avez tort de croire qu'un homme qui boit le fait pour son plaisir. J'ai un ami qui boit beaucoup....

— Vous pouvez vous prendre vous-même en exemple, dit-elle, avec un sourire indulgent et sans ironie.

— Non ; je garde l'ami. Donc, il boit beaucoup. Si vous le voyiez, vous diriez : voilà un ivrogne. Eh ! bien pas du tout. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il est ? Il est amoureux, tout simplement. Les gens qui n'ont jamais été amoureux le traiteront d'ivrogne, et ils n'auront pas tort, parce qu'ils ne voient que l'effet ; mais moi qui vois aussi la cause, et comme la cause vient avant l'effet, je peux vous affirmer que mon ami est accessoirement un ivrogne et essentiellement un homme amoureux. Un matin il a été conduit au poste par l'agent trente-sept du quinzième arrondissement. Il n'a jamais su pourquoi il avait retenu ce numéro, ni ce qu'il faisait dans ce quartier qui n'est pas le sien. Il a essayé d'exposer son histoire à l'agent, mais celui-ci lui a répondu : je n'ai jamais aimé. Mon ami, tombé en de telles mains, était perdu ; et en effet il fut conduit au poste. On le laissa aller d'ailleurs dès qu'il fut revenu à lui. Cette histoire vraie est seulement pour vous prouver que vous avez tort de blâmer l'ivresse. Si vous avez eu honte de vous être enivrée, un soir, c'est que votre

chagrin de ce jour-là ne méritait pas l'honneur que vous lui avez fait. Quand vous aurez vu un homme, amoureux pour de bon, les yeux tellement gonflés de souvenirs qu'il ne peut plus dormir, la pensée tellement occupée d'une seule image qu'il devient bête à ne plus savoir répondre oui ou non ; un homme qui ne sait jamais l'heure qu'il est et qui se couche seulement quand ses amis qui l'ont trouvé à dix heures du matin assis sur son lit depuis la veille au soir, le déshabillent, bordent ses draps et tirent ses rideaux, alors vous ne direz plus, à moi du moins, qui ai vu un homme dans cet état, qu'on doit être honteux de boire quand on est triste.

— Vous exagérez, dit-elle sans conviction.

— Je n'exagère pas ; croyez-vous qu'on invente ces choses ? J'ajoute, pour vous rassurer, que cette crise aiguë n'a pas duré très longtemps. L'homme dont je vous parle est assez vite revenu à de meilleurs sentiments, à des sentiments plus modérés, qui convenaient mieux sans doute à la femme qu'il avait d'abord cru devoir aimer sérieusement.

— Vous êtes trop dur. Ce n'est pas parce qu'un homme aime une femme que la femme est obligée de l'aimer.

— C'est fort bien dit, et je suis heureux de l'entendre de votre bouche.

— Et, si seulement votre ami est un homme

dans votre genre, je suis sûre qu'il n'aura jamais rien dit de tout cela à la femme qu'il aimait, et qu'il ne lui aura pas même dit qu'il l'aimait. Elle ne pouvait pas deviner ! Il ne le lui a pas dit, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas, répondis-je en hésitant un peu.

— Vous voyez bien que c'est sa faute.

— Oh ! certes. C'est bien ce qu'il s'est dit pour se consoler. Mais tout cela nous a menés loin de la vraie question. Je disais, voyez-vous, que la vie d'un jeune homme n'est pas si facile que vous croyez.

— Vos démonstrations ne sont pas toujours très cohérentes.

— Vous avez bien raison. Tant pis pour elles, pour vous et pour moi. Au fond vous comprenez très bien ce que je veux dire ?

— Mais oui ! voyons.

Je vis bien qu'elle ne comprenait pas du tout que je l'aimais. Je conclus :

— Si nous retournions au salon ? Vous voudrez peut-être bien danser un peu avec moi, après cet intermède comique ?

Elle accepta ma main en souriant, pour se lever. En rentrant dans le salon où la danse continuait et où nous prîmes notre place dans le rythme commun, le souvenir me revint de cette phrase qu'elle m'avais jetée : taisez-vous donc ! vous n'y comprenez rien. L'idée étrange

et folle qu'elle m'aimait m'apparut évidente pendant un court moment, si rapide que je n'eus pas même la tristesse de voir s'évanouir cette pensée consolatrice, mais assez vive pour qu'une joie immense m'envahît comme je commençais les premiers pas d'une danse languissante, et continuât même de m'entourer, longtemps après que la cause première en fut oubliée, pendant que je dansais avec Madeleine, heureux de me sentir près d'elle et d'avoir encore en moi les mots qu'elle avait bien voulu conduire jusqu'à mes oreilles et que, sournoisement, j'avais fait descendre, pour les y conserver toujours, jusqu'à mon cœur.

La danse nous occupa longtemps. Le hasard et un peu de bonne volonté nous permirent de danser souvent ensemble, et nous nous arrêtions parfois pour échanger quelques mots sans importance. Il ne fallait pas reprendre une conversation grave, et nous ne le désirions pas ; nous avions dit tout à l'heure des paroles inoubliables pour moi et peut-être pour Madeleine ; nous étions satisfaits de les avoir dites, mais c'était assez pour une fois. Nous prenions une récréation. Si bien même qu'à un moment et je n'ai pas su lequel de nous deux avait commencé, tant la chose désormais me semblait naturelle, je dansais avec une jeune fille qui n'était pas Madeleine, et je vis tout près de moi Madeleine danser avec un jeune homme

qui n'était pas moi. Elle me sourit au passage et je lui rendis son sourire, sans amertume et avec un peu d'ironie. Un peu plus tard, dans un coin du salon nous avions retrouvé quelques amis et nous faisions des projets pour une prochaine soirée, riant et plaisantant. J'étais heureux sans effort, je me retrouvais au milieu de ce cercle connu, reconnaissant les visages, les noms et les habitudes. Je prenais ma place dans le jeu, et je ne trouvais pas mauvais que Madeleine y prît la sienne. Le plaisir que j'avais à jouer mon rôle dans cette société était redoublé par le souvenir que j'y apportais de l'autre vie que je menais, avec mes vrais amis, dans ma chambre, à la marmite, ou chez Panurje. Je me disais, sous ces lumières brillantes : je suis le seul, ici, qui dînerai demain sur un coin de table, d'une tasse de thé et d'une pipe. Et de même, acceptant avec mes amis la vie médiocre et la vaisselle douteuse des gargotes, je me disais : je suis le seul, ici, qui boirai ce soir du champagne en causant avec des parures de bal. Je n'ai jamais su pourquoi ces pensées m'étaient si douces et si consolantes.

Madeleine était gaie, elle aussi. Notre conversation avait été pour nous le centre de cette soirée. Il fallait l'encadrer entre des gestes et des mots d'une autre couleur, qui l'effaçaient d'abord mais la gardaient plus nette et plus éclatante pour les souvenirs de demain. Pen-

dant que je menais au buffet une danseuse qui me racontait des histoires de fiançailles et de mariage pour se consoler sans doute de n'y être mêlée que comme narratrice, Madeleine dansait avec ses amis, qui parfois étaient les miens. Le jeune homme blond, élève de l'Ecole des Sciences morales et politiques, était reparti depuis qu'il avait compris qu'il ne reconduirait pas Madeleine. Je restai à boire avec quelques danseurs fatigués, et déjà nous fumions dans la salle du buffet. Ils me racontaient qu'ils avaient découvert un terrain de tennis couvert, pas très cher, et nous prenions rendez-vous. Ils avaient aussi mis en réserve une bouteille plus précieuse que l'un d'eux alla chercher derrière un fauteuil du fumoir, et qui fut bientôt vide. Mais je me lassais plus vite de la conversation des hommes de ce monde, que de celle des femmes ; ces hommes et leurs bouteilles me rappelaient trop vivement mes vrais amis, et Panurje. Je pensai à Bernard Michel, mystérieux derrière ses lunettes, et ce souvenir me fit penser à Madeleine. Je dis :

— Il faut retourner danser maintenant.

Et j'entrai dans le salon. J'invitai Madeleine, qui était retenue.

— Cette fois, dit-elle, vous avouerez que ce n'est pas ma faute ; on ne vous voit plus.

— Vous avez raison. Je m'inscris pour la prochaine danse.

— Et toutes les autres, si vous voulez.

Elle avait bien dit : et toutes les autres. Il me fallut un petit effort pour bien me persuader qu'elle l'avait dit sans y attacher d'importance ; je m'en persuadai assez bien, et j'attendis patiemment. Madeleine dansa avec un jeune officier de marine, l'homme le plus élégant dans ce salon. Ensuite, elle dansa avec moi, plusieurs fois, puis comme nous traversions un couloir, une femme de chambre passa, portant un plateau chargé de tasses.

— Déjà du chocolat, me dit Madeleine. Quelle heure est-il donc ?

— Nous verrons après la danse, dis-je. Et je revins dans le salon pour que Madeleine ne vît pas l'heure à la pendule qui était dans le corridor. Elle aurait bien voulu que je réponde tout de suite à sa question, et elle trépignait entre mes bras, un peu par impatience et un peu par le plaisir d'être impatiente.

— Je suis sûre qu'il est horriblement tard.

— Moi aussi.

Et je continuais de danser. Madeleine essayait de lire l'heure quand un couple nous frôlait porteur d'une montre en bracelet. Alors je fuyais plus vite. Quand la danse prit fin je tirai ma montre. Il était plus de quatre heures. Madeleine était sincèrement inquiète. Moi-même j'étais mécontent de l'avoir retardée. Sait-on jamais jusqu'à quelles conséquences

peut aller dans une famille un retour trop tardif ? Madeleine se précipitait, serrait des mains, disparaissait et revenait déjà, cachée dans une grande cape d'où des pointes de robe dépassaient, comme des lambeaux de doublure déchirés. Elle me pressait, j'expédiai aussi mes adieux, me rhabillai et rattrapai en courant l'avance qu'elle avait prise sur moi dans l'escalier. La porte s'ouvrit devant nous, la rue était sombre et froide, mais l'air libre nous lavait la figure et nous rendait le calme. Madeleine pleurait presque d'émotion. Après quelques moments d'une marche rapide, Madeleine suivait mon pas en trottant, un taxi passa, s'arrêta à mon geste, et nous partîmes. Madeleine, essoufflée, riait maintenant.

— C'est encore heureux de n'avoir pas cherché plus longtemps !

— C'est surtout heureux d'avoir regardé l'heure si tard. Si nous y avions songé plus tôt nous serions partis depuis longtemps, et vous voyez qu'on peut très bien partir à cette heure-ci.

— C'est vrai, dit Madeleine, rassurée. Mais, vous savez, je marcherai sur la tête pour monter me coucher ; ils vont être furieux.

— Vous direz que c'est ma faute.

— Oh ! pour ça, vous pouvez y compter. uSelement je ne sais pas si l'excuse est valable. Mais c'est pour vous que c'est ennuyeux, vous

n'êtes pas encore revenu chez vous ! Et il faut que vous vous leviez tôt demain, aujourd'hui, pour travailler ? Vous avez un cours tout à l'heure ?

— Si je l'ai, il ne m'aura pas, dis-je en riant. Non ; ne vous inquiétez pas pour moi. Je dormirai tant que je voudrai et je rêverai de vous jusqu'à midi et plus si je veux. Mettez bien dans votre esprit, une fois pour toutes, que jamais vous ne me ferez sortir trop loin ni trop tard. C'est un de mes principes ; je vous l'exposerai un jour, avec toutes les conséquences qui en découlent. Si ce taxi n'allait pas si vite je vous l'expliquerais même tout de suite. Mais enfin, ce soir, je vous ai déjà donné un aperçu sommaire de la question, dans le fumoir.

— A côté du fumoir, corrigea Madeleine, pour dire quelque chose de bien banal et bien décourageant.

— Vous avez la mémoire des lieux, lui dis-je. Mais pourquoi vous moquez-vous toujours de moi ?

— Pouvez-vous dire cela ! Au contraire je fais tout ce que je peux pour vous faire plaisir. Vous ne croyez pas ?...

— Allons ! allons ! dit-elle d'un ton de reproche bienveillant, ne faites pas la bête ; au fond je sais bien que vous êtes un bon garçon !

Je pris un visage radieux :

— Ah ! Eh ! bien, je n'ai pas perdu ma soirée.

Et je sentais avec épouvante que je l'avais complètement perdue.

Mais pourtant je restais près d'elle un moment encore, je la regardais et je l'entendais. Elle vivait près de moi ; et autant qu'elle pouvait, en ce moment, appartenir à quelqu'un, c'était à moi qu'elle appartenait. Mais sa pensée, qui peut-être est pour un autre, à cet instant même ; cet autre que peut-être elle aime autant que je l'aime, elle. Je crois la tenir un moment encore ? Mais n'est-ce pas elle-même qui criait tout à l'heure : taisez-vous donc, vous n'y comprenez rien ? Elle a raison ; je n'y comprends rien. Je comprends seulement qu'elle ne m'aime pas, et que je l'aime. Que je suis encore un moment près d'elle ; mais qu'il va falloir la quitter puisque la voiture, maintenant, s'arrête, et que....

— Le plus difficile reste à faire !

C'est elle qui a dit ces mots. Encore une fois nos deux pensées diverses se rencontrent si miraculeusement que je crois follement qu'elle m'aime et dit, pour moi, les choses que je voudrais dire. Mais elle s'explique :

— Le plus difficile reste à faire ! Monter sans bruit, et que personne n'entende rien.

Tout occupé de ma pensée à moi, qui est celle de l'adieu tout proche et du retour solitaire,

je ne comprends plus très bien pourquoi il est difficile de monter un escalier. Mais elle a sûrement raison.

L'automobile s'éloigne ; je sonne et nous attendons sans rien dire. Un bruit sec et la porte s'ouvre. Madeleine me retient :

— Non, non ! ne montez pas, à cause du bruit.

— C'est vrai ; vous avez raison.

— Au revoir. Merci mille fois de m'avoir tenu compagnie si longtemps.

— Au revoir, et bon courage !

J'ai l'air de former des vœux pour son retour silencieux ; en vérité je ne sais pas à qui je souhaite du courage. Sous une lumière, de l'autre côté de la rue, j'attends que sa fenêtre s'éclaire ; je sens le froid, mais j'attends. Enfin, elle est arrivée. Elle lève son rideau, espérant peut-être me voir encore ; peut-être par un geste machinal. Elle m'aperçoit. Est-elle fâchée que je l'aie attendue ? Voit-elle là un geste d'amour, ou la précaution polie d'un conducteur consciencieux. Je ne sais. Elle fait un petit geste de la main, le rideau tombe, qui recouvre la maison entière et la rue d'une nuit définitive. Je dois aller me coucher, et je reprends ma route. Pour marcher ainsi dans la nuit et le froid j'aimerais avoir près de moi la folle, ou Végas, ou Bernard Michel ;

ou Madeleine, naturellement, mais il ne faut pas y penser.

Je fouille mes poches ; toutes mes poches, et je fais une addition, comme j'aimais à les faire lorsque j'étais tout petit, une addition où il n'y a pas de retenues. Un peu plus loin une automobile est arrêtée ; le chauffeur dort à l'intérieur. Un coup de trompe le réveille. Je lui donne mon adresse, bien loin d'ici, et je lui dis : vous marcherez jusqu'à huit francs quarante pourboire compris. Il me regarde, encore endormi, et je vois qu'il va peut-être refuser, et m'injurier. Mais il ne dit rien. Il n'est pas, sans doute, comme l'agent trente-sept, du quinzième arrondissement, qui n'a jamais aimé. Je suis sauvé. Le chauffeur lance son moteur, je monte et nous partons. Mon demi-sommeil est interrompu par un arrêt brusque. Je descends ; l'homme qui m'a conduit ne s'est attribué qu'une bien petite part, et m'a mené aussi loin qu'il l'a pu. Je lui remets avec une vraie émotion la somme convenue, et comme je m'excuse de ne pouvoir plus il a un geste d'immense indulgence et de profonde sympathie.

Je reviens chez moi, vite, envahi déjà par le sommeil et le froid. Je monte à tâtons et je me couche. Je pense à Madeleine qui dort déjà, je pense aux coussins où nous étions assis quand je lui ai dit des choses que j'avais plaisir à lui dire, et je m'endors.

Je fus réveillé par une voix forte qui criait mon nom dans l'escalier ; je fis entrer dans ma chambre un facteur des postes un peu étonné et scandalisé de ma paresse, qui me demanda de signer sur un petit cahier. Il m'apportait de l'argent. Et quand il fut ressorti de ma chambre j'eus tout juste le temps de comprendre qu'il m'avait apporté de l'argent, et de m'en réjouir, avant de me rendormir de nouveau.

Quand je me réveillai, j'étais déjà réveillé depuis longtemps, mais je ne m'en étais pas encore aperçu.

IV

Le surlendemain, je reçus une lettre de Madeleine, qui me racontait que son retour n'avait éveillé personne, qu'elle n'avait pas eu à en révéler l'heure exacte et qu'elle espérait que, de mon côté j'avais retrouvé sans peine ma chambre. Cette lettre m'émut comme m'émouvait chaque lettre de Madeleine, aussi bien la plus simple. Quand j'avais lu, je regardais la signature, qui était sortie de cette main. Je regardais sans me lasser mon nom sur l'enveloppe ; son nom au bas de la lettre. Si elle m'aimait, disais-je, ces mots seraient tracés de la même encre et du même geste. Ils étaient les seuls où cette vérité n'apparaissait pas que Madeleine m'écrivait sans amour. Si cette lettre eût été une lettre d'amour, mon adresse eût été la même ; la signature, la même.

La lettre reçue ce jour-là n'était pas plus amoureuse que n'étaient les autres. La signature m'avait pourtant apporté la même joie profonde que toujours elle m'apportait, et je marchais dans la rue qui me conduisait chez Végas, en rêvant d'une manière douce et un

peu découragée. Le temps était froid mais le ciel était lumineux et le sol me portait sans peine. Je croisai un Polytechnicien en promenade, que j'avais parfois rencontré dans des soirées, le samedi, et qui partait de bonne heure, pour rentrer à l'École avant la fermeture des portes. Je le saluai avec un peu d'ironie, et il me salua avec un peu de hauteur.

Quand j'arrivai chez Végas il se lavait à grands flots, faisant le plus de bruit possible en s'ébrouant, et chantant même à tue-tête tant qu'il avait la bouche hors de l'eau. Quand il eut fini il me demanda :

— Veux-tu venir à l'Opéra, ce soir ?

— A l'Opéra ? oui. Vous avez des places ?

— Non. C'est parce que j'ai reçu des billets pour figurer.

— Encore mieux ! J'en suis.

— Michel et la folle viendront tout à l'heure, et ensuite nous irons déjeuner.

— A la bouteille ?

— Je pense.

— Que joue-t-on à l'Opéra ?

— Ascanio.

— C'est de Saint-Saëns, ça ?

— Ah ? Tu crois qu'il fait aussi de la musique?

— Et chez Panurje, en sortant ?

— Je ne sais pas ; tout dépendra des crédits disponibles.

— J'ai reçu de l'argent.

— Alors très bien ; oui ; chez Panurje.

Bernard Michel et la folle, arrivés peu après, acceptèrent les projets. L'Opéra d'abord.

— Et souper après l'Opéra, expliqua la folle.

— Mais d'ici là, demanda Bernard il faut nous occuper les doigts. Attendez ! — Il fit un calcul rapide sur une feuille de papier. — Nous avons quarante doigts à occuper ; quatre-vingts si on compte les doigts de pieds ; mettons soixante pour prendre une moyenne. Il faut trouver du travail pour tout ça.

— Allons d'abord déjeuner, dis-je en me levant.

— Qui payera, demanda la folle.

— Moi, répondis-je.

Et Bernard Michel conclut :

— Tu nous dois bien ça.

Le déjeuner fut semblable à d'autres déjeuners. L'après-midi fut semblable à d'autres après-midis. Il faisait froid ; je rentrai tôt chez moi, et pour la première fois depuis longtemps je travaillai avec soin et avec plaisir. Un petit poêle que j'avais enfin appris à allumer après un mois d'efforts malheureux, chauffait ma chambre comme un four. J'écrivis longtemps. A la fin de la journée mes amis vinrent me retrouver, je regardai le travail fait et je fus pleinement heureux. La folle me dit :

— Tu écris un drame ?

Je souris et répondis d'un ton tragique :

— Je vis un drame.

Nous savions exactement, l'un et l'autre, ce qu'il y avait de vrai et de faux dans ma réponse. J'entendis la voix de Madeleine qui disait :

— Ne plaisantez pas toujours.

Et j'eus un peu honte de ma phrase. Je m'en excusai par un regard au portrait encadré de noir. Je crus qu'il me pardonnait. J'offris du thé à mes amis, mais Michel protesta.

— Ivrogne ! Pour qui nous prends-tu ?

Et, prenant son chapeau, il y jeta quelques sous et le tendit devant chacun de nous en disant :

— Je vais acheter quelque chose d'un peu plus potable que cette décoction d'universitaires.

Il sortit et nous rapporta bientôt une bouteille que nous ne bûmes d'ailleurs pas tout entière. Puis, quand j'eus revêtu des vêtements malpropres, ainsi que l'avaient fait la folle, Michel et Végas, nous nous mîmes en route.

Dans un petit café proche de l'Opéra un homme gros et vulgaire changea nos petits tickets rouges contre des jetons de cuivre ; on nous indiqua un chemin long et tortueux dans les escaliers et les couloirs et enfin, dans un magasin poussiéreux et brillant d'électricité, on nous donna des habits multicolores, on nous

permit de garder nos chaussettes, mais on pria Bernard Michel de quitter ses lunettes. Il y consentit à la condition qu'on ne le séparerait pas de ses amis.

— Vous serez avec qui on vous mettra, avait répondu le grand maître de la garde-robe. Et il l'avait mis dans la même troupe que nous, en sorte que tout le monde était satisfait. Nous avions des costumes incertains, des perruques de cheveux longs, et Végas avait une hallebarde. J'avais mis mon mouchoir dans une sorte de cartouchière qui pendait à ma ceinture.

— Si vous mettez votre mouchoir là-dedans, me dit un grand homme barbu, vous l'oublierez à la sortie. Je sais ce que c'est.

Il était si affirmatif que je remis mon mouchoir dans la poche de mon veston, retrouvé non sans peine suspendu à un lointain portemanteau.

— Du temps de Saint-Saëns, on se mouchait dans ses doigts, dit la folle en reniflant.

Un de nos compagnons de gloire se regardait dans un morceau de miroir.

— Je plairais aux femmes, dit-il.

Je pensai à Madeleine, brusquement, et je la vis devant moi ; je me demandai ce qu'elle eût pensé de cette mascarade. Elle eût ri peut-être ; ou plutôt n'aurait-elle pas été mécontente de ces jeux inutiles et un peu dégradants ? N'aurait-elle pas découvert là ce que j'y décou-

vrais tout à coup, et cette fois avec une sorte de honte parce que je le voyais avec ses yeux à elle, comme une ivresse tranquille d'un nouveau genre, plus sotte et plus coupable qu'une autre ? Je me rappelai le jour où une femme dont je ne savais pas le nom avait dit dans un salon que je ne connaissais pas à un de mes amis qui était là, déguisé comme moi : ne faites donc pas la folle ! Et je songeai à ce mot que Madeleine m'avait dit : « Taisez-vous donc ! vous n'y comprenez rien ». Ne devais-je pas rougir d'être plus faible qu'elle et de descendre où j'étais descendu ? Si j'étais venu ici pour m'amuser, et pour m'instruire, il n'y eût rien eu là que de très simple ; mais je voyais bien maintenant que c'était encore un Panurje d'un autre genre, encore une folie douce que je venais chercher, pour éviter la folie furieuse où me jetait la solitude. Je regardais ces hommes, autour de moi ; s'amusaient-ils ? gagnaient-ils leur vie ? fuyaient-ils, comme moi, des souvenirs ? Et mes amis ? Savent-ils ce qu'ils font ici ? Ont-ils vu dans un éclair, comme je viens de le voir, le vrai but qu'ils poursuivent dans ce couloir sonore et brillant ? Végas est assis sur un banc, les jambes allongées, les mains sur les genoux ; et il regarde ses mains. Bernard Michel, sans lunettes, examine le fourreau de son épée en clignant les yeux. Et la folle ? Quand je tourne les yeux vers lui je vois qu'il me regarde déjà ;

dans le coup d'œil qu'il me jette je lis tout ce que lui-même peut lire dans mes yeux. Oui, lui aussi a compris, lui aussi a vu clair ; peut-être même avant moi. Mais qu'importe ; maintenant il sait que moi aussi j'ai compris. Nous échangeons un sourire, et je lui montre du doigt ma perruque et mon habit doré. Il me répond :

— Il faut bien vivre.

Je dis :

-- Robe de chambre pour malades.

Et nous échangeons encore le même sourire. Mais cette conversation est interrompue. On nous pousse vers d'autres couloirs, d'autres escaliers ; nous montons, nous entrons sur une place publique qui est la coulisse de l'Opéra. On nous fait entrer sur la scène. Je comprends pour la première fois de ma vie que je ne sais pas marcher et je pense que le public entier se moque de moi. J'aperçois la salle ; au centre de la salle une tache blanche, le plastron du chef d'orchestre. Un grand bruit éclate près de moi, c'est un chœur dans la coulisse. Je vois en haut du théâtre une des loges entre colonnes d'où j'ai entendu jouer *Thaïs*, un soir. Et tout à coup, comme dans une clarté aveuglante, dans une loge du premier étage, à ma droite, je vois Madeleine.

Je lui fais un signe de la main puis, épouvanté, je m'enfuis dans la coulisse. Je me demande : m'a-t-elle vu ? m'a-t-elle reconnu ? Quelle

folie subite m'a pris de faire ce geste maladroit ? Ceux qui l'accompagnent ont-ils vu ce figurant crasseux saluer la belle jeune fille qui écoute à leurs côtés ? Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Qu'ai-je fait ! Et si quelqu'un survenait pour m'obliger à revenir dans cette lumière, sous les yeux de Madeleine honteuse et méprisante ! Je me cache derrière une église de toile où personne, heureusement, ne songe à me chercher. J'attends que mes amis sortent de scène pour me mêler à leur troupe sans être vu. Végas fait sonner sa hallebarde comme un Suisse d'église ; Bernard Michel a mis la main sur l'épaule de la folle, pour marcher droit. Nous redescendons au magasin des habits et là ce n'est pas encore fini. Il faut prendre de nouveaux vêtements, et transformés cette fois en jeunes seigneurs recommencer la comédie. Mais je sais que je ne retournerai pas là-haut ; je ne le veux pas, je ne le peux pas. L'impossibilité de revenir devant les yeux de Madeleine m'apparaît si évidente et si implacable que je sais sans hésitation que je n'y reviendrai pas. Je le dis à la folle, tout bas :

— Je m'en vais, ou je me cache. Elle est dans la salle, dans une loge du premier étage, à droite. Tu comprends ?

La folle comprend et se met à rire.

— Mais au contraire ; reviens donc ! C'est ce qui peut t'arriver de mieux.

— Non, ne dis psa de bêtises ; je ne vais pas retourner là-haut.

— Elle t'a vu ?

— Je ne sais pas ; je pense que oui.

— En attendant, habille-toi comme si tu allais remonter, et reste ici jusqu'à la fin. Mais ce sera difficile.

Je me déguisai donc de nouveau ; il fut au contraire très facile de trouver dans les couloirs un coin obscur où je me cachai. Mes amis attendirent un moment encore, puis on les poussa de nouveau. J'attendis longtemps. Une grande inquiétude me tenait ; la peur d'être découvert et la peur de paraître de nouveau sur la scène faisaient une peur encore plus horrible d'être découvert dans ce réduit obscur par Madeleine elle-même. J'entendais des voix non loin de moi; des pas dans la longue galerie, et je tremblais en pensant au regard que Madeleine m'avait sans doute jeté quand elle m'avait reconnu. Car elle m'avait sûrement reconnu, après le geste insensé que j'avais fait et qui restait encore pour moi un étonnement, une honte et une colère.

Enfin la troupe des jeunes seigneurs redescendit avec fracas ; une partie de ce bruit venait des jeunes seigneurs qui traînaient les pieds, une autre à peu près égale, des habilleurs et instructeurs qui leur criaient de se taire et de marcher en silence. Je pus, quand chacun

fut occupé à se rhabiller, revenir au milieu de la troupe. Bernard Michel avait déjà repris ses lunettes. Végas était déjà prêt à partir. La folle essayait de déboucler une ceinture rouillée. Je lui demandai :

— Tu l'as vue ?

— Qui ? demanda-t-il. Et tout de suite : ah ! oui ; non, naturellement. Tu n'as pas été retrouvé ?

— Non. Mais j'ai eu peur.

Une voix cria :

— Cinq hommes grands pour faire les gardes !

Je m'assis sur un banc pour qu'on ne me trouvât pas trop grand. Après quelques secondes de terreur je vis que les cinq hommes avaient été choisis, et j'achevai de remettre mes vêtements. Mes amis causaient avec gaîté ; Bernard imitait le chef d'orchestre, avec son épée ; Végas chantait un chœur à lui seul. La folle, qui n'avait reconnu personne dans la salle aurait peut-être voulu rire aussi, et s'amuser ; mais comme il savait qui j'avais reconnu et qu'il me voyait ému encore, il était un peu gêné ; et le souvenir du regard que nous avions échangé tout à l'heure, en nous déguisant, jetait aussi une crainte sur la joie qu'il croyait avoir.

Mais pourtant je sens le calme revenir peu à peu ; nous descendons en courant les longs escaliers, et retrouvons dehors la nuit.

— C'est l'heure du réveil, dit Végas.

— Allons boire, dit la folle en me tapant sur l'épaule. Cet enfant a été impressionné par les armes qu'on lui a fait manier.

— Et moi, dit Bernard Michel, je suis tombé amoureux de la grosse qui faisait la reine.

— Il y a une reine là-dedans ?

— Naturellement. Tu ne remarques donc rien ?

Nous nous mîmes en route. Nous passions devant le grand perron de l'Opéra au moment où la soirée finissait ; la foule descendait le large escalier dans une lumière violette et brutale, avec un bruit clair de voix et de pas. Tout à coup je vis Madeleine en face de moi. Je m'arrêtai. Elle était avec une de ses amies et le frère de cette amie. Il était, parmi les hommes élégants et mondains que je connaissais, celui dont j'eusse le plus volontiers fait mon ami. Je savais qu'il aimait les livres et les spectacles que j'aimais. J'avais senti en lui, parfois, car il n'était pas toujours maître de ses gestes et de ses paroles, quelque chose de ce qui était en moi, de ce que j'avais trouvé chez la folle, et chez tant d'autres. Il s'appelait Réal, mais je l'entendais plus souvent nommer par nos amis communs, et par Madeleine aussi, Philippe Réal, car son prénom était Philippe. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps.

— Vous étiez à l'Opéra? demanda Madeleine.

— Pas tout à fait, dis-je, en désignant mes vêtements.

Et je compris qu'elle n'avait pas vu le salut que je lui avais adressé tout à l'heure.

— Vous savez, continua-t-elle, que vous m'avez donné un très bon conseil. La loge entre colonnes est un peu loin, mais on entend à la perfection ; je n'irai plus jamais ailleurs.

— Vous étiez dans une loge entre colonnes ?

Mon étonnement n'avait d'explication que pour moi, qui avais vu Madeleine dans une loge du premier étage, à droite.

— Est-ce si étonnant ? Dans la loge que vous m'avez indiquée ; celle où vous étiez pour entendre *Thaïs*. C'est du moins, ajouta-t-elle en souriant, vous qui me l'avez dit.

— N'est-ce pas, dis-je sans plus savoir ce qui se passait, qu'on y est très bien ?

— C'est vous qui avez découvert cette place ? dit Réal ; je vous félicite.

— C'est un ami qui me l'avait indiquée. Mais j'aurais peut-être dû garder le secret. Bientôt on ne pourra plus avoir ces loges. Surtout ne vendez pas la mèche !

Il y eut un silence. Je demandai à Réal :

— Alors, vous voici revenu.

— Il y a longtemps, dit-il ; mais je ne sortais pas, j'étais très occupé. Maintenant j'ai un peu de vacances. Viendrez-vous voir le résultat de mon travail ?

— Certes, mais quel résultat ? Où ? et quand ?

— Il n'y a que trois actes, dit Philippe Réal en souriant. Cinq serait plus classique, mais il faut bien changer un peu.

— Bravo ! Je n'étais pas au courant. C'est très bien. Je vous applaudirai avec plaisir. Où serez-vous joué ?

Ce n'était pas dans un théâtre d'occasion, c'était dans un vrai bon théâtre que les trois actes écrits par Réal au cours de sa longue absence, seraient joués. J'étais étonné de ce travail solitaire que je n'avais pas deviné ; étonné aussi de cette brutale nouvelle. Comment mon ami avait-il réussi du premier effort ? Avait-il des amis bien placés ? Avait-il de l'argent ? Avait-il du génie, et son génie pouvait-il suffire ? Mais était-ce bien le premier essai ? Peut-être depuis longtemps cherchait-il ce qu'il disait maintenant avoir trouvé ? Je me rappelai des mots, des gestes, derrière lesquels j'avais presque deviné des secrets. Et je croyais avoir été plus perspicace encore que je n'avais été, maintenant que j'apprenais le vrai.

— Vous avez l'air ahuri, me dit Madeleine, parce que vous n'en auriez pas fait autant.

— Qu'en savez-vous, dit aimablement Philippe.

— Non, non ; vous avez bien raison dis-je à Madeleine. Eh bien donc, dis-je à Réal, quand vous voudrez, et le plus tôt possible, j'espère.

Je suis obligé de vous quitter, j'étais avec des amis, qui doivent m'attendre.

Madeleine me demanda si j'irais à une soirée prévue chez des amis à nous. Je répondis que j'avais trop à faire. Elle ajouta :

— Cette fois vous n'auriez pas eu la corvée de me reconduire. Vous avez raison de travailler quelquefois. Mais j'espère bien qu'on vous reverra bientôt.

— A votre Première, en tous cas, dis-je à Réal, en prenant congé.

Madeleine s'éloigna, entre son amie et Philippe Réal. Je regardai autour de moi, cherchant dans la foule qui continuait de descendre les marches, mes amis disparus. Je les vis tous trois, sous une lampe électrique, qui me faisaient des signes, et je courus vers eux. Bernard Michel m'injuria. Végas me dit :

— Tu as de jolies relations.

Et la folle me dit :

— Petit imprudent.

Je bourrai et allumai lentement une pipe, pour n'avoir pas à répondre, et pour réfléchir un moment, derrière mes mains creusées en paravent, à ce que je venais d'apprendre et de voir, car j'avais bien vu que Madeleine s'éloignait entre son amie et Philippe Réal.

Je tâtai ma poche.

— On ne m'a rien volé. Allons chez Panurje.

Nous marchions tous quatre de front, d'un

pas rapide. En silence, d'abord, mais bientôt un peu d'animation nous vint. L'heure nous rendait vivants et gais ; nous nous sentions, au moment où les lumières s'éteignent, où la foule diminue, les maîtres de la rue, et chez nous partout, aussi bien que dans nos chambres ou chez Panurje. Moi-même, qui portais encore cette nouvelle étonnante, et l'amertume que laisse une rencontre imprévue, trop rapide et sans résultat, je commençais à rire avec mes amis et à prendre ma place dans le jeu. La folle qui savait à quoi je pensais s'efforçait de me ranimer. Ce fut lui qui proposa de boire un peu pour se réchauffer. Ce fut moi qui refusai :

— Pas avant d'être chez Panurje. Nous tiendrons bien jusque-là ?

Ce défi était pour moi, et je le relevai. Je ne pensai plus à rien avant d'arriver chez Panurje, et je fus aussi gai que les autres. Devant un grand café nous avions voulu aider les garçons qui rangeaient les tables et empilaient les chaises. Un gérant solennel s'était avancé vers nous d'un pas menaçant. Végas s'était enfui à toutes jambes, simulant une terreur folle, et pleurant comme un enfant. Je me mis à rire.

— Serait-il déjà ivre ? demanda Bernard.

Végas, arrêté un peu plus loin, injuriait avec force l'homme noir qui l'avait menacé. Il le

traita de cabotin et d'antimilitariste. Pourtant il n'était pas ivre.

Panurje nous accueillit comme toujours. Le coin de la salle où nous avions coutume de nous asseoir était occupé par un homme et deux femmes qui jouaient aux dominos. Végas refusa de s'asseoir ailleurs. Bernard, la folle et moi avions pris place dans un autre coin, mais Végas marcha de long en large dans la salle, le chapeau sur la tête, les mains dans les poches de son manteau. Il avait répondu à Adolphe : « Je boirai quand je serai chez moi ». Il marcha de longues minutes, avec une constance qui nous étonnait et qui semblait gêner beaucoup la partie de dominos des trois usurpateurs. Sans doute Végas eût-il marché jusqu'au matin si l'homme et les deux femmes n'avaient bientôt cessé leur jeu. Ils étaient à peine debout que Végas était assis devant leurs verres vides. La folle, Bernard Michel et moi, chacun portant son verre avec précautions, nous étions aussi installés dans le coin qui nous était cher. L'homme et les deux femmes semblaient étonnés, mais comme ils n'étaient pas habitués à venir chez Panurje, ils ne se livrèrent à aucune manifestation extérieure.

— Je suis arrivé, dit Végas. C'est loin, chez moi.

Et il demanda aussi à boire. Adolphe nous apporta le papier qu'il nous réservait. La folle se prépara à écrire.

— Ce soir, dit Végas, le Comité propose qu'on écrive sur l'amour.

— Accepté, dit la folle. Je mets en titre : de l'Amour.

— C'est trop connu, dit Bernard. Supprimons le premier mot.

— J'écris : l'Amour, dit la folle.

— C'est un titre trop singulier ; je demande : les Amours.

— C'est trop connu, dit la folle. J'écris : Amours, au pluriel.

— C'est un bon titre. Expressif, sonore et suggestif.

Bernard but, et dit :

— C'est très bien d'avoir un titre. Maintenant, ce sera le titre de quoi ?

— D'un roman.

— Non, d'une tragédie.

— D'un ballet.

La discussion menaçant de rester sans issue, nous l'arrêtâmes court. La tragédie fut choisie. Je dis :

— Une tragédie en trois actes. Cinq serait plus classique, mais il faut bien changer un peu.

Alors je pensai à Madeleine, je poussai un grand soupir, et je bus. Quand, après quelques secondes de contemplation amoureuse, je revins à moi, mes amis avaient accepté les trois actes. La folle écrivait :

— Le décor représente une psyché. Personnages : l'Amour ; sa mère.

— Ici, dit Végas, avec un geste de la main qui annonçait un long discours, les avis sont partagés. L'Etat civil de notre héros semble assez difficile à établir. D'aucuns le prétendent fils de Vénus ; or comme Vénus d'après un mythologue célèbre est fille de la mer, ce qui n'a rien que de très naturel, l'Amour aurait la mer pour grand'mère, ce qui est irrégulier, au point de vue anatomique aussi bien qu'au point de vue légal. Que si nous acceptons la seconde hypothèse, qui veut que l'amour soit enfant de Bohême, alors se dresse un nouvel obstacle ; car la Bohême est nomade, et les nomades n'ont pas de fenêtres. La question reste donc fort obscure.

— Renonçons donc à la tragédie, dit la folle.

Il déchira la feuille commencée et écrivit de nouveau : Amours, en haut d'une page blanche.

— Chacun à son tour écrira ce qu'il sait sur la question, dit Bernard. Nous mettrons un tiret horizontal entre chaque déclaration, pour lier les idées. La folle commencera puisqu'il a commencé.

La folle écrivit quelques mots et passa la feuille à Végas, qui lut à voix haute :

« *J'ai essayé d'abrutir ma pensée par l'exercice de mon corps ;*

Je ne l'ai pas pu.

Alors j'ai abruti mon corps par l'exercice de ma pensée ;

Très facile ».

A son tour Végas écrivit et me passa la feuille. Je lus :

« *Il faut que je la voie bientôt*

Pour lui dire que je l'aime.

Sans quoi on ne sait pas ce qui peut arriver ».

J'écrivis, et Bernard Michel lut ce que j'avais écrit :

« *Si je te disais : je t'aime, trouverais-tu la réponse ?*

Non, n'est-ce pas ?

Alors j'aime mieux me taire ».

Bernard Michel écrivit aussi, et la folle nous lut :

« *L'amour est un colin-maillard*

Où c'est celui qui a les yeux bandés

Qui voit le plus clair ».

Puis la folle écrivit une seconde fois, puis Végas, puis moi, puis Bernard ; et le tour recommença un grand nombre de fois. A chaque lecture chacun de nous — et pour nous seuls ces choses purent être belles — chacun de nous sentait que chacun de nous vivait les mêmes émotions, qu'il en était tour à tour maître ou esclave et qu'il venait chez Panurje pour les reconnaître, les maudire et les rechercher. Je découvrais chez la folle tout ce que je savais déjà ; chez Michel et chez Végas ce que

j'avais soupçonné seulement et que je voyais maintenant en grande lumière. Et nous écrivions toujours ; aucun de nous ne songeait au départ. A trois heures Bernard Michel proposa de boire un peu plus ; la folle s'y refusa et nous regarda vider nos verres d'un air de reproche. Pourquoi, ce soir, n'avait-il pas besoin de boire ? Y avait-il en lui une force que je n'avais pas, une patience où je n'espérais pas d'atteindre ? Je bus, comme Végas et Michel, et une autre page des Amours fut commencée. Une excitation froide commençait à nous gagner ; l'atmosphère chaude où montait la fumée du tabac, la sciure de bois répandue, l'odeur des alcools, nous brûlait les yeux et les joues. Ce n'était pas l'ivresse que donne le vin, mais l'ivresse de l'enthousiasme, cette ivresse que l'homme a toujours crue noble et belle, et que nous étions bien résolus à croire telle. A la lecture de telle phrase qu'avait écrite l'un de nous, nous tombions dans des vertiges d'admiration qui, pour un moment du moins, donnaient aux mots qui les provoquaient la beauté que nous y trouvions, qui peut-être n'y était pas et qu'un autre que nous n'y eût certainement pas su ou pas voulu reconnaître. Ces mots que je traçais, où je mettais un souvenir, visible pour moi seul en sa vérité unique mais offert à mes amis sous l'apparence de phrases émouvantes ou ironiques, ces mots

tenaient ma pensée fixée sur Madeleine. Pas une idée ne se présenta à moi, cette nuit-là, pas un mot ne fut dit par moi, je ne fis pas un geste et n'eus pas un regard où mon amour ne fût tout entier, plus sincère et plus vrai à mesure que cette sorte de mascarade à quatre ou de culte en commun semblait le faire plus grimaçant et plus invraisemblable. Avec une sincérité et une naïveté dont peut-être le seul je puis sentir à quel point elles étaient peu feintes, durant cette nuit où, avec Végas, Bernard Michel et la folle, j'écrivais les Amours, autant qu'un homme peut aimer une femme, j'aimais Madeleine. Mais si je veux un jour lui donner une preuve d'amour, il faudra que j'en cherche une autre qu'elle puisse comprendre, et ce ne sera pas sa faute.

Quand le jour arriva Bernard Michel réunit les feuilles, les rangea avec soin et les mit dans sa poche.

— Il faut aller relire tout cela aux lanternes bleues, dit Végas, et nous allâmes gaîment aux lanternes bleues, heureux d'avoir écrit les Amours pendant la nuit. Nous marchions sans peine. Assis dans le petit café aux lanternes bleues nous déjeunions, comme l'heure le demandait, d'une tasse de chocolat et de croissants. On eût dit que nous nous étions levés de bonne heure pour prendre un

train matinal ; un peu de fatigue nous prenait enfin. Chacun de nous à tour de rôle lisait une page de notre travail de la nuit. Nous reconnaissions encore assez l'émotion qui nous avait tenus et guidés pour que même la lassitude et le sommeil qui venaient ne nous fissent pas encore blasphémer. Ni les uns ni les autres n'avons jamais renié les Amours, écrits une nuit d'hiver quand tous quatre étions si vivement amoureux, un peu après que, devant l'Opéra, j'eusse vu Madeleine s'éloigner dans la nuit entre son amie et Philippe Réal.

— Il faudra trouver un éditeur, dit Végas.

— Ce sera facile, dis-je.

— Oui. Mais faites attention, remarqua la folle, que la publication de cette œuvre sera certainement interdite en France. Il faudra donc trouver un éditeur à l'étranger, en Suisse par exemple.

— Ou en Belgique, dit Michel.

— A moins, dis-je, que nous n'en fassions une pièce de théâtre.

— Excellente idée ! dit la folle.

— Je connais quelqu'un, dis-je, qui est bien placé dans le monde des directeurs de théâtre et qui pourrait facilement nous faire jouer sur une scène importante.

Je pensais à Réal, et au théâtre qu'il avait su se faire ouvrir, par quel moyen je ne le

comprenais pas encore. Nous qui avions, tout à l'heure, écrit : Amours, pouvions-nous prétendre à moins que lui ? Avait-il jamais écrit : Amours, lui, Philippe Réal ? Et la voix de Madeleine me répondit : qu'en savez-vous ?

— Je vais me coucher, dit la folle en se levant.

— Pas moi, dit Bernard Michel ; c'est trop bête de finir toutes les nuits comme ça. Je donne une leçon à neuf heures ; j'ai encore un moment à passer ici.

— Moi, dit Végas, je n'ai pas sommeil et j'estime que nous ne pratiquons pas assez la culture physique. Je vais canoter au Bois de Boulogne.

J'acceptai cette proposition. La folle rentra chez lui. Bernard alla donner une leçon, portant encore dans sa poche nos Amours. Et Végas et moi allâmes à pied jusqu'au Bois, ramer longtemps, mais sans entretenir une conversation très vive, et surtout sans dire un mot qui fût une allusion à ce que nous avions fait pendant la nuit. Je ne sais pas à quoi pensait Végas ; pour moi, je pensais à Madeleine et à Philippe Réal.

V

Pendant le premier entr'acte j'allai saluer Madeleine et ceux qui l'accompagnaient. Elle était heureuse et gaie, des belles émotions qu'elle venait, avec nous tous, d'éprouver. Elle me serra la main avec force, comme si je venais lui apporter, à elle, des félicitations pour le succès qui s'annonçait déjà.

— Qu'en dites-vous ? demanda-t-elle.

— Il n'y a rien à dire ; c'est très bien.

— N'est-ce pas ?

— S'il tient jusqu'au bout, il a gagné.

— Il tiendra, vous verrez.

Un soupçon me vint.

— Vous connaissez la pièce ?

— Un peu ; il ne m'a pas tout lu, mais quelques scènes.

— Alors, je m'en rapporte à vous ; et à lui. Surtout ne me racontez rien.

— Vous ne devinerez jamais, vous ; me dit Madeleine.

— Est-ce si difficile ?

— Non ; mais c'est un autre genre. Vous devriez aussi écrire une pièce ; ce serait très

différent. Oui ; il faudra que vous fassiez cela. Je devine comment votre pièce finira ; tout le monde se tuera à la fin ; ou plutôt non ; chacun s'en ira dans son coin. N'est-ce pas ?

Comme, en effet, dans la pièce que j'avais écrite, chacun se retirait enfin dans son coin, je répondis :

— Peut-être. Mais alors, ici, chacun ne se retire pas dans son coin ?

— Vous êtes trop pressé, me dit-elle. Attendez un peu.

J'étais prêt à attendre. Le premier acte de Philippe Réal m'avait ému. J'y avais trouvé l'expression de l'amour tel que je le connaissais. Une terreur solitaire et un espoir toujours étouffé et raillé. Une force cachée qu'on aperçoit par éclairs dans un mot ou dans un geste ; un bouillonnement qui force parfois les soupapes mais qu'un cri trop vif ou trop long épuise. C'était l'histoire d'un homme qui aime une femme et qui ne peut l'épouser parce qu'elle est trop riche. Il ne dit pas à la femme qu'il l'aime, parce qu'il ne le peut pas, et ne veut pas qu'elle le sache. Les souffrances et les colères de cet homme, ses espérances et ses désespoirs je les avais connus, je devinais que Réal les avait connus, et je l'en aimais davantage. Je venais de voir une salle saisie et émue par cette passion trop violente qui n'osait pas être elle-même. Jusqu'à la fin de cet acte,

je m'étais reconnu. Cette pièce qui avait ému Madeleine, je l'avais écrite, moi aussi ; mais elle ne l'avait pas compris, pas plus que cette femme qui tout à l'heure passait sur le théâtre n'avait compris cet amour caché que nous tous avions compris. J'avais écrit cette pièce, oui ; mais je m'étais arrêté après ce premier acte ; les personnages qu'animaient Réal étaient, comles miens, chacun dans son coin. Madeleine n'avait-elle pas dit qu'ils en sortiraient ? Comment ? et par où ? Moi aussi je sentais parfois qu'il fallait sortir, mais je ne l'avais jamais fait.

Madeleine avait regagné sa place, j'avais regagné la mienne. Le public attendait un événement, et je comprenais le mot que j'avais dit tout à l'heure à Madeleine :

— S'il tient jusqu'au bout, il a gagné.

Philippe tiendrait-il jusqu'au bout ? Resterait-il dans son coin, puisque c'était là ce que j'appelais tenir ? Madeleine m'avait dit qu'il en sortait, et pourtant qu'il tiendrait ; et elle a toujours raison. « Taisez-vous donc, m'avaitelle dit un jour, vous n'y comprenez rien ! » Pourquoi connaissait-elle ce qui allait se passer ? Quand et comment Réal lui avait-il lu cette pièce ? Pourquoi à elle ? Je les voyais tous deux assis côte à côte sur des coussins ; dans un corridor, par exemple, parce que le fumoir était inhabitable. Philippe lisait les

scènes les plus émouvantes, à Madeleine immobile, les yeux fixes, qui ne pensait pas à moi.

Au deuxième acte, Philippe se déchaînait. L'amour grandissait en lui, il fallait briser les obstacles. Mais la femme aimée était trop loin encore, et comme elle était trop riche, l'homme amoureux décidait de la ruiner. Il se dépensait pour cette tâche, il y tendait d'un tel effort qu'on le sentait heureux d'avoir enfin trouvé cette voie par où son amour pût s'échapper. Ce travail long, pénible et difficile occupait toute sa pensée, le soutenait, éclairait et animait son amour. Je songeais aux nuits passées à écrire ou à marcher, avec mes amis, semblables à ces nuits que passait Philippe à écrire et à calculer, pour ruiner la femme qu'il aimait. A la fin de l'acte, honteux et épuisé, inquiet aussi, et craignant, maintenant qu'il avait préparé son coup, l'arrivée des gendarmes, il était furieux d'amour et à peu près fou.

Madeleine était trop émue pour me dire autre chose que des mots sans profondeur, où le détail des scènes plutôt que leur vérité était saisi. L'applaudissement public couronnait déjà Philippe Réal. Je demandai à Madeleine :

— Et maintenant ?

— Vous verrez bien, dit-elle du ton d'un

enfant qui annonce : maintenant c'est le plus beau.

Je dis :

— Je suppose qu'on se marie à la fin de cette pièce ?

— Ne vous moquez donc pas toujours de tout.

— C'est bien, je reste dans mon coin.

Elle ne dit pas un mot pour m'en faire sortir, et en effet le moment eût été mal choisi. Je resterais dans mon coin ; un autre était sorti avant moi, voilà tout. Philippe Réal avait gagné. Mais comment sortirait-il ?

Le troisième acte était très simple. L'homme et la femme causaient entre eux, comme j'avais si souvent causé avec Madeleine ; Philippe Réal ne sortait pas encore, et jouait avec lui-même. Il ne voulait rien dire ; je songeais à ce soir où je n'avais rien voulu dire à Madeleine assise près de mo et qui, de son côté, n'avait rien voulu entendre. Et tout à coup, sans que j'eusse bien compris comment ni pourquoi, Philippe Réal avait dit à la femme assise près de lui et qu'il aimait depuis si longtemps, qu'il l'aimait. Elle avait eu d'abord un peu peur, puis, tout de suite, elle l'avait cru, et maintenant il lui parlait d'amour. Mais je n'écoutais plus. Je n'avais rien à apprendre là. J'aurais su aussi bien que Philippe Réal dire ces choses, mais ce que j'aurais voulu apprendre de lui c'était le

moment et la manière de prendre le départ. Comment entre l'instant précédent, où il était assis près d'une femme à qui il parlait de tout sauf d'amour, et le moment présent où il tenait dans ses bras la femme qui s'était promise à lui, le passage s'était-il accompli ? Qu'avait-il dit ? Qu'avait-il demandé, ou fait ? J'essayais de rappeler cet instant disparu, d'entendre encore les mots qui avaient été dits, mais l'action qui se poursuivait devant moi, où chaque mot effaçait les mots passés, m'entraînait malgré moi à sa suite et m'empêchait de reprendre ce qu'elle m'avait offert et que je n'avais pas su garder. Alors je compris que Réal pas plus qu'aucun autre ne pouvait m'apprendre à dire ce que je ne savais pas dire moi-même. Il était sorti ; lui, avait trouvé cette porte qui ne livre passage qu'à un seul et que chacun referme derrière soi. De tous ceux qui se pressaient aux murailles lui seul avait pu faire une brèche, et comme un coureur maladroit qui n'espère plus de regagner le terrain perdu, je le voyais de loin maintenant parcourir une arène où je n'étais pas admis. Sur la scène, le jeu continuait ; Philippe Réal parlait d'amour comme j'aurais parlé d'amour ; à l'écouter j'avais comme une joie et un soulagement ; je le remerciais de dire ces choses, et, la sympathie de toute la salle commençant à me gagner, j'étais heureux de sa victoire, comme je me serais réjoui du bonheur

d'un ami avec qui j'aurais longtemps souffert.

Mais quand je fus, après cette première émotion, revenu à moi, et qu'il m'apparut clairement que ce n'était pas moi qui parlais, ainsi que j'en venais presque à le croire, mais Philippe Réal, je sentis une grande colère et comme une gêne de voir un tel amour exposé à tant d'oreilles indifférentes ; ces mots ne doivent pas être criés, ils doivent être dits pour une seule, et, lors même qu'on se résout à les dire à toute une foule, ils sont pensés, ils sont écrits, ils sont dits pour une seule femme, qui les écoute et les comprend. Je cherche des yeux Madeleine mais je ne la vois pas ; je devine qu'elle écoute de toute son âme, et qu'elle a compris que Philippe parle pour elle. Elle l'a compris déjà le soir où elle a écouté ces mots lus pour elle seule, et elle est plus sûre encore et plus émue aujourd'hui, maintenant que Philippe Réal semble prendre ces hommes et ces femmes attentifs et recueillis comme témoins de sa confession. Autour de moi je lis sur les visages qu'ils ne savent pas pour qui ces mots sont dits, ni contre qui ; ils ne savent pas qu'ils sont tous ligués contre moi ; ils ne savent pas quel rôle douteux d'entremetteurs involontaires Philippe Réal leur fait jouer, en séduisant devant mes yeux une femme que j'aime et qui peut-être m'eût aimée s'il n'avait pas parlé le premier.

Tout à coup la salle fut étonnée, hésita un

moment, puis applaudit. Philippe venait de révéler à sa fiancée que lui seul l'avait ruinée, elle et tous les siens, pour pouvoir enfin, librement, lui dire tout ce qu'il venait de lui dire. Alors Madeleine éclatait de rire et l'embrassait, et on ne savait pas, elle ne savait pas elle-même, si Philippe avait accompli un geste héroïque, ou fait une bonne farce. A la fin, Philippe menacé d'être découvert fuyait, et Madeleine, dans ses bras, fuyait avec lui. Elle voulait bien laisser, pour ses parents, une lettre qui n'expliquait rien.

Au milieu des bravos je pensais :

— Il faut écrire une pièce qui commencera maintenant. Je vous apprendrai comment les choses se passent, moi !

Et j'applaudissais furieusement.

Je fus presque surpris de retrouver Madeleine non loin de moi, tant je croyais l'avoir vue tout à l'heure partir avec Philippe Réal. Elle était encore très émue, moins, cependant, que je ne l'aurais cru. Avait-elle bien compris ? Ne m'étais-je pas trompé ? Je vis dans son sourire la joie d'avoir entendu une belle œuvre ; elle me disait aussi qu'elle se réjouissait avec moi du succès d'un de mes amis ; elle me souhaitait d'en obtenir un semblable, avec ma pièce où chacun resterait dans son coin ; il y avait aussi un peu d'ironie pour Réal, car une femme raille toujours un peu le succès ; et il y avait

surtout, j'y lisais avec épouvante, un grand et véritable amour, encore mal connu, encore caché, pour Philippe Réal. Tant de choses dans un sourire ? Oui, tant de choses, et d'autres encore, dans le sourire de Madeleine.

— Vous êtes contente ? lui dis-je.

— Très contente. Vous aussi, j'espère ?

— Naturellement. Je crois que voilà une très belle pièce.

— Pourquoi n'en êtes-vous pas sûr ?

— Ce serait aller trop vite ; mais en tous cas il nous a tous attrapés, et moi comme les autres. Vous avez raison, il a tenu jusqu'au bout.

— Je vous l'avais bien dit. Oh ! c'est que Philippe, vous savez !....

Elle appréciait et admirait ; elle repassait en son esprit tout ce qu'elle faisait tenir dans cet éloge vague. Depuis quand l'appelle-t-elle : Philippe ? Qu'y a-t-il là derrière ? Qu'a-t-elle fait, tous ces jours où je ne la tenais pas près de moi, sous mes yeux et mes paroles, tous ces soirs où Réal lui disait des mots d'amour, sous le prétexte d'une feuille de papier où il les avait écrits. Quel temps précieux j'avais perdu quand j'écrivais mes Amours à moi dans la fumée et l'ivresse, chez Panurje. Plus habile, Philippe, et pourtant aussi sincère et ému, sans doute. Devant cet adversaire imprévu qui connaissait des armes que j'ignorais je me sentais faiblir

et disparaître. Peu à peu j'étais repoussé, je perdais du terrain à chaque moment, à chaque mot que dirait Réal, à chaque mot que je dirais. Le découragement me prit, je vis que tout espoir était perdu ; alors je fus battu et j'essayai de recevoir sans faiblesse le coup que je venais de sentir mortel.

— Oui ; Réal a gagné ; du premier coup il a gagné. Il a dit ce qu'il voulait dire. C'est un homme qui sait se faire comprendre, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas le plus difficile, dit Madeleine ; je crois que tout le monde pourrait se faire comprendre ; mais tous ne le veulent pas. Les hommes croient qu'il est honteux de montrer franchement un sentiment ; Philippe n'a pas eu peur, lui, et il a osé parler sincèrement. Peut-être la pièce qu'il a écrite n'est-elle pas très bonne, ou mal faite, je ne sais pas ; mais ce que j'aime en lui, c'est qu'il a voulu l'écrire, et qu'il l'a écrite.

— Vous avez raison.

J'avais très nettement senti, cette fois, qu'elle avait parlé avec gravité, et mesuré ses mots. Elle pensait à moi ; elle répondait une fois pour toutes à ce qu'elle avait pu deviner, parfois, derrière mes paroles. Si je l'aimais, comme on pouvait le croire par moments, il fallait le dire. Madeleine ne pouvait pas, et ne voulait pas avoir à deviner. Si j'avais parlé, si je n'avais

pas été retenu par cette honte qu'elle disait, peut-être moi, aurais-je gagné. Mais il était trop tard ; un autre venait de passer le but, les retardataires étaient oubliés. Elle ne regrettait rien, car elle avait compris en écoutant Philippe que j'étais resté trop longtemps sans rien dire pour qu'elle pût jamais m'aimer. Elle avait peut-être un peu hésité, et maintenant elle avait choisi, elle me donnait congé.

— Et Réal, dis-je, a osé parler, lui.

— Oui, dit-elle.

Elle eut un sourire qui n'était qu'une grimace d'émotion, presque un effort pour retenir les larmes, et elle dit encore, sur un ton plaisant qui ne me trompa point :

— Mais tout n'est pas fini. Les autres orateurs ont encore cinq minutes. La parole reste à la défense ? Personne ne dit rien ?

Il y eut alors dans ma gorge une grande révolution ; j'entendais monter du fond de ma poitrine le « je t'aime » qui allait retentir comme une bombe au milieu de cette foule ; l'impulsion était si soudaine, l'élan si brusque que j'eus peur et voulus examiner d'abord ce que j'allais dire. Comme on arrête à la porte un homme qui veut sortir en courant, de peur qu'il ait dérobé quelque chose, j'arrêtai sur mes lèvres le cri trop violent, comme pour le fouiller, et ne le laissai pas sortir. Il était trop tard. La défense

ne parlerait pas. Je m'inclinai devant Madeleine :

— Je n'ai rien à ajouter.

Je pris congé d'elle ; elle rejoignit ses amis, partit avec eux, et je rentrai chez moi, les dents serrées, les paupières battantes, et les poings crispés.

C'était fini. J'avais si bien coupé tous les ponts derrière moi, j'avais si bien, par ma colère et ma maladresse refusé moi-même le secours qui m'était offert, que je n'en avais même pas de remords, même pas de regret. Je venais de lancer ma course sur une voie nouvelle, droite et simple, où une grande solitude m'attendait, une solitude si définitive qu'elle était peut-être moins amère. J'étais comme un fou qui est tombé dans un précipice et qui croit qu'il l'a fait exprès.

Madeleine est partie, maintenant, et c'est moi qui l'ai chassée. Je viens d'accomplir sans savoir comment ni pourquoi l'acte le plus bête que j'accomplirai jamais, je le comprends avec certitude, et je me résigne à l'inévitable que j'ai voulu ; non ; je ne l'ai pas voulu, mais je l'ai fait. Le passé plus lointain n'existe plus ; il ne reste que le moment vécu tout à l'heure. J'aurai eu, une fois dans ma vie, une seule fois dans ma vie, l'occasion de dire à Madeleine que je l'aimais, et cette occasion je l'ai perdue. Maintenant, c'est fini. J'ai fait mon malheur sans raison, par orgueil, par égoïsme, par paresse, ou par

amour, qui sait ? Et j'ai fait aussi le malheur de Madeleine, je le devine maintenant. j'en suis sûr. Tant pis pour elle, et tant pis pour moi ; ce qui est fait est fait, il faut bien, une fois, se résigner à quelque chose. Que ma volonté soit faite.

Je vais rentrer me coucher, et ne plus penser à tout cela, si je peux. Des hommes passent près de moi, et des femmes. A quoi pensent-ils ? Je n'en sais rien. Ils ne savent pas à quoi je pense. En vérité je suis fou de penser à tant de choses si personne n'en sait rien, si Madeleine n'en sait rien. « Amours » ! Pourquoi ai-je écrit tout cela, si la poche de Bernard Michel en garde le secret ? Ne vaut-il pas mieux monter sur un théâtre et crier jusqu'à ce qu'enfin l'oreille qu'on veut toucher entende et comprenne ? Végas, Bernard, la folle ; mes amis, nous nous sommes trompés, tout est à refaire ; mais il est trop tard ; tout est perdu. Te rappelles-tu, toi, la folle, à qui j'ai tout dit, te rappelles-tu ce soir où tu m'as deviné, et j'avais dit bien peu ; tu m'as cru, alors. Peut-être m'aurait-elle cru, si j'avais parlé un peu. Pourquoi n'ai-je rien dit ? Elle a cru l'autre tout de suite, quand il a dit ce que j'aurais dit. Pourquoi est-il venu trop tôt, le voleur, le lâche, le menteur ? « Amours » ! et tant d'autres nuits d'attente et de préparation ; et tout à coup plus rien. Pourquoi l'avoir aimée ainsi, pourquoi n'avoir pas su trouver la route ? Et tout ce que

j'ai cru, pensé, dit, écrit, tout cela qui s'effondre et disparaît ; tout cela détruit par moi dans un geste de colère, le jour où j'ai vu qu'un autre avait mieux fait que moi, et que, cet autre, elle l'avait compris. Ah ! mes amis, qui peut-être à cette heure aimez et buvez chez Panurje, que n'avez-vous vu ce que j'ai vu, entendu ce que j'ai entendu. Rentrez chez vous et dormez, ou trouvez autre chose. Ne l'entendez-vous pas qui se moque. Ah! mes amis, taisons-nous donc! nous n'y comprenons rien !

Je n'ai rien compris, et maintenant il est trop tard. Madeleine, que va-t-elle faire ? que va-t-elle dire ? A quoi pense-t-elle, maintenant ? Quand elle m'a dit, tout à l'heure, les mots définitifs, attendait-elle quelque chose de moi, ou m'ordonnait-elle de partir ? Il y a trop d'orgueil encore dans ces remords qui commencent à me venir. Parce que je sens qu'il ne faut plus l'aimer et que j'en souffre je veux croire qu'elle m'aimait et qu'elle m'aime encore, comme si je trouvais une consolation à croire qu'elle souffre aussi avec moi. Mais non ; elle ne m'aime pas. Pourquoi accuser moi seul ? C'est elle qui m'a renvoyé. N'a-t-elle pas, désormais, accueilli Philippe ? n'ai-je pas vu qu'il était pour elle ce que j'avais espéré d'être un jour ? C'est lui qui le premier lui a parlé d'amour ; et si ce qu'elle avait deviné en moi l'avait parfois émue et disposée à m'écouter si je

parlais enfin, c'est Philippe qui est arrivé pour recevoir le fruit de mes longues peines. C'est lui qui est entré dans la voie que j'ai préparée, il m'a volé et je ne puis me plaindre. Pourquoi n'avez-vous pas vu, Madeleine qu'un jour j'aurais parlé ? pourquoi n'avez-vous pas attendu un moment encore ? Pourquoi, si vite, avoir répondu oui au premier qui soit venu, sans permettre que je me défende ? Et comme soudain je me rappelle que c'est moi-même qui par faiblesse et par crainte ai refusé de me défendre, je comprends que je suis seul coupable, que j'ai décidé de mon malheur, qu'il n'y a plus d'espoir, que je ne dois pas même attendre la pitié de celle que j'ai fait souffrir et qui va se venger de moi, d'elle-même et de l'amour. Que notre aventure s'accomplisse ; après ce qui vient d'être dit entre nous je ne peux plus revoir Madeleine; que chacun se retire dans son coin.

Je n'ai pas osé rentrer chez moi; j'y serais trop seul, et je ne dormirais pas. J'ai voulu vivre toute cette nuit où tant de choses disparaissaient ; j'ai voulu retrouver mes amis. J'ai sonné à leurs portes, j'ai monté leurs escaliers. Chez la folle je n'ai trouvé personne ; chez Végas je n'ai trouvé personne. Bernard Michel dormait et quand je l'ai réveillé il m'a renvoyé sans douceur, disant qu'il avait som-

meil. Cette nuit il faut que je la vive seul, et je redescends dans la rue, marchant vite sur les trottoirs déserts où une pluie légère met une buée cristalline autour des lampes. J'entre dans le petit café aux lanternes bleues où une troupe d'étudiants discute en criant de l'élection d'un bureau éphémère et inutile. Le même vieillard aux cheveux sales lit un journal de courses dans le même coin ; je n'ai pas envie de boire, et quand l'heure vient où l'on ferme les portes, je recommence une promenade sans but, répétant ce que j'ai pensé tout à l'heure, tournant les mêmes pensées sans m'arrêter à aucune. J'entre dans un tout petit café et je reste longtemps devant une feuille de papier que j'ai demandée, pour écrire à qui ? je ne sais. Les regards curieux qui se tournent vers moi me font comprendre que je porte encore l'habit de soirée que j'avais pris pour entendre Philippe Réal parler d'amour à Madeleine. Je revois Madeleine et j'entends de nouveau sa voix qui m'implore et me condamne. Je commence à boire, jusqu'à ne plus sentir aussi vive la douleur d'être seul et la nécessité d'écrire sur cette feuille de papier. Puis je recommence ma promenade et un peu plus tard j'entre chez Panurje où je reste encore un peu. Au milieu des charrette et des légumes, dans une lumière crue reflétée mille fois par la rue où tombe la pluie, j'erre encore un long moment, et enfin le froid me

saisit et j'entre dans une petite salle où boivent des hommes en casquette qui parlent d'un combat de boxe ; l'un d'eux écrit, sans doute un journaliste, devant un verre de café. Si je savais l'heure qu'il est peut-être ne demanderais-je pas le repas que je demande, mais je ne sais rien, et je mange et je bois. Je ne passe pas par l'ivresse joyeuse, ce soir, avant d'atteindre à la torpeur bienfaisante qui m'envahit tout à coup ; un repos me pénètre, et la douce chaleur de la salle obscure et basse m'entoure comme une bonne couverture. Le bruit des voix me berce ; je caresse un gros chien noir et lui fais lécher mon assiette. Maintenant, penché en avant sur la table de bois, la figure dans mes deux bras repliés je ne sais pas si je vais pleurer, mais je sais que cette amère rêverie me sera comptée comme des larmes. Je serre les poings et je serre les dents ; je serre mes paupières comme je serre les poings, et je suis tout entier crispé comme pour briser mes forces en elles-mêmes. Madeleine, Philippe, ou moi, qui voudrais-je prendre à la gorge ? Mais non ; je ne pleurerai pas ; tant pis ; il est trop tard. Trop tard, je le sais, pourquoi se révolter ? Je suis déjà plus calme que tout à l'heure ; mes muscles se détendent un peu. Si pourtant vous aviez su, Madeleine, combien je vous aime ! N'y pensons plus.

Je dormis un peu, mais un geste brusque me

réveilla bientôt, j'avais fait tomber une bouteille qui se brisa sur le sol. Je vis bien aux regards qui m'observaient pendant que je payais et quand je sortis, que mon trouble était visible à travers mes yeux, mes gestes et mes paroles. Je pensai : Si je devenais fou ? Et aussitôt je me répondis : non ; pas même cela. Et je revins vers ma chambre. Je regardai avec une joie tranquille le visage de Madeleine qui me souriait dans un petit cadre noir. Le jour était levé ; je pris sur ma table un cahier que je n'ouvris même pas, assis sur mon lit, les yeux brûlants, lassé dans tout mon corps, et sale de cette nuit errante. J'attendis longtemps, et quand la folle et Végas frappèrent à ma porte, longtemps après, ils me trouvèrent assis sur mon lit, immobile et sombre. En les entendant venir j'avais eu le temps de détourner mon regard, et ils ne virent pas tout de suite dans mes yeux pourquoi j'avais l'air ainsi défait. Mais la folle comprit bientôt, et Végas, bien qu'il me crût surtout ivre, et je ne l'étais plus du tout, savait bien, pourtant qu'autre chose m'avait abattu. La folle m'ordonna de me coucher, et j'obéis, heureux de n'avoir pas à penser moi-même à ces choses, car je pensais à Madeleine et ne pouvais penser qu'à Madeleine. Quand je fus couché la folle borda mes couvertures, Végas ferma mes rideaux, et, mes deux amis sortis, dans l'obscurité et le

silence, immobile et la tête brisée, je restai longtemps avant de m'endormir.

C'est à la suite de ce très long sommeil, que j'eus pendant si longtemps mal à la tête. Il me semblait aussi que je ne savais plus parler, et des jours entiers passaient sans qu'un mot sortît de mes lèvres. Je marchais longtemps seul dans les rues, je rentrais tard chez moi. Un jour la folle dit à Bernard Michel, en me citant comme exemple :

— Il n'a même plus besoin de boire.

Je n'avais plus besoin de rien, en effet ; tout le jour et toute la nuit, sauf pendant mon sommeil, car je ne rêvais jamais, je pensais à Madeleine qui ne m'aimait pas, que je ne pouvais plus aimer, et que je ne voulais plus revoir. Il n'y avait plus ni remords ni espoir, il n'y avait qu'une longue marche solitaire dans les rues. J'écrivais quelques mots, parfois, mais peu. Un jour une lettre m'apprit que le droit d'emprunter des livres à je ne sais quelle bibliothèque m'était retiré, et cette nouvelle me fit rire, à mon grand étonnement. Mes amis n'essayaient pas de me ranimer, et je leur en savais gré ; je les voyais peu ; ils attendaient que je fusse guéri, et je l'attendais aussi, inerte et résigné, traversant de longues journées sans rien faire que penser avec constance et adoration à Madeleine que je ne voulais plus revoir.

VI

« Comment raconter ce que, moi-même, je n'ai pas compris ? Comment dire ces choses qui ne furent pas dites, senties seulement, et jetées comme des passerelles sur un précipice par deux voyageurs perdus qui voudraient fuir l'un vers l'autre. Comment savoir ? comment comprendre ? Et pourtant il faut savoir comprendre et dire. Il faut dire, surtout ; car dire c'est déjà vaincre, s'échapper de la tristesse et triompher des choses. Dire, c'est chanter victoire. Parler, c'est vivre ; et vivre, c'est vivre en soi, centre d'un univers qu'on dirige enfin. La fausse religion, l'adoration dans l'épouvante, que l'homme cherche à vaincre, et par là seulement il est homme, n'est rien autre que mauvais langage et refus de penser. Puisque le Dieu que j'attendais n'est pas venu vers moi, il faut que je retrouve un Dieu, dans mes paroles et ma pensée, qui me rende enfin le courage que j'ai perdu. »

« Je monterai sur les tours de Notre-Dame car il fait grand vent. Ainsi, quand je redescen-

drai dans la rue personne ne s'étonnera si j'ai des larmes dans les yeux ; et, peut-être, je pourrai croire que j'ai pleuré. »

« Quand le gouffre m'attire parce qu'il est terrible et que j'ai peur de lui, ce n'est pas lui qui est fort, c'est moi qui suis faible ; et je sais bien qu'il ne demande rien, et ne me regarde pas. Je cours à lui, je veux qu'il me voie et qu'il me tue. Ce n'est pas sa voix qui m'appelle, c'est la mienne qui crie : me voici.

« C'est ainsi qu'on va au malheur ou au bonheur. Le destin marche sans nous ; et le destin pour lequel nous sommes nés nous frôle. Nous courons à lui, qui ne voit rien, et nous périssons en lui. »

« Parce que tu aimes la chanson qu'elle chante, tu crois qu'elle a chanté la chanson que tu aimes. »

« Comme l'homme est fait d'un corps et d'une âme, ainsi l'humanité est faite des femmes, qui sont corps, et des hommes, qui sont pensée. Regardez ainsi ; vous verrez que le sentiment appartient à l'homme, et à la femme la passion ; que la pudeur est à l'homme, et que la femme ne la connaît point. Vous comprendrez pourquoi la femme a plus de religion, car elle sent

hors de son pouvoir ce corps tyrannique, tout puissant, mystérieux ; et pourquoi l'homme, qui sait que le pouvoir dominateur est en lui, peut vivre sans Dieu. Vous comprendrez que la femme est sans respect, car il n'y a pas de barrière pour un ventre, m'a dit un jour Bernard Michel qui citait Shakespeare ; et que l'homme est respectueux de tout, et animal politique, car il sait qu'il a des semblables. Vous verrez que l'homme a besoin de la femme, car il veut comprendre, chercher, s'efforcer, marcher vers un but, car une pensée n'est jamais entière et achevée. Vous verrez que la femme est libre, et n'a pas besoin de l'homme, car un corps est complet par soi, et s'affirme, sans aide. Vous verrez que l'homme peut aimer profondément et terriblement, jusqu'à tuer ; vous verrez que la femme peut aimer totalement et aveuglément, jusqu'à mourir. »

« Et la seule faute est peut-être de vouloir mêler les deux attributs. Vivre, âme, au milieu des corps, c'est la sagesse. Et ne pas oublier, alors, que mon corps est un corps, que les hommes autour de moi, sont des corps, et que ceux que j'aime sont mon âme. Frapper un cheval rétif, ne pas le haïr ; vaincre un ennemi, ne pas le haïr ; aimer ses amis, et les regarder de profil. Et ne pas plus mettre Dieu dans un beau jour d'été que le Diable dans la pluie, mais chanter

au soleil ou s'abriter sous un arbre. Il faut beaucoup pardonner aux choses. »

« On croit d'abord que les poètes et les romanciers ont écrit de beaux vers et de belles aventures pour consoler leurs frères inférieurs de ne pas trouver dans la vie de chaque jour matière de romans et d'élégies. Et l'on vit ainsi, prenant plaisir à vivre tantôt, et tantôt à s'échapper vers les romans et les poèmes, comme dans un monde bizarre, qui console ou seulement amuse. Jusqu'au soir où l'on voit que la vie et le roman ne sont pas ennemis, qu'ils ne se partagent pas notre existence pour la charmer, tour à tour, et la briser. On voit l'union du vrai et de la fiction, de la chose et de l'image, de l'objet et de la pensée, de l'homme et de la poésie, de la vie et de la légende. On tombe dans la poésie qu'on n'admirait que de loin ; on voit en soi les sentiments, les souffrances que les poètes ont chantés, croyant sculpter leur âme et pour cela même saisissant l'âme de chacun. On voit surgir les beaux vers, les phrases aimées, les idées et les émotions qu'on croyait belles, et qu'on reconnaît, plus encore, vraies. On marche au hasard, dans la nuit, les jambes brisées, titubant un peu, comme une machine, disant les mots entrecoupés des romans. Les Nuits de Musset revivent pour chacun avec une vérité qu'on ne leur con-

naissait pas. Et ainsi, sentant ce qu'ont toujours senti les hommes, on vient à dire ce qu'ils ont dit, car la machine est toujours la même, ses défauts et ses accidents, les mêmes.

« Ceux qui savent enfermer dans la prison dorée des mots leurs sentiments qui tremblent et s'évanouissent sans cesse, sont les vrais poètes ; mais combien seront-ils ? »

« On regarde souvent l'amour comme le plus noble sentiment, et le plus beau ; et beaucoup croient que l'expression de l'amour doit être belle et noble ; pour lui les mots plus sonores et les gestes plus grandioses. Il semble que l'amour soit sur quelque haut sommet, où les élus seuls peuvent atteindre. Et pourtant, tous ont aimé ; tous ont connu tout ce qui est dans l'amour, joies et tristesses. On devrait pouvoir dire ce qu'on sent, sans souci des formes consacrées ; le meilleur serait de guérir la douleur en la racontant, mais on ne peut, s'il faut la faire belle et enviée. Non ; il faudrait rire d'avoir souffert, et piétiner les fleurs qu'on a aimées. Il faut, d'un grand amour, faire de petits vers ; il faut, du roman d'une vie, faire un conte bleu ; il faut oublier les souvenirs d'amour, et non plus les regarder toujours pour en souffrir encore. Il faut briser les reliques et fracasser les idoles. Les dieux ne châtient que leurs fidèles ; de qui avons-nous peur ?

« Mais les hommes aiment trop cette souffrance, et qui oserait ? ô Heine ! « Avec mes « grandes douleurs je fais de petites chansons... » Les hommes ne te pardonneront pas de semblables paroles, eux qui sont fiers de leur cœur, et fiers des plaies qu'ils y élargissent pour en faire scintiller le sang au soleil de leur pensée. Mais toi, pourtant, toi qui as su rire de toi-même, en as-tu moins souffert ? »

« Il y avait trois femmes dans le cimetière, à l'ombre de l'église. Elles étaient jeunes et belles, et leurs gestes étaient légers. Mais je vis bientôt qu'elles étaient laides et vieilles ; et toute leur carcasse grinçait à chaque mouvement comme la poulie d'un vieux puits qui ne veut pas vider la terre. Les trois femmes dansaient autour d'une fleur noire qui montait vers le ciel, vite, vite, et plus vite qu'aucune fleur n'a jamais grandi vers le ciel. Et les vieilles femmes, les hideuses vieilles femmes chantaient ainsi :

« Nos danses te poussent vers le ciel, et vers « le ciel tu entraînes nos danses. Monte, fleur « noire, monte toujours plus loin de nous, « plus près de nous. Les hommes ne te saisiront « point, et ils croiront nous saisir ; mais toujours plus haut, toujours plus loin, tu fuiras « vers le nuage blanc, fleur noire qui nous « emportes et grandis sous nos charmes. »

« Et la fleur noire toujours plus grande était une longue tige, elle était un arbuste ; elle était un arbre ; une forêt immense où les oiseaux sifflaient, où couraient les cerfs dix cors, où roulaient les sangliers. Et les trois femmes dansaient encore quand les racines des grands arbres, qui descendaient des branches et qui sortaient des mousses firent autour des trois femmes un grand voile et une grille sombre, et les trois femmes crièrent comme des oiseaux dans la glu, et, comme des oiseaux dans la glu, elles s'arrêtèrent de crier, et moururent.

« Alors la forêt fut un arbre, et l'arbre fut un arbuste, et l'arbuste une fleur noire, et la fleur noire fut l'ombre de l'église, et il n'y eut plus rien que le cimetière, qui était très laid, très triste, et très froid. »

J'écrivais ainsi, comme parle un homme ivre : j'écrivais pour me venger de mon silence. Parfois je pensais qu'il eût fallu écrire toutes ces choses en vers, mais je ne l'essayais même pas. Je continuais mes longues promenades. Un soir je me trouvai loin de chez moi, dans la nuit et le froid, et je passai la nuit dans un hôtel obscur, où je dormis jusqu'à midi ; puis ayant perdu quelques heures en promenades paresseuses je revins le soir dans la même chambre, où je dormis encore une nuit. Le lendemain soir je revins chez moi mais ne pus dormir. Je pris

sur ma table un cahier et me mis au travail. Lorsque je sentis que quelque chose me manquait je descendis chez le charbonnier où j'achetai ce même vin que j'avais bu avec la folle le soir où il m'avait compris, et je bus pour retrouver le courage. Ce que le vin me rendit d'abord, ce fut la chaleur ; puis, bientôt après, l'intelligence. Je lisais dans le gros cahier que j'avais ouvert, et peu à peu je prenais plaisir à comprendre et à me souvenir ; je tournais des pages, je soulignais des mots, je corrigeais des phrases ; quand j'étendis le bras vers un livre pour y retrouver telle page que je cherchai un moment, je fus repris par ces habitudes que j'avais oubliées. Alors j'achevai la nuit dans une joie tranquille, écrivant et lisant, voyant s'ouvrir dans ma mémoire des portes dont je croyais les clefs perdues. Je recommençai une vie autrefois vécue. Par moments, quand une idée rencontrée, une phrase écrite ou un verre bu me remplissaient d'un contentement soudain et parfait, je songeais que j'avais été fou, et que bientôt il ne resterait rien de ma folie. Le lendemain je prenais des notes sous la dictée d'un homme à grande barbe noire, pour la première fois depuis tant de semaines, que je mettais à mon travail l'ardeur d'un débutant.

En sortant de la salle je croyais avoir recommencé ma vie. Je rencontrai la folle. Quand il sut d'où je venais, il fut terrible.

— Nous te cherchons depuis trois jours, et c'est là qu'on te retrouve ! Végas est allé à la Morgue, Bernard aux bureaux de la Légion Etrangère, et moi à l'Infirmerie du Dépôt. Trois jours et deux nuits perdues, trois personnes dans l'angoisse, une famille déshonorée, et tout cela pour te rencontrer en plein boulevard, un cahier relié sous le bras ! Car tu ne diras pas qu'il n'est pas relié, ce cahier ? D'abord qu'y a-t-il dedans ?

Il feuilleta quelques pages :

— Idiot ! Sais-tu que tu es bien malade ? Viens avec moi.

J'étais repris. Chez la folle, où nous nous étions installés, mon ami me dit :

— Inutile de continuer sur ce ton. Il t'est arrivé un malheur, cela ne regarde que toi, et peut-être quelqu'un d'autre, mais qui n'a rien à voir ici. Nous t'avons accordé un long congé de convalescence, en voilà assez. Tu ne vas pas maintenant rouler à la boue (il montrait le cahier relié) sous prétexte que tu as été malade. Je ne te lâche pas, et j'entends que dès demain il n'y paraisse plus. Tu as vingt-quatre heures de grâce. Es-tu libre ce soir ?

— Je suis libre tous les soirs, maintenant.

— Ne prends pas ce ton tragique. Tu es libre ce soir, et nous irons nous occuper. Où veux-tu aller ?

— Où tu voudras.

— Pas du tout. Tu as assez dormi comme cela. Réponds-moi toi-même ; choisis ; cherche des mots, fais une phrase correcte, complète, et intelligente si possible. Où veux-tu aller ?

Il me parlait d'un ton sévère.

— Je n'en sais rien ; tu m'ennuies. Tu vois bien que je ne sais pas !

— Je te préviens que tu ne sortiras pas d'ici avant d'avoir répondu quelque chose. Prends une cigarette, réfléchis et réponds.

J'étais furieux, et épuisé. J'avais envie de pleurer et de gifler la folle. Son visage immobile m'irritait, et je le sentais, lui aussi, ému. Il attendit un moment, puis, comme je ne répondais rien, il dit :

— C'est entendu, n'est-ce pas ? Tu vas me répondre ? Ne sois pas plus bête qu'il ne faut, je t'ai déjà laissé assez de liberté.

— Eh bien ! dis-je, nous irons au cirque, et ensuite tu me feras boire du champagne.

— Très bien, dit la folle. Au cirque, tu paieras ta place. J'ai de l'argent pour la nuit.

— J'en ai, lui dis-je.

— Pour qui me prends-tu ?

Il tira sa montre.

— Si je te laisse seul jusqu'à sept heures, tu seras sage ? oui ?

Je fis : oui, de la tête.

— Réponds-moi : oui, dit la folle.

Je répondis : oui.

— Je te laisse donc ; reste ici ou promène-toi. Mais ne va pas boire. A sept heures, je serai ici et nous irons dîner. C'est entendu ?

— C'est entendu.

J'étais déjà un peu plus calme ; la folle sortit et je restai longtemps immobile ; puis je pris sur sa table une feuille de papier et j'écrivis une lettre. Je sortis et j'allai m'asseoir au Luxembourg. Je pensais toujours à Madeleine, avec douceur et comme si la fermeté souveraine de mon ami m'avait rendu un peu d'espoir. Dans la nuit où je marchais depuis longtemps il me semblait apercevoir une petite lumière. De voir la folle si assuré je croyais reprendre force moi-même. L'amitié qui me pénétrait, si vive, éveillait aussi l'amour d'autrefois, avec son ancien visage, souriant et prometteur. Mon corps se dénouait, mon cœur serré depuis longtemps se dégageait; je respirais plus largement, j'avais déposé un lourd fardeau et mes yeux s'ouvraient plus librement sous mon front détendu. Qu'avait dit mon ami, qui m'avait ainsi guéri ? Rien qui fût miracle ; mais seulement il s'était montré à moi sans faiblesse ; il m'avait offert un cœur solide et courageux comme un exemple et un appui. Et je marchais maintenant vers cette lumière qu'il me montrait au loin.

A sept heures j'étais chez la folle.

— Attends-moi, dit-il, je me rase.

Une petite pendule, sur la cheminée, marquait depuis de longs mois une heure qui était vraie une fois par jour et une fois par nuit. Sur la cheminée de la folle il y avait aussi, avec des livres et une statue de Tanagra dont il avait peint la robe à l'encre bleue, un portrait de femme que je n'osais pas regarder. Quand mon ami fut prêt, il me demanda où nous irions dîner.

— Cette fois, dis-je, c'est à toi de décider.

Et comme il vit que j'aurais pu choisir moi-même, il ne me força pas à choisir.

Dans le taxi qui nous emportait, il me dit :

— Tu verras que tu iras tout à fait bien dans un moment.

— Je veux bien le croire.

— Naturellement. Tu as fini ta maladie, maintenant. Je te félicite, même ; tu as tenu longtemps. Je sais ce que c'est, tu peux me croire, tu as été malade autant et plus qu'il ne fallait, tu as été mieux que correct. Tu as même fait du zèle.

— Je n'en suis pas encore là ; ne va pas trop vite. Il ne faut pas brusquer les massages. Je te demande encore de ne pas trop insister. Jusqu'à ce que moi-même je commence à mordre, laisse-moi dormir encore un peu. Jusqu'aux liqueurs, n'est-ce pas ?

— C'est bon ; c'est bon ; tant que tu voudras.

Je ne suis pas méchant. Seulement j'ai eu tort de te laisser si longtemps dans cet état. Tu étais si lamentable qu'il fallait d'abord te laisser remonter un peu tout seul, et puis il fallait de grands moyens, et je n'avais pas d'argent. Tandis que maintenant, tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Une Américaine qui veut visiter Paris et à qui je sers de guide. Trente francs par jour et elle paye les chauffeurs. Je pense qu'elle est folle. Elle est arrivée avant-hier, mais ce matin elle m'a fait visiter la Morgue et j'ai été si dégoûté que j'ai demandé à avoir ma soirée libre. Elle reste quinze jours et — je te dis qu'elle est folle — elle m'a payé d'avance. Ah ! Paris est une bien belle ville pour qui sait y vivre !

Nous entrions dans un restaurant brillant, et des hommes vêtus de noir prenaient nos manteaux comme des dépouilles. Une musique suraiguë de violons médiocres nous entourait, l'atmosphère chaude et le bruit de verres qui sont les mêmes dans toutes les maisons où l'on mange s'élevaient autour de nous. Je dis à la folle :

— Je suis bien sale.

— Tu t'en aperçois, dit-il, c'est déjà bon signe. Mais cela n'a aucune importance. Dirai-je : au contraire ?

— Tu le diras.

Nous nous mîmes à table. Je choisis un nom

dans le grand tableau que me présenta un homme que son teint pâle autant que son tablier noir et la carte des vins qu'il me tendait me fit reconnaître pour le sommelier. Un gros homme en habit noir vint écrire sous notre dictée des noms de plats, regardant devant lui, dans le vide, d'un air impassible, désintéressé et ironique. Toutes ces actions faciles et agréables me disposaient à une meilleure humeur. La folle me racontait comment, sur l'Arc de Triomphe, il avait improvisé le nom de toutes les Avenues, que l'Américaine voulait à tout prix connaître, dans le sens des aiguilles d'une montre, à partir de l'Avenue des Champs-Elysées.

Le dîner avançait ; j'écoutais plus que je ne parlais. Mais quand la folle me dit :

— Sais-tu qui est cela, Philippe Réal ? Il faudra que nous allions voir sur place ; on dit que c'est bien. Bernard Michel y est allé.

Je répondis.

— Oui, très bien. Tu ne connais pas ? J'y suis allé aussi. Je connaissais un peu Réal. C'est vraiment une belle chose.

Et je racontai à la folle ce que j'avais entendu, le dernier soir où j'avais vu Madeleine. Comment pouvais-je parler de ce jour sans nommer Madeleine, sans dire pourquoi j'avais été ému si fort par le drame de Philippe ? Je lui dis ce que j'avais senti sans laisser paraître ce que j'avais souffert. Je lui dis quelle force d'amour et

d'émotion Réal avait mise dans ses phrases, et je ne dis pas tout ce que j'y avais ajouté moi-même.

— Tu y retourneras ?

— Ah ! non, par exemple !

La folle me regarda, surpris.

— Ah ? bien. Très bien.

— C'est vrai, dis-je ; tu ne peux pas savoir. D'ailleurs ce serait trop long à expliquer et cela ne t'intéresserait pas.

La folle avait grande envie de savoir, et j'avais grande envie de parler. Je continuai donc.

— Je connais Réal, mais cela ne serait rien. Le malheur est que je ne suis pas le seul à connaître Réal. La femme que tu as pu voir sur ma cheminée le connaît aussi. Le soir où j'ai entendu la pièce de Réal, elle l'entendait aussi. Et elle avait pour me dire qu'elle trouvait cela très bien un air que je ne te souhaite pas de voir jamais sur certains visages. Et, que veux-tu ? Il n'y avait rien à faire contre cette salle qui applaudissait, ces acteurs qui parlaient, cette pièce qu'on jouait, toute prête, présentée, définitive. Tout cela existait, et elle le voyait. Et j'étais forcé d'admirer, moi aussi, et j'admirais, en effet. En sortant du théâtre j'étais perdu, tu le devines. J'avais un espoir encore, oui. D'avoir deux chevaux tout sellés à la porte, et de l'emporter au galop, avec des torches et

des masques, en lui disant : Réal est un imbécile, vous allez voir ce que je sais faire, moi. Elle aurait peut-être, alors, oublié Réal un petit moment, juste assez pour que je puisse prendre la place. Mais voilà ! Je n'avais pas prévu si loin en entrant dans ce théâtre de malheur. En plus de quoi, je ne sais pas monter à cheval, et Réal n'est pas du tout un imbécile.

Je me tus un moment.

— A part cela, mon affaire est en très bonne voie.

— C'est une belle histoire, dit la folle. Je ne savais pas ce qui t'était arrivé ; tu ne pouvais guère espérer mieux. Tout cela n'aura pas manqué de décor, et tu auras eu un enterrement de première classe. Mais c'est tout de même une triste aventure.

— N'est-ce pas ? Triste et grotesque. Quand je parle de chevaux et de torches j'exagère. A la sortie, je vois encore le moment, j'aurais peut-être pu tout sauver si j'avais su. Je me revois devant elle, nous parlions de Réal, ou de quelque autre chose du même genre. Et tout à coup j'ai vu qu'elle avait laissé dans notre conversation une toute petite porte, qui était pour moi. Elle me faisait une petite place, elle ne voulait rien dire, mais elle me disait de parler. Je suis resté un moment en équilibre sans savoir de quel côté j'allais tomber. Inutile de te dire que je suis tombé du mauvais côté.

Ne me demande pas pourquoi. Alors elle est partie et je ne l'ai pas revue depuis ce jour. Une prime est offerte à qui me dira comment j'ai fini cette nuit-là.

La folle hochait la tête, approuvant sans réserve tout ce que je disais. Un garçon nous apportait des liqueurs. La folle demanda des cigares et les alluma lentement pour permettre au garçon de s'éloigner, pour me laisser préparer la suite de mon discours, et pour s'accorder un petit repos avant d'écouter cette suite.

— Te rappelles-tu le soir où nous sommes allés à l'Opéra ?

— Où nous avons écrit : *Amours* ?

— Oui. En sortant de l'Opéra je l'avais rencontrée, elle était avec Réal, que je connaissais déjà. Mais c'est depuis ce jour qu'il est entré dans ma vie comme un boulet. Jusque-là elle le voyait quelquefois, comme tant d'autres, c'était bien. Et puis il a pris pied ; avant la représentation il lui a lu la pièce ; le jour de la représentation j'ai vu ce qu'il en était, et pour qui les scènes d'amour étaient écrites. Et depuis elle ne m'a écrit qu'une fois pour m'inviter à dîner avec Réal. J'ai trouvé ça bien amusant. Je me rappelle même que j'ai oublié de répondre. Si tout cela se passait en province, je lirais tous les dimanches le journal du lieu, à la rubrique : Promesses de Mariage ; je pourrais y apprendre des choses intéressantes.

— Tu as été tout à fait idiot, me dit la folle, c'est bien évident. Mais j'aurais été aussi idiot, et tout le monde. Ton affaire à l'air bien manquée. Ou plutôt elle est manquée si tu restes encore enfermé. Tout peut s'arranger au contraire si tu reviens en coup de théâtre....

— C'est bien le cas de le dire.

— Ne fais pas d'esprit ; si tu reviens en coup de théâtre et en mettant largement les pieds dans le plat. Seulement tu as trop attendu.

— Tais-toi donc. Tu n'y comprends rien, dis-je à la folle après un silence qu'il ne brisa pas. Parlons d'autre chose. Je verrai bien ce qui arrivera et je suis assez grand pour laisser ces choses-là se faire toutes seules. Demande l'addition, et filons au cirque.

— Comme tu voudras.

Il paya et nous sortîmes. Je refusai de prendre un taxi ; il ne faisait pas froid. La folle avait retenu nos fauteuils, et nous étions assis au milieu d'une foule si nombreuse qu'il nous était impossible de rien dire qui pût nous intéresser l'un et l'autre. Nous admirions les athlètes, les acrobates et les pitres, sans arrière-pensée. A un moment la folle me dit :

— Ils ne sont jamais malheureux, ces gens-là.

— Il faudra, répondis-je, que j'apprenne un métier de ce genre.

— C'est trop tard.

— Et d'ailleurs je ne le voudrais pas.

— Moi non plus, conclut la folle, et nous aurions bien raison.

Le spectacle me rendait le calme, et je riais de bon cœur, et j'applaudissais.

— As-tu lu, me dit la folle, cette histoire d'Edgard Poë, où il y a un clown qui se plante un grand piquet dans le ventre pour faire rire le peuple ; le peuple rit pendant que le clown meurt.

— Je n'ai pas lu cela.

— Eh ! bien tu le liras. C'est la plus belle histoire qui ait jamais été écrite.

Et nous applaudissions avec joie.

Après le spectacle je me sentais prêt à passer la nuit avec la folle, à parler de ce qui nous tenait tant à cœur. Je retrouvais les souvenirs d'autrefois, je revoyais les conversations anciennes. Une grande joie me prenait, de repasser en mon esprit les jours où j'avais aimé sans désespoir. L'image de Madeleine me revenait, avec tout ce qui me la rendait désirable et belle. Je retrouvais ces moments disparus où je croyais qu'elle m'aimait peut-être. Les derniers mots qu'elle m'avait dits résonnaient encore, et comme la réponse insensée et meurtrière que j'avais faite ne s'y ajoutait pas, je croyais seulement voir l'espoir qu'elle me promettait encore, et, oubliant que j'y avais moi-même renoncé, je me rappelais seulement qu'elle me l'avait offert, je croyais qu'il n'était pas

mort, et tout à coup je croyais que je pourrais encore le saisir. L'amour tranquille remplaçait la passion tourmentée qui m'avait rongé depuis le soir de l'adieu. Mon ami, près de moi, m'offrait l'appui d'un cœur solide et qui n'avait pas souffert la même tourmente que moi. Il me parlait et je lui répondais, et j'étais si près de lui, qui ne voyait ma souffrance que de loin, que moi aussi je la voyais un peu s'éloigner et prendre, hors de moi, la forme d'un objet immobile que j'allais bientôt dominer.

Un peu plus loin la folle me dit :

— Entrons ici, nous serons tranquilles. Nous pourrons causer et boire.

On nous laissa passer, bien que notre tenue fût douteuse. Nous nous étions installés à une petite table, dans un coin ; la salle était presque vide ; à plusieurs tables des hommes en habit avec des femmes de rencontre buvaient du champagne. Un domestique passa près de nous portant une langouste. Non loin de nous trois hommes seuls semblaient discuter d'importantes affaires ; l'un d'eux avait des lunettes d'écaille à tige d'or ; un autre avait dans la joue une profonde cicatrice. Une musique saccadée et métallique ordonnait tous les bruits suivant un rythme agréable ; nos voisins nous avaient regardés d'un œil étonné qui nous avait fait voir que nous seuls, dans cette salle, n'étions pas semblables à tous, et nous nous

étions installés sans gêne, sûrs de nous et confiants dans l'avenir. L'avenir lointain qui était pour moi l'aveu de mon amour auquel Madeleine répondrait, se confondait avec l'avenir tout proche qui était l'arrivée d'un homme porteur de la bouteille que mon ami avait demandée. Tout me semblait facile ; je savais que désormais tout me réussirait, et l'avenir se présentait à moi, comme un chemin droit et souple où je marcherais sans peine ; j'attendais donc chaque moment avec confiance, certain que chaque moment approcherait les autres, jusqu'au jour où, tous les instants antérieurs ayant été atteints et dépassés sans peine, j'arriverais au dernier instant qui fermait provisoirement le champ de mon regard à l'instant où Madeleine accepterait enfin mon amour déclaré.

— Il y a vraiment dans Philippe Réal, disais-je à la folle, quelque chose qui n'est pas chez tous les autres. Quelque chose qui est en nous. Il y a l'amour comme nous l'aimons. Tu as écrit ce drame, et moi aussi je l'ai écrit. Mais Réal a triomphé de l'ironie, à la fin, ce que je n'avais pas fait. C'est le soir où j'ai vu la femme que j'aime aimer Réal comme elle aurait pu m'aimer, que j'ai compris qu'il faut triompher de l'ironie.

— Pfff ! dit la folle.

— J'en suis sûr. Et c'est maintenant la seule

chose qui me reste à faire. J'y suis décidé.

— Tu as peut-être raison.

— Elle a toujours raison ; mais je l'ai compris trop tard.

Je remplis nos verres.

— Nous sommes trop vieux, dit la folle. Le vin ne nous touche plus. Il nous faut payer trop cher pour nous enivrer. C'est décourageant.

Deux hommes et deux femmes, entre les tables lumineuses, commençaient à danser ; ce spectacle nouveau qui s'incrustait dans le grand panneau que la musique tendait devant nous, nous amusa un moment et occupa nos regards et nos pensées.

— Cela me rappelle, dit la folle, une soirée passée avec Bernard et Végas, pendant que tu étais malade. Nous étions allés aux Ballets Russes, dans la loge entre colonnes, en mémoire de toi. Nous étions pleins de danse les uns et les autres, et en sortant nous sommes allés chez Panurje. Nous avons écrit ton histoire sous ce titre : « *Hagenbeck roi nègre* ». A la fin tu étais emporté au Purgatoire par une danseuse. Au Purgatoire parce que Bernard Michel et moi avions proposé le Paradis et que Végas tenait à ce que tu sois, ou fusses, précipité en Enfer.

— Il faudra que je lise mon histoire ; elle pourra m'instruire. Mais la danse n'a jamais tué personne.

Je revis un moment Madeleine dansant avec

le jeune homme blond, élève de l'Ecole des Sciences Morales et Politiques. Je vis aussi Madeleine assise auprès de Philippe, qui lui lisait des mots d'amour, et je les imaginai dansant ensemble. J'eus un serrement de cœur mais je fus étonné et heureux de voir que je résistais à cette imagination, qui m'eût, quelques jours plus tôt torturé longuement.

Revenus sur Philippe Réal nos propos s'égarèrent vers d'autres voies que celle qui, partant aussi de ce nom, conduisait à mon amour. Le théâtre, la littérature, l'art, nous occupèrent. Sur ce terrain moins fuyant je marchais avec joie, retrouvant des plaisirs trop longtemps oubliés derrière le voile qui les cachait. Nous connaissions bien ce repos, de parler des petites choses après avoir remué les grands souvenirs. Nous redescendions sur la terre, avec autant de joie que nous l'avions quittée. A un moment la folle me dit, car notre conversation avait aussi erré de ce côté :

— Te présentes-tu cette année ?

— C'est probable, répondis-je, en regardant l'heure à ma montre. Il est vrai que je n'ai rien fait pour cela, mais ce n'est pas une raison. Il y a un Dieu pour les amoureux, comme dit la chanson.

— Oh ! dit la folle, tu as bien raison. Et d'ailleurs nous n'avons pas perdu notre temps. J'ai déjà manqué un examen dans ma vie, pour

avoir remis une composition écrite qui était quelque chose dans le genre : *Amours*. Je serai heureux que tu continues cette tradition.

— Ne parlons pas de cela. Pour le moment je n'y pense pas. Ce serait un beau spectacle si je venais lui présenter un diplôme sur parchemin pour lui faire oublier le drame d'amour qu'a écrit Réal.

— Tu ferais mieux en effet d'écrire un drame qui serait encore plus d'amour.

— Oui, mais il ne serait pas joué.

— Tu le lui lirais.

— C'est trop tard ; l'autre a été lu avant. Non ; maintenant je ne sais pas ce que j'ai à faire ; je veux seulement me réveiller ; la revoir et lui parler. Je veux recommencer à l'aimer comme autrefois, et je verrai alors ce qu'il en adviendra. Elle n'est pas morte ; je ne suis pas mort ; je l'aime, et elle est bien capable d'aimer quelqu'un, puisqu'elle aime Réal. Alors tant pis ! Il faudra bien que quelque chose arrive.

— C'est très bien, dit la folle, j'aime mieux te voir ainsi. Si l'Américaine était arrivée un peu plus tôt, tu serais guéri depuis huit jours ; mais mieux vaut tard que jamais.

— Je n'ai qu'une façon de savoir que je l'aime ; c'est de me rappeler les jours que je viens de passer, et beaucoup d'autres, et de savoir que je l'aime, maintenant et ici. Mais

rien de tout cela n'est valable devant elle. Je ne peux pas lui dire ce que j'ai fait depuis que je l'ai perdue. parce que je n'ai rien fait, et qu'elle ne comprendrait pas. Moi seul je peux le comprendre.

— Et moi, dit mon ami.

— Et toi, oui, un peu, parce que tu l'as fait aussi.

— Mais elle, suggéra la folle, peut-être a-t-elle connu aussi de ces beaux jours où l'on se sent sécher peu à peu ?

— On ne sait pas ! Peut-être ! Je n'en ai jamais rien su.

— Personne ne sait jamais ces choses-là.

Je continuais d'éveiller devant mon ami des souvenirs d'amour qu'il reconnaissait. Et quand il parlait je retrouvais aussi mes émotions et mes peines dans les souvenirs qu'il faisait revivre. La joie qui m'animait venait tout entière de mon amour, tout entière de Madeleine, et je voyais que, dans les jours cruels que j'avais traversés son image était restée pure et l'amour que je lui portais entier, toujours aussi riche et fortifiant. J'avais été longuement et durement éprouvé ; mon cœur s'était révélé solide, j'étais maintenant plus sûr de moi, il n'y avait plus place que pour l'espoir.

Quand nous fûmes dehors, la folle me dit :

— Je n'ai plus d'argent, mais nous sommes bien contents.

— Bien contents en effet.

— Nous allons dormir ?

— Je crois.

Et en effet nous allâmes dormir. Depuis de longs jours je ne m'étais pas couché avec une joie si nette. Quand, dans un éclair de sagesse et de remords je me demandais pourquoi j'avais retrouvé si vite et si complètement un espoir sans doute insensé, je ne savais rien répondre ; mais je repoussais ces doutes et je m'abandonnais à espérer. Dans son petit cadre noir le visage de Madeleine me souriait ; je pris l'image dans mes deux mains et la regardai longtemps en souriant de bonheur, et le sourire de Madeleine me répondait et m'encourageait. Je rêvai paisiblement avant de m'endormir, entendant encore les mots que j'avais dits avec la folle, sentant encore dans mes doigts le serrement de mains que nous avions échangé tout à l'heure en nous séparant. Au bord de mes rideaux fermés le jour déjà levé passait ; j'entendais les bruits de la ville et je les reconnaissais, depuis si longtemps oubliés. Dans le demi-sommeil où j'étais, dans cet ébranlement du passé tout proche et cette attente de quelque chose de nouveau, dans cette lumière incertaine et ces bruits étouffés je me sens pris d'une grande paresse, mais lourde d'actions prochaines, et je ne sais plus si je m'endors ou si je me réveille.

VII

J'avais écrit à Madeleine. J'avais envoyé de nouveau vers elle ma pensée à travers des lignes tracées. Et j'attendais qu'elle répondît. Je lui demandais d'entendre avec moi un concert de quatuors, et j'espérais la tenter ainsi avec plus de succès. Je n'avais pas attendu sa réponse pour retenir deux places, et je me réjouissais de mon bonheur revenu. J'avais repris avec mes amis une vie plus sage et sans tempête. Un jour que Bernard me demandait de venir chez lui prendre le thé, je répondis :

— Non ; il faut que je passe chez moi ; j'attends une lettre.

— C'est inutile, répondit-il, elle n'est pas arrivée.

Et quand je fus revenu dans ma chambre, je vis que Bernard avait raison, et je compris que cette lettre que j'attendais avait déjà bien tardé. Hier encore j'étais revenu ici pour l'attendre ; avant-hier, aussi. Et elle eût pu être là depuis plus longtemps. Viendrait-elle jamais ? Madeleine avait-elle renoncé à moi, comme pendant un temps j'avais renoncé à

elle ? Je me rappelai cette lettre que j'avais laissée sans réponse, et je sentais une horrible vengeance de Madeleine ; elle ne répondrait pas, pour me punir, et aussi parce qu'elle avait décidé de m'oublier, qu'elle restait fidèle à ce serment que j'avais fait aussi mais que j'avais violé ; et l'effort que je tentais maintenant pour revenir vers elle, si elle ne le tentait pas vers moi, allait rester vain et me briser pour toujours.

J'attendis quelques heures, et l'on m'apporta une lettre qui n'était pas de Madeleine. J'attendais toujours ; trois jours encore j'attendis la lettre ; je revenais chez moi chaque fois que l'heure approchait où elle eût pu venir ; j'attendais dans le tremblement et l'irritation. Enfin la lettre arriva, le jour même où j'avais cru si longtemps que j'entendrais les quatuors auprès de Madeleine. C'était une petite lettre ; Madeleine regrettait de ne pouvoir venir avec moi et de me le dire si tard. Mais, si je n'étais pas tout à fait mort je pouvais la revoir chez elle, un jour, quand je voudrais. Et elle signait, comme elle eût signé une lettre d'amour, comme elle signait ses lettres, je ne veux pas dire à Philippe Réal ; non ; mais à tel autre, à n'importe qui.

Ainsi, je ne verrai pas Madeleine ce soir ; et j'avais cru que je la verrais. Sa lettre est devant moi, irréparable comme le passé qui l'a

dictée. Ce soir encore je serai seul. Pourquoi lui en vouloir ? Elle n'a pu venir, il n'y a rien là qui puisse m'étonner si fort ; elle a bien voulu m'écrire ; elle permet que je la voie encore. Non ; tout n'est pas perdu. Restons sage ; ne lâchons pas les rênes ; doucement ; si je me laisse aller un instant, je retomberai à la rage que j'ai dominée maintenant. Je me sens retenu par un frein solide, sur une pente dangereuse ; mais le frein fatigue mes doigts et je vais le lâcher et me précipiter, s'il faut tenir longtemps encore. Je ne veux pas lâcher ; j'ai fait provision de courage et de fermeté ; c'est maintenant qu'il faut le montrer ; encore un peu ; un dernier effort ; la pente est bientôt finie, descendue sans trop de vitesse, sans accident. Et en effet j'arrive en bas, je peux lâcher le frein qui me brûlait, je respire librement, le pas difficile est franchi ; le calme est revenu. J'ai reçu ce coup sans faiblir, j'ai résisté. Elle ne peut pas venir ; je la verrai donc un autre jour ; je lui parlerai un autre jour, puisqu'elle me permet de revenir. Ce soir encore je penserai à elle sans la voir. Elle n'entendra pas Beethoven et elle le regrettera ; j'aurais eu plaisir à l'entendre avec elle, et elle aussi, parbleu ! aurait eu plaisir à l'entendre avec moi. Je vais demander à la folle de m'accompagner ; évidemment j'aurais préféré Madeleine ; mais il faut être raisonnable.

En déjeunant avec mes amis, je dis :

— J'ai reçu deux billets pour un concert de quatuors, ce soir. Qui vient avec moi ?

Bernard Michel ne pouvait pas. Entre Végas et la folle il fallut tirer au sort. Végas fut désigné. La folle exigea un sou, comme compensation, et Végas, généreux, le lui donna.

Le soir je partis avec Végas. Une idée me traversa l'esprit comme une lumière. Si Madeleine n'avait pu venir avec moi, et elle ne m'avait pas dit pourquoi, c'était sans doute qu'elle allait, sans moi, et avec qui ? à ce même concert. J'allais la retrouver, là-bas, loin de moi, encore, et je sais trop bien quel visage j'imagine penché à côté du sien sur une toute petite édition des quatuors, où elle aimait suivre, autrefois, parce que c'est moi qui l'ai donnée. J'aurais mieux fait de renoncer à cette soirée ; que ferai-je là-bas, quand je l'aurai vue, quand elle m'aura vu ; et quand, surpris par le geste brusque d'étonnement qu'elle a eu, Philippe Réal m'aura vu ? Mais il est trop tard pour revenir ; nous entrons dans la salle, maintenant et je cherche des yeux Madeleine et Philippe. Je ne vois personne et j'ai honte de cet espionnage ridicule auquel je ne peux renoncer. Je jette des regards inquiets, comme si, moi, je tremblais d'être reconnu.

On applaudit ; quatre hommes noirs et blancs viennent de paraître, et saluent avec un visage

impassible, recevant le tribut qui leur est dû, mais dont ils n'ont pas besoin. La musique est maîtresse, longtemps, et l'applaudissement qui la couronne enfin la continue un moment encore, comme une suite naturelle et nécessaire qu'il semble que le musicien ait prévue, tant l'émotion qui nous saisit la fait immédiatement sortir de nos mains. Et les quatre hommes saluent encore, et s'en vont sans avoir rien dit, sans avoir applaudi, les seuls dans la salle.

Je marchais à côté de Végas, sans rien dire, serré dans la foule silencieuse qui avançait lentement. Je fus heurté par un homme qui s'excusa et me reconnut. C'était Philippe Réal ; mais Madeleine n'était pas avec lui, et le cordial salut que je rendis en fut d'autant plus sincère et joyeux. Nous avions gagné une place moins encombrée, et nous échangions quelques phrases. Je sus trouver les mots pour lui dire que son drame m'avait ému ; et à mesure que je l'écoutais et le regardais, je sentais croître la sympathie que je devinais entre nous. J'étais si heureux de n'avoir pas rencontré Madeleine avec lui que tout en lui me paraissait bon et beau, et je l'aurais remercié s'il avait pu comprendre la joie qu'il m'avait donnée.

— Votre amie Madeleine, me dit-il, est très mécontente de vous, et se plaint de ne pas vous voir.

— Je me suis bien mal conduit envers elle,

et j'ose à peine lui en porter mes excuses. Mais je crois tout de même que je le ferai bientôt.

Et je pensais : il dit, lui aussi : Madeleine ? Depuis quand ?

— Vous aurez raison, me dit-il ; j'espère vous rencontrer.

Je pensai :

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

Il corrigea :

— Là ou ailleurs.

Et me dit adieu.

— Ainsi donc, je ne peux plus aller chez Madeleine sans y rencontrer Réal, pensais-je. Je n'aurai donc pas un moment de repos ?

Et je revins chez moi avec Végas, ému mais sans colère, prêt à me défendre à la première occasion. Je venais de subir un long entraînement ; mon cœur était exercé et éprouvé, je savais que le moment approchait d'un effort qui serait le dernier. Et je l'attendais avec confiance, certain de mon courage et presque indifférent au succès, tant j'étais sûr de moi. Je parlais de musique avec Végas, comme j'en aurais parlé avec Madeleine, sans tristesse et sans inquiétude.

Ce repos ne me quitta que deux jours plus tard, quand je vis Madeleine venir vers moi, dans le tout petit salon où l'on m'avait fait entrer. Je la retrouvai si bien la même, et

toutes choses autour de nous les mêmes, et moi, l'aimant autant sans le lui avoir dit, le même, que je devinai que je ne dirais encore rien, pas plus que tant d'autres jours où je l'avais vue dans ce salon. Elle me parlait avec un peu de froideur, mais je savais qu'il ne fallait espérer mieux ; et quand j'essayai d'expliquer ma longue absence et cet éloignement qu'elle avait deviné volontaire, elle ne me permit pas d'aller bien loin, et me pardonna si vite que je voyais bien qu'elle ne m'avait pas pardonné.

— Patience ! pensais-je. Tout cela sera éclairci.

Mais je doutais moi-même.

— Maintenant que vous êtes revenu, dit-elle, sortirez-vous encore quelquefois ?

— Je vous suis partout où vous voudrez. Mais je pense que vous ne manquez pas d'autres cavaliers ?

— Vous voulez me faire croire que vous ne sortez que pour moi ; si je pouvais le croire ce serait peut-être un compliment.

— Je suis incapable de vous faire un compliment qui en soit un à vos yeux et aux miens. Il faudra que nous cherchions une formule intermédiaire. En tous cas, maintenant que je sors de ma solitude, je n'y rentre plus de longtemps. Danse, musique, théâtre ou petit salon, j'espère bien vous voir le plus possible.

— Je veux bien vous croire cette fois encore.

— Je ne vous ai pas trompée bien souvent ?

— Trompée, non ; mais comme je ne sais jamais ce que vous voulez dire, ou faire, je ne sais pas trop à quoi m'attendre.

— Madeleine, vous me direz un jour pourquoi vous me croyez si menteur.

— Je n'ai pas dit menteur ; mais vous ne dites jamais oui, ni non. Quand vous dites l'un des deux vous semblez toujours n'y attacher aucune importance et vous réserver le droit de changer le lendemain. Vous ne le faites pas exprès, mais pour moi le résultat est le même ; je ne sais jamais ce que vous pensez.

— Si vous croyez que je le sais moi-même !

— C'est bête, ce que vous dites-là !

— Oui, en effet, vous avez raison, c'est très bête. Je veux dire que je sais bien ce que je pense ; oui, croyez-le, je le sais très bien ; mais puisque la vérité n'est pas toujours bonne à dire, il faut bien quelquefois avoir l'air de ne rien penser.

— Moi je trouve que la vérité est toujours bonne à dire ; et vous aussi d'ailleurs, mais vous n'avez pas le courage de l'avouer. Quand vous dites quelque chose sous prétexte de cacher la vérité, vous croyez que vous ne pensez pas ce que vous dites, mais vous finissez par le penser. Je ne suis pas sûre que vous valiez mieux que vos paroles.

— Si jamais je comprends rien à ce que je

suis et ce que je veux, il faut avouer que c'est quand vous m'en parlez. Ce que vous venez de me dire, je n'ose pas coire que ce soit tout à fait vrai. Vous croyez que je suis tout à fait pourri de dissimulation ? Oui ?

Elle voulut bien rire un peu.

— Bien sûr que non ! Pas toujours. Vous êtes sincère quelquefois, mais pas souvent. Et surtout, ce n'est pas quand j'aurais envie que vous le soyez. Mais je sais bien que vous n'y pouvez rien, dit-elle en ouvrant de grands bras. Et elle ajouta : ni moi non plus.

— Je crois en effet que, moi, je n'y peux rien.

— Et moi, demanda-t-elle avec un sourire timide.

— Vous ? peut-être ; qui sait ? C'est à vous d'en juger.

Il y eut un silence. Cette première passerelle n'avait pas cédé. Alors je repris :

— Laissons faire le temps ; nous verrons comment il arrange les choses.

— C'est cela, dit-elle ; vous laissez les choses travailler pour vous.

— Elles ont une sagesse que je ne connais pas. Et si elles arrangent enfin tout contre moi, je penserai que je n'entrais pas dans leurs plans, et je m'en irai. Oh ! certes ; je ne serai pas content ; il se pourrait même que je n'en prenne pas du tout mon parti ; mais il faut se faire une raison.

— Vous voyez bien. Au fond vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, mais vous finirez par le croire et ce sera dommage.

— Dommage pour moi seul, n'est-ce pas ? Alors, quelle importance ?

— Vous ne pensez qu'à vous. Ne croyez-vous pas que quelqu'un, que vos amis, aimeraient quelquefois vous entendre parler sérieusement au lieu de vous voir toujours dire des choses que vous ne pensez pas, pour le seul plaisir de vous déguiser ?

— Mais mes amis savent bien ce que je suis, et ce que je pense ; que m'importent les autres ? Vous-même, vous le savez-bien ? un peu ? quelquefois ? Quand vous voulez bien le savoir ?

— Moi, oui ; dit-elle en hésitant ; quelquefois.

— En ce moment où je vous le dis, vous savez bien que je ne suis pas un menteur toujours, et que je ne raconte pas des histoires pour le plaisir de mentir. Vous ne me permettriez même pas de vous regarder et vous ne vous diriez pas mon amie, si je n'étais qu'un pantin. Tout cela, vous, Madeleine, vous le savez ?

Cette autre planche tenait bon.

— Je le sais, dit Madeleine ; mais je l'oublie trop vite ; un moment, en effet, vous êtes sincère, et tout de suite, comme si vous aviez peur d'être ridicule, vous renoncez.

— C'est en effet que j'ai peur d'être ridicule. Ridicule devant vous.

— Je n'ai jamais trouvé ridicule de dire ce qu'on pense.

— Vous croyez cela tant qu'on ne l'a pas dit.

Comment pouvions-nous tenir sur cette corde raide ? C'est peut-être que Madeleine et moi avions une longue habitude de ces conversations périlleuses. Je m'étais senti si souvent tout près de lui dire mon amour, que je ne croyais pas, ce soir, en être plus près qu'à d'autres soirs. Elle m'écoutait dans la nuit qui descendait, et je suivais nos paroles avec angoisse,redoutant que l'une d'elles m'entraînât. Je savais que Madeleine avait raion ; mais je ne sentais pas en elle cette soumission et cette espérance qui m'eussent permis de tout avouer. Je comprenais qu'elle était émue ; je savais même qu'elle aimait. Mais aussi elle savait si bien être pour moi et pour tous une amie, que je pouvais croire qu'elle parlait d'un autre, et qu'elle avait choisi par une cruauté involontaire l'occasion d'une conversation avec moi pour échanger, à mots couverts des sentiments sur la franchise et sur l'amour. C'est cela sutout que je comprenais, et j'en souffrais. Si j'avais parlé et qu'elle eût reçu mon aveu par un regard étonné, ou mécontent, ou indifférent, n'était-ce pas pour moi pire encore que l'amour étouffé ? Si elle s'était

mise à rire ; sans méchanceté, mais simplement, par surprise ? Si même elle avait cru que je plaisantais, si elle avait vu là un de ces mots qu'elle me reprochait de dire sans y croire? Non ; je ne pouvais rien dire.

— Il n'est pas toujours facile de dire les choses les plus simples.

— Vous le dites parce que vous ne savez pas ; il y a pourtant des hommes qui les disent, ces choses.

— C'est vrai. J'en connais, et vous aussi. Réal sait dire ces choses-là, n'est-ce pas ?

— Je ne pensais pas à Philippe, dit-elle plus sombre, et sans chercher à cacher son trouble, car elle savait bien que l'un et l'autre nous pensions à lui depuis longtemps.

— Réal ou un autre.

Je me redressai brusquement, sur le canapé où nous étions assis. Une petite lampe nous éclairait, laissait dans l'ombre le reste de la pièce. Madeleine m'apparaissait près de moi comme le petit portrait qui éclairait là-bas le désordre de ma chambre et la folie de mon amour muet. Je me redressai.

— Et puis, tenez... !

Je sentis au bord de mes lèvres le même arrêt brusque que j'avais senti le dernier soir où j'avais failli parler. Je tournai bride, et je continuai :

— ...Vous avez encore raison. Je ne saurai rien dire de tout cela, parce que je n'ai rien à en dire. Oui, maintenant c'est trop tard. Tout le monde n'est pas forcé d'écrire des drames d'amour.

— Non ; mais tout le monde devrait être forcé d'avoir un peu de cœur.

— Du cœur ! Voulez-vous dire de l'amour ou du courage ?

— C'est vous qui m'avez dit, un jour, oh ! il y a longtemps ! que les deux sont la même chose.

— Quelqu'un me l'avait aussi fait croire.

— Et vous avez fait exprès de l'oublier.

— Je n'ai pas fait exprès ; et je n'ai peut-être rien oublié ; non, je ne suis pas seul coupable, dans ce qui m'arrive.

— Vous vous pardonnez trop vite.

— Il faut beaucoup pardonner aux choses. C'est une citation que vous ne pouvez pas comprendre.

Et je revis en un éclair ma longue souffrance après l'adieu.

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne savez que parler. Alors vous dites mille choses à la fois, et qui se contredisent.

— Si je dis beaucoup de choses, Madeleine, alors oui, vous avez raison, c'est que je ne dis pas ce que je pense. Ceux qui ont beaucoup de

choses à dire n'ont rien à dire. Vous croyez que je parle beaucoup, et je ne dis rien. Si je disais ce que je pense, je ne dirais qu'une chose, parce que je ne sais qu'une chose. Si je parlais je n'aurais pas à choisir. Voulez-vous que je parle ? Eh bien ! tant pis, je dis que je vous aime.

Je n'avais pas senti mes lèvres résister ; je n'avais rien senti, et je voyais maintenant que j'avais enfin parlé, et je ne savais plus pourquoi ni comment. Madeleine restait immobile comme une statue, sans me regarder. Jamais je n'avais vu si nettement son visage, où j'accrochais mes yeux. Elle ne disait rien.

— Tant pis pour moi. J'aurais dû vous le dire plus tôt, et j'aurais dû ne jamais le dire.

Elle dit enfin, sans me regarder :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Ça n'est pas malin, n'est-ce pas ? de vous dire ça ?

— Pourquoi me dites-vous cela aujourd'hui ?

— Je ne sais pas.

Elle parlait d'une voix effacée. Nous manquions de souffle l'un et l'autre et nos lèvres étaient sèches. Nous parlions à voix très basse.

— Ce n'est pas bien, dit-elle. Vous êtes trop brutal.

— Je vous ai fâchée ?

— Vous m'avez étonnée, dit-elle tout bas.

— J'aurais dû me taire ? demandai-je tout honteux.

Elle tourna la tête vers moi et me regarda d'un regard sans vie :

— Vous savez bien..., dit-elle lentement.

— Philippe Réal, n'est-ce pas ?

Elle n'osait pas répondre.

— Vous êtes fiancés ?

Elle dit : non, de la tête.

— Vous avez été si étonnée, vraiment ?

Elle me répondait lentement, d'une voix blanche. Elle semblait horriblement émue, et tendue pour un difficile effort.

— Aujourd'hui..., dit-elle.

— Il est trop tard ?

— Je n'ai pas dit cela. Je n'ai rien dit.

— Mais moi, Madeleine, j'ai dit quelque chose. J'ai dit que je vous aime. Ne me direz-vous rien ?

— Je ne peux rien dire.

Elle se tut. Et puis :

— Ce n'est pas ma faute.

— C'est ma faute, Madeleine, si vous ne pouvez rien dire. J'ai parlé trop tard ; j'ai tout perdu. Non, ne me dites rien. Je vois ce qui s'est passé. C'est bien, je vous remercie. Ce n'est pas votre faute.

Mais pourtant je n'aurais pas pu partir.

— Pourquoi me le dites-vous aujourd'hui,

après m'avoir laissée seule si longtemps ? Toute seule ; croyez-vous que ce soit ma faute ?

— Quand je suis parti, Madeleine, j'avais cru que vous me chassiez.

— Pourquoi m'avez-vous toujours si mal comprise ?

— Maintenant, Madeleine, est-ce que je comprends ?

— Vous venez si tard, me dit-elle ; si tard !

— Je ne m'en irai pas. Non ; j'ai trop attendu pour ne pas tout vous dire, maintenant. Je ne sais pas pourquoi je parle ce soir ; pourquoi je n'ai pas parlé plus tôt. Mais c'est fini. Je vous ai dit que je vous aime, et je le dis sans peine maintenant et sans crainte. Je vous ai fuie, autrefois, j'ai eu peur de vous et de moi ; j'avais peur de vous tuer en éclatant, mais maintenant je vous dirai tout et vous saurez que je vous aime depuis toujours ; tout ce que j'ai fait je l'ai fait par amour de vous. J'ai vécu dans cet amour, je l'ai porté avec moi partout ; toutes mes joies étaient pour lui ; toutes mes peines. Votre image était devant mes yeux, toujours. Je vous voyais dans tous mes gestes et vous entendiez toutes mes paroles. J'ai été fou. Madeleine, j'ai été méchant pour vous, je me suis caché devant vous, et j'ai toujours eu peur quand nous étions seuls ; parce que je vous aimais et ne le disais pas. Vous ne pourrez jamais savoir comment je vous ai aimée.

Qu'auriez-vous dit, si j'avais parlé ? J'aimais encore mieux rester près de vous inconnu, et je craignais que vous ne me chassiez et vous moquiez de moi si je voulais être autre chose. Je vous aimais trop pour le dire. Toujours, Madeleine, toujours ; savez-vous bien ce que cela veut dire ? Toujours ; quand je respirais, quand je parlais, quand je marchais, quand je riais ; toujours c'était pour vous. Vous étiez tout pour moi ; tout, et toujours. Vous ne savez pas que j'ai été sincère toujours, et que je n'ai vécu que pour vous, et que devant vous j'aurais voulu rester toujours, si vous l'aviez permis. Quelle force jetiez-vous dans vos regards ou vos paroles, qu'ils aient été pour moi, si longtemps la seule raison, le seul espoir ? Tout cela le saurez-vous jamais ? Tout à l'heure, vous me direz quelque chose et je m'en irai ; je retournerai tout seul à cet amour sauvage, mais je vous porterai encore avec moi. Et il me restera de vous avoir dit tout cela ce soir ; et vous l'aurez entendu un moment, sans me chasser ; et vous aurez su que je ne mens pas, et que moi aussi j'ai souffert, et que peut-être ce n'est pas non plus par ma faute. Et, une fois dans votre vie, vous m'aurez vu tel que je suis, vous aurez vu que j'ai aussi un cœur, que je ne suis ni un menteur ni un lâche ; et vous m'aurez cru.

Je m'arrêtai, bouillonnant d'une sombre folie, prêt à me battre.

— Vous me croyez, Madeleine ?

— Je vous crois, dit-elle, et dans sa voix je lisais l'émotion et la peur ; c'est donc vrai, tout ce que j'avais cru voir quelquefois. Pourquoi le cachiez-vous si vite ; pourquoi le dites-vous maintenant ?

— C'est peut-être que j'ai senti approcher l'heure où tout serait perdu, par ma faute. Quand je vous ai quittée, un soir où vous étiez si émue, je vous ai senti fuir loin de moi, pour toujours, avec un autre. J'ai été malheureux, Madeleine, depuis ce jour, vous ne le saurez jamais ! Je savais bien que je vous aimais, mais alors j'ai compris que cet amour était une folie, une force monstrueuse, et quand je suis revenu à moi, après une longue fureur, je suis retourné à vous ne sachant aller ailleurs, et quand je vous ai revue, tout à l'heure, ici, alors j'ai vu que j'étais criminel de résister ; qu'il fallait parler ; que je mourrais de me taire.

— Moi aussi, dit-elle, c'est quand je vous ai revu ici, tout à l'heure. Mais vous avez été si cruel en partant ! Vous ne savez pas comme j'ai été malheureuse, après vous avoir quitté. Vous étiez parti sans un regret, et vous me laissiez seule ; au moment où j'avais besoin de vous. Pourquoi avez-vous été si aveugle ? Pourquoi me quitter à ce moment ? Quand vous êtes parti, comme je vous en ai voulu !

— Et vous vous êtes vengée ?

— Pas ce mot-là, non, pas ce mot-là. J'ai voulu n'y plus penser, et oublier. J'avais essayé une dernière fois ; j'avais regardé autour de moi pour vous chercher, je vous avais appelé, et vous n'avez pas entendu, et vous êtes parti. Vous m'avez laissée un jour où je ne pouvais pas être seule. J'avais trop de peine à résister contre votre départ ; je ne pouvais pas résister à autre chose. Alors je me suis laissée aller. Moi aussi je suis partie. Nous étions chacun dans notre coin.

— Ne me dites plus cela, Madeleine, j'ai trop de remords.

— Vous voyez que ce n'est pas ma faute. Le premier venu. Il m'aimait lui aussi, et je n'avais plus de force. Il n'était pas aussi froid que vous, il était plus simple ; je le comprenais parce qu'il parlait et se faisait comprendre. Je n'avais pas encore osé voir au fond de vous-même. Je ne savais pas, et vous ne vouliez pas savoir. Je n'ai plus eu le courage de le renvoyer. Il vous aime bien ; il me parlait souvent de vous et je ne savais pas s'il me faisait plaisir ou horreur. Il m'aimait et il m'aurait fait croire que je l'aimais, si vous n'étiez pas revenu, ce soir. J'ai tout de suite compris, en vous voyant. J'ai été absolument calme, tout de suite, et j'a vu qu'il n'existait plus pour moi. Vous voyez que ce n'est pas ma faute.

J'avais écouté son récit avec épouvante, songeant à mes erreurs, à ma lâcheté, à l'abîme que j'avais côtoyé sans le savoir. Je ne comprenais pas que Madeleine pût me pardonner de l'avoir tant fait souffrir, et si lourdement. Non, ce n'était pas sa faute. J'aurais voulu pleurer devant elle et m'humilier. Une stupeur me venait, comme devant un miracle, d'être revenu encore à temps, d'obtenir cette grâce imméritée que j'avais failli refuser. Je n'osais rien dire ; mes mains, blanches et couvertes de sueur, tremblaient. Madeleine courbée en avant, les mains aux tempes, regardait devant elle. Elle murmura enfin :

— Et lui, que va-t-il devenir ?

Mon triple crime m'apparut ; et j'adorai Madeleine d'avoir plaint Philippe Réal en ce moment silencieux où elle m'aimait.

Je demandai sans courage :

— Madeleine, me pardonnerez-vous tout ce mal que j'ai fait ? Me croirez-vous assez pour me pardonner ?

— Je n'ai pas à vous pardonner. Je sais bien ce que c'est. Moi aussi j'ai pu vous faire du mal. Et vous savez bien que je vous crois.

Elle me regarda, et nos visages échangèrent un sourire. Je pris sa main.

— Quand vous saurez tout à fait ; quand je vo usaurai tout dit, vous m'aimerez, et vous

saurez ce que c'est que l'amour. Vous verrez qu'il ne pouvait pas vous aimer comme je vous aime.

— Ne parlez plus de lui, dit-elle. Pas maintenant.

— Encore un moment il nous suivra, mais nous l'écarterons. Lui aussi m'a fait souffrir. Je t'aime, Madeleine.

Elle était contre mon épaule. Je voyais nos deux corps l'un contre l'autre comme un spectacle étrange et incompréhensible. Je ne savais plus comment j'étais arrivé jusque-là ; il n'y avait plus ni passé ni avenir. Je tenais contre moi Madeleine qui m'aimait. C'était moi qui avais gagné, et je jouissais de mon bonheur comme d'une monstrueuse injustice ; j'aimais Madeleine comme un Dieu qui m'eût ressuscité d'entre les morts.

Lentement, et comme parlant à moi-même, je regardais mon ancienne blessure.

— Moi qui croyais que vous étiez fiancée !

— Je le suis, dit-elle en levant les yeux vers moi.

Et nul ne saura jamais ce qui fut dit encore ce soir-là, dans le petit salon où Madeleine et moi nous étions rencontrés.

VIII

Le lendemain, commença le remords. Il entrait en moi comme une marée ; je ne pouvais arrêter sa marche, et quand je croyais l'avoir repoussé, je voyais qu'il revenait par quelque autre passage. Mes souvenirs l'apportaient sans cesse ; les mots que je pensais sonnaient à mon oreille comme des reproches ; les gestes que je revoyais étaient des lâchetés. Un troisième personnage apparaissait dans les tableaux que mon souvenir éveillait ; il écoutait avec moi les mots que nous avions dits ; il regardait Madeleine avec moi, et derrière les yeux de Madeleine je le voyais encore. Il ne disait rien ; il n'avait rien à dire ; il nous regardait seulement, d'un regard triste et stupéfait. Il ne nous reprochait rien. Il s'était résigné, quand il avait compris, aussi vite que je m'étais résigné quand j'avais cru comprendre. Il partait, il allait partir, comme moi j'étais parti, et il ne reviendrait pas.

— « Mais lui, que va-t-il devenir ? »

Madeleine avait dressé le remords devant nous. Par quelle complicité involontaire avions-

nous rejeté Réal au désespoir, après l'avoir attiré dans un piège cruel. Quelle folie que la mienne avait poussé Madeleine à ce jeu horrible dont Réal allait peut-être mourir. De cette souffrance je cueillerais le fruit; quand j'avais deviné que Réal était prêt à tout dire, que Madeleine était prête à tout écouter, j'étais survenu, lâchement, j'avais pris la place préparée, et Madeleine était venue vers moi, elle qu'un autre avait appelée. J'avais honte et remords maintenant de ce bonheur que je volais. Chaque battement de mon cœur, où vivait tout mon amour si long, je sentais qu'il enlevait à Philippe le sang qu'il jetait dans mes veines. Il souffrira, j'en suis sûr ; il souffrira comme peut souffrir un homme qui aime Madeleine et que Madeleine n'aime pas. Moi qui ai connu cette souffrance ai-je bien le cœur d'y condamner un homme que j'aime ; que j'aimerais si je n'aimais pas Madeleine ? Mon remords est de le condamner tout de suite, sans appel, sans pitié, presque sans remords. J'ai trop souffert, Philippe, je n'ai plus beaucoup de pitié pour vous. Toute celle qui me reste je vous la donne ; je sais que vous la méritez ; je m'y efforce, car je sais que Madeleine aura pitié de vous et aimera que j'en aie pitié. Mais laissez-moi l'aimer comme vous l'avez aimée un temps ; laissez-moi voir son amour se tourner vers moi ; un moment vous avez pu croire qu'il

était pour vous. Pourquoi vous, plutôt que moi ? Oui, je sais que vous êtes malheureux ; Madeleine me l'a dit, hier, au moment où enfin j'étais heureux ; Madeleine le redira. Elle saura vous plaindre ; souvent elle vous plaindra plus que je ne voudrais, car elle est meilleure que moi, et peut-être elle aime moins. Philippe, laissez-la vous plaindre pour nous deux ; permettez que je l'aime seulement. J'ai tant besoin de ne penser qu'à elle.

Philippe ne se laissait pas fléchir par mes discours. Et c'était mes mots eux-mêmes qui l'évoquaient et le dressaient devant mon amour. Je savais trop quelle part j'aurais à son malheur pour pouvoir l'oublier désormais. J'avais pu l'oublier hier soir, quand je ne vivais que de moment en moment, dans les yeux et sur les lèvres de Madeleine ; quand je retrouverais ces yeux et ces lèvres peut-être j'oublierais encore, mais quand j'étais seul avec mon amour enfin triomphant, si je voulais regarder et comprendre la victoire que j'avais remportée, il me fallait bien trouver ce cadavre devant moi, ce corps sur lequel, pour rejoindre Madeleine, il me faudrait toujours passer. Et de l'autre côté de Philippe, je la devinais aussi, tremblante de remords et de chagrin. Elle comprenait maintenant ce qu'elle avait fait ; elle savait les mots qu'il faudrait dire, les pas qu'il faudrait faire pour que fût effacée cette page

d'histoire qu'elle avait permis à Philippe d'écrire devant elle.

Non pas que je fusse jaloux ; rien ne me restait plus des angoisses que j'avais eues. Je savais que Philippe était vaincu. Mais comment apprendrait-il sa défaite ; il ne la devinait pas, et tout lui semblait assuré. Madeleine souffrirait en retirant peu à peu ce qu'elle avait laissé prendre ; elle le ferait mourir à petit feu, plus cruelle encore, et cruelle par ma faute. Quel mal m'aviez-vous fait, Philippe, que je vous fasse tant souffrir. Je sais que vous ne pouvez plus pardonner à mon bonheur. Quand elle m'a parlé de vous, hier, elle avait une si grande pitié que je crois qu'elle souffrira autant que vous. Mais si elle m'aime, elle saura oublier aussi quand elle me verra. Je ferai tant, je l'aimerai tant qu'elle oubliera. Elle aussi mérite un peu d'amour plus calme. Nous aimerons-nous jamais tranquilles, chacun aimant l'autre et le disant à l'autre, comme on doit s'aimer, comme tout le monde ? Nous ne voulons rien d'autre. Madeleine, regarde-moi ; laisse-moi te regarder. Aimons-nous ; allez-vous-en, Philippe, et que tous s'en aillent. N'ayons plus de remords, plus de regrets. Ne gardons plus que l'amour. Il ne faut pas m'en vouloir, Madeleine ; faites cet effort pour moi. Ne pensons plus aux autres. Vous me regardez, et je vous regarde ; nous nous aimons. Vous voyez bien

que nous aussi nous savons nous aimer.

Par une longue suite de prodigieux efforts je chassais l'image impérieuse et pitoyable. Elle fuyait ; puis elle revenait, moins cruelle ; et je la chassais. Je sentais qu'elle s'éloignait ; elle perdait sa force. Philippe se lassait, mourait peu à peu. J'arrivais à aimer Madeleine sans remords ; je l'aimais comme je l'avais aimée hier, perdu dans l'amour dont elle m'avait revêtu, armure impénétrable, invisible pour tous, où je bravais l'univers. J'étais ivre encore de dire cette chose qui avait été pour moi si longtemps un trésor inespéré et hors de mon atteinte : j'aime Madeleine, et Madeleine m'aime. Et quand je répétais ces mots qui m'écrasaient d'une évidence divine, alors il n'était rien qui pût arrêter ou affaiblir ma joie. Philippe Réal lui-même reculait d'une vitesse immense jusqu'à l'horizon le plus lointain, où il se perdait comme un point sombre, loin, si loin de l'immense clarté où mon bonheur flottait, autour de Madeleine qui voulait bien m'aimer.

Nous devions nous retrouver, quelques jours plus tard, à un bal. Philippe y devait venir aussi. J'attendais ce jour avec crainte. Qu'arriverait-il ? Je savais qu'il ne se passerait rien qu'entre nous trois ; pas même ; en chacun

de nous. Aucun mot ne serait dit, rien ne serait fait qui fût décisif. Pourtant tout devait commencer ce jour-là, Madeleine et moi, sachant nos rôles et prêts à jouer, contre Philippe, ignorant encore que le drame était changé, et qu'il était maintenant celui qui doit mourir.

J'attendais que la pièce se jouât, et je tremblais un peu du rôle horrible que j'y tiendrais. Madeleine faiblirait-elle ? je savais que non. Moi non plus. Et Réal ? faiblirait-il ? certes, et je l'espérais bien. Philippe, vous devez partir ; je souffrirais de vous chasser ; partez seul, Philippe, et me laissez Madeleine. Mais comprendra-t-il ? Quand j'avais compris, moi, et c'est de ce jour qu'a commencé le triple supplice, j'étais parti tout de suite, et tout seul. Vous n'aviez pas eu à me chasser. Partez bien, Philippe. Ne nous faites pas trop voir que vous souffrez ; cachez-le à Madeleine ; elle a assez souffert. Philippe, vous êtes condamné ; votre anéantissement commence dans six jours. Vous êtes prévenu.

Et la voix de Madeleine disait :

— « Non ; vous savez bien qu'il n'est pas prévenu ; et que nous nous conduisons mal ! » Et je croyais l'entendre crier : « Ah ! qu'avons-nous fait ! qu'avons-nous fait !

J'écrivis à Madeleine, mais il ne fallait pas lui écrire comme à une fiancée ; et je vis aussi son écriture, qui m'aimait. Elle n'avait pas

mis, peut-être, dans ses mots le double sens que j'y lisais ; car elle avait voulu aussi m'écrire comme autrefois nous nous écrivions. Je relisais sa lettre, et mon amour en faisait une lettre d'amour, car elle était telle en effet. Et la joie que j'en avais était si forte, comme toute émotion d'amour vrai, qu'elle me payait largement, en sa rapidité, de toutes les peines que m'apportaient les craintes et les remords, plus longs mais moins véritables.

Et j'attendais de revoir Madeleine avec tant de joie que je ne pensais plus à Philippe Réal.

J'étais allé trouver Bernard Michel. Il lisait couché sur son lit, et quand j'entrai ferma son livre et se leva.

— J'ai reçu une caisse de pommes. Apprends-moi à faire la part du roi.

Je lui appris à couper une pomme, et je la mangeai. Il me proposa une partie d'échecs. La partie s'engagea, silencieuse ; Bernard jouait lentement car il était très fort, et je jouais de même, sans doute pour la raison contraire. Nous fumions tranquillement et la matinée s'annonçait paisible quand Michel me dit :

— Je prends ton fou, en l'honneur de Sainte Clémence dont c'est aujourd'hui la fête.

Etait-ce ce nom de femme inattendu qui m'avait réveillé ? Etait-ce l'allusion que Bernard avait faite au jour où nous étions ? Je songeai tout à coup que ce jour-là marquait quelque chose pour moi.

— Quel jour sommes-nous ?

Bernard ôta de ses dents la pipe qu'il avait depuis quelques jours rachetée à Végas, souffla un nuage bleu qui rebondit sur l'échiquier, et répondit :

— Mercredi.

En effet, le mercredi, je savais que Madeleine sortait le matin, et je savais où elle allait, jusqu'à midi. Je la vis dans le petit carrefour où elle passerait tout à l'heure, et je la regardai longuement. La rue avec ses maisons se dessina devant mes yeux, et parmi ces maisons un restaurant, en face de la porte d'où sortirait Madeleine. Et je me réjouis tout à coup, à l'idée que j'irai déjeuner là-bas tout à l'heure, et que je regarderai Madeleine marcher dans la rue, sans qu'elle me voie. Je la verrai comme une passante parmi les passantes, et moi seul la regarderai comme une femme qui m'aime. Moi seul pourrai me dire que tous ces pas, tous ces regards, tous les fils de cette robe et les rubans de ce chapeau sont pour moi. Et personne n'en saura rien, que moi et Madeleine. Elle passera, jetant vers moi le long fil de son amour, et ne sachant pas qu'il retombe si près d'elle. Oui ;

j'irai tout à l'heure regarder Madeleine.

— Tu deviens fou, me dit Bernard.

Je vis qu'il venait de prendre ma dame, et me rappelai qu'un instant plus tôt il m'avait pris une tour.

— C'est bien vrai. Attention, maintenant.

Je fus vite battu.

— La revanche ? demanda mon vainqueur.

— Pas maintenant ; je ne déjeune pas ici, il faut que je parte.

— Tu ferais bien de te raser si tu vas dans le monde.

Je passai ma main sur mes joues.

— Tant pis. On croira que je porte la barbe.

— Oh ! dit Bernard, c'était pour ton bien.

Je lui serrai les deux mains d'un air profondément ému.

— Merci, Bernard.

Et je partis le cœur joyeux. En approchant du carrefour je vis de loin le restaurant où j'allais, et je choisis la meilleure place ; dans ce coin là-bas, qui doit être à gauche en entrant ; je la verrai bien, et le rideau empêchera qu'elle me voie. Quelle joie je vais avoir ! Pourquoi n'ai-je pas pensé plus tôt à venir ici ? J'y viendrai tous les mercredis. Il est bientôt midi ; j'entre vite pour être bien installé quand elle paraîtra. Je me dirige vers la table que j'ai prévue. Pas de chance, elle est déjà occupée ; j'en trouverai une autre bien placée. Mais je

m'arrête brusquement ; l'homme qui m'a volé cette table, c'est Philippe Réal.

Philippe m'a reconnu. Nous comprenons très bien, l'un et l'autre, ce qui se passe. Je vais vers lui et nous nous saluons avec un étonnement aussi sincère chez tous deux, et pourtant aussi joué.

— Vous ici ?

— Mais oui ; vous aussi ?

Comme il faut dire quelque chose, Philippe dit :

— Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers.

Car il a la meilleure place, et je ne peux pas m'en aller. D'ailleurs je ne veux pas le laisser seul, et j'accepte pour le punir d'avoir proposé. Je prévois l'horrible tête-à-tête. Comment l'entrevue finira-t-elle ? Sans que rien soit prononcé, sans doute. Attendons ; et je m'assieds.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, dit Réal.

— Moi, au contraire, je m'attends toujours à vous trouver partout.

Une guerre sournoise commence ; jamais je n'ai été si sûr de moi.

— Vous venez souvent ici ? demande Réal.

— C'est la première fois.

— En effet, je ne vous y avais jamais rencontré.

— Mais vous-même, vous ne déjeunez pas ici tous les jours ?

— Non, pas tous les jours, de temps en temps.

Philippe n'a aucune raison pour venir ici plus d'une fois par semaine.

Non loin de nous, de l'autre côté de la rue, Madeleine paraît. Elle marche vite, d'un long pas cadencé que j'aime parce qu'il n'est qu'à elle. Philippe l'a vue aussi bien que moi. Ensemble nous l'avons regardée, quand elle est sortie. Puis nous avons aussitôt détourné les yeux ; j'ai regardé une glace où la salle se réfléchit indéfiniment ; Philippe a bu lentement, regardant le fond de son verre.

Nous remettons en marche, d'un effort commun, la machine arrêtée par ce grain de sable dans les rouages.

— Vous travaillez toujours beaucoup ?

Et je parle de mes études, sans qu'aucun de nous ait le courage de me faire taire. Quand je ne peux plus, heureux de voir que notre repas avance un peu, je fais partir Réal.

— Et vous ? qu'écrivez-vous de beau en ce moment ?

— Rien. Je ne sais pas si je recommencerai. Je n'ai pas été content de mon premier essai.

Et comme je proteste.

— Non, dit-il. J'étais content d'abord. Mais tout cela ne sert à rien, voyez-vous.

— Déjà dégoûté de la gloire ?

— Dégoûté de moi, d'abord. Parce que c'est la seule personne dont j'aie le droit d'être dégoûté. Et puis... et puis, dégoûté de... est-ce que je sais ? dégoûté de bien des choses.

— Vous êtes bien sombre aujourd'hui.

— N'est-ce pas ? dit-il en souriant. Il y a des jours où l'on n'est pas content. Il y en a d'autres où on est content. Vous ne croyez pas ? dit-il en me regardant en face.

Je pus soutenir ce regard parce que je regardai les yeux de Philippe comme deux petites boules colorées.

— Et ces jours, acheva-t-il, ne sont pas les mêmes pour tous. Vous ne connaissez pas leur Vouvray ? Vous allez voir.

Et il nous fit servir une bouteille.

— Lui aussi, pensai-je. Est-ce bien moi ; est-ce bien Madeleine, qui pouvons ainsi faire souffrir un homme sans le haïr ?

— Vous ne renoncerez pourtant pas à écrire ?

— Je ne sais pas. Je n'écris que quand j'ai quelque chose à dire ; vous avez peut-être vu que j'avais écrit, la première fois, pour cette seule raison. Peut-être si un jour j'ai autre chose à raconter, je le dirai.

— Il ne faut jamais désespérer.

— C'est vous qui le dites.

Sûrement, depuis ces derniers jours, il avait vu Madeleine ; il avait deviné, et compris.

Dans la douleur que je sentais en lui je ne pouvais pas ne pas voir les raisons que j'avais d'être heureux, et j'avais devant lui honte de mon bonheur. Loin de lui, Madeleine et moi pouvions être heureux ; mais sous son regard, dans sa présence, cela nous serait impossible. Ses yeux ne seraient pas toujours des boules colorées ; je n'échapperais pas à cette apparition. Madeleine aussi en souffrirait. Ah ! s'il avait pu disparaître ! Je me décidai à demander :

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu Madeleine ?

Il était bien entendu que ni l'un ni l'autre ne l'avions vue, tout à l'heure, quand nous l'avions regardée ensemble.

— Je l'ai vue hier. Et vous ?

— Il y a un peu plus longtemps. Alors c'est à vous de me donner de ses nouvelles.

— Elle va bien. Elle s'ennuyait un peu, toute seule ; mais je crois que ces jours-ci elle était un peu plus heureuse. Je ne l'aurais pas deviné, mais elle me l'a dit.

J'essayais d'imaginer leur conversation ; je ne le pouvais pas.

— D'ailleurs elle va bientôt partir en voyage.

— En voyage ?

J'avais sursauté ; tant pis ; je n'avais plus à le regretter.

— Elle me l'a dit.

— Ah ! bon.

J'achevai vite une réponse un peu plus convenable :

— Puisque Aristote le dit, il faut le croire.

Je pensais : c'est un peu cousu de fil blanc, Madeleine, mais vous avez raison. Nous n'avons que trop tardé ; il faut vite que tout cela finisse et que nous puissions nous aimer.

Je demandai à Réal s'il viendrait à ce bal, après-demain ?

— Vous avez encore des cartes? demanda-t-il.

Il n'y avait pas à reculer. A cette première soirée où je devais revoir Madeleine, ma fiancée, c'était moi qui inviterais Philippe Réal. J'avais vraiment bien joué ; je pouvais être fier de moi. Et lui ? n'était-il pas fou de me demander cela ? Si, il était fou, et ce n'était pas sa faute. J'avais connu cette folie, et j'aurais pu lui pardonner. Pourtant, ne pouvait-il pas s'en aller, maintenant qu'il était perdu ? J'étais parti, moi, quand il avait fallu partir. Il n'espérait pas, tout de même, revenir un jour ? Alors quoi ? Il ne s'en irait jamais.

— Je vais même vous donner une carte tout de suite.

Je pris le carton dans mon portefeuille et j'écrivis nos noms. Réal continuait à boire ; je n'osais pas le regarder, partagé entre l'horreur et la pitié.

Ce fut tout.

Nous avions recommencé à parler d'événements sans prix, et Réal déjà devenait plus gai, sans cependant que l'honneur me commandât de le reconduire chez lui, lorsque je mis la main à ma poche en appelant l'homme qui nous avait servis. Chacun de nous eût été heureux de payer pour l'autre, mais il n'en fut rien ; chacun paya sa part, et on ne sut pas lequel de nous, ce jour-là, avait invité Madeleine à notre table.

Je me levai le premier, laissant Réal qui fumait, et je revins à ma chambre, lentement. Je revoyais Madeleine sortant du porche, sous nos regards ; Réal en face de moi, désespéré, et Madeleine s'éloignant, une passante parmi les passantes, mais dont tous les gestes et tous les mots, désormais, étaient pour moi.

IX

J'entrai dans la grande salle où déjà les couples dansaient. Les glaces qui couvraient les murs égarèrent d'abord mes regards, et je cherchai longtemps Madeleine des yeux sans savoir si ce groupe que j'interrogeais n'était pas l'image inattendue et déplacée d'un groupe déjà aperçu. Mais Madeleine n'était pas dans cette première salle ; elle ne dansait pas, ni ne regardait danser. Je la trouvai enfin, avec quelques amies au fond d'un petit salon éclairé de bleu, dans un vaste fauteuil de cuir, qui semblait une automobile. Je vis tout de suite qu'elle était heureuse de me voir ; déjà j'acceptais ce bonheur commun comme une récompense qui m'était due, et dans le sourire de Madeleine je ne cherchais plus comme au temps de mes tourments mille significations inquiétantes, tant j'y lisais simplement la joie que j'avais. Sur mon visage elle lut aussi sa joie, et je m'installai dans le petit groupe des jeunes filles ; j'aimais à trouver Madeleine dans ce cadre, comme on aime à trouver le tableau préféré dans un riche musée, parmi d'autres beautés qu'on admire

un peu, et qu'on laisse à d'autres d'idolâtrer. Les mots s'échangeaient, avec des rires ou des sourires, mots faciles, conversation aimable à laquelle nous nous plaisions comme à un repos ou une gymnastique utile. Le moment viendra bien, n'est-ce pas, Madeleine ? où nous serons seuls et où nous parlerons de notre amour. J'ai encore tout à vous dire, depuis la première fois, et j'attends tout, encore, de vous,

La conversation continue.

Ce n'est pas Madeleine qui a demandé :

— Savez-vous si Philippe Réal doit venir ?

Et pourtant je réponds :

— Je l'ai vu hier, et il m'a demandé une carte. Je pense qu'il arrivera bientôt.

Il est vrai que Madeleine ni moi n'avons rien manifesté, et pourtant nous avons senti le même choc au cœur. Mais j'aime mieux avouer d'abord que c'est par moi que Réal est ici ; c'est pour me punir encore de l'y avoir conduit. Mais qu'en pense Madeleine ?

Une musique nouvelle entre par la portière soulevée un moment.

— Allons donc danser !

Madeleine n'hésite pas à accepter, et nous dansons.

— Pourquoi avez-vous invité Philippe aujourd'hui ? demande-t-elle d'un ton doux, sans même que j'y puisse lire un reproche.

— Je l'ai rencontré par hasard, il m'a

demandé une carte, et je n'ai pas pu refuser.

Madeleine le regrette assurément.

— J'ai tort de dire : rencontré par hasard ; grand tort. Savez-vous où nous nous sommes retrouvés ?

Et je lui raconte le déjeuner avec Réal, devant la porte où elle est apparue. J'aurais voulu en faire une aventure amusante, et je l'aurais peut-être pu si Madeleine m'eût aidé, mais elle ne trouve pas qu'il y ait là de quoi rire, et nous ne rions pas. Je demande, sur le même rythme lent qui nous enveloppe :

— L'avez-vous vu, depuis l'autre soir ?

Et comme dans ce dernier mot il y a toutes nos émotions et tout notre amour, chacun de nous le sent bien, et tout revit en un moment dans le croisement de nos regards.

— Je l'ai revu, dit Madeleine. Je ne sais pas ce que je lui ai dit, il a dû me croire folle. Naturellement je ne lui ai parlé de rien, mais je n'étais pas en état de le recevoir. A peine je lui répondais. Pendant tout le temps je pensais : je voudrais bien qu'il s'en aille. C'est tout ce que je suis capable de penser de lui maintenant.

— Moi aussi.

Il y eut un silence. Madeleine reprit :

— Peut-être c'est le plus sage ; ne plus le revoir ; peu à peu, sans qu'il s'en doute. Il verra bien qu'il doit partir, Je ne peux pas même être méchante avec lui. Tout ce qui

arrive n'est pas de sa faute ; et pas non plus de la mienne.

— Est-ce de la mienne, Madeleine ?

— Taisez-vous.

Nous agitions l'image de Philippe Réal, mais chacun de nous, serré contre l'autre, ne pensait qu'à cet immense soulagement d'aimer et d'être aimé.

Madeleine dit, heureuse :

— Et puis après tout, si ; c'est tout de même un peu sa faute.

— Mais naturellement ! Ne pensons pas toujours à lui. Quand il sera parti de notre esprit, il partira de nos yeux. Dansez gentiment avec moi, Madeleine, sans penser à un autre. Ou plutôt, puisque la danse est finie, aidez-moi à chercher un abri pour deux personnes.

Dans un second salon, très petit, j'avais apporté un buffet en miniature, sans être remarqué ; nous causions. Il est bien vrai que nous ne savions trop quoi dire, d'abord. Mais nous étions bientôt partis, et rien ne nous arrêtait plus. Madeleine voyait s'étendre devant elle le tableau de mon long amour, replié si longtemps, et qu'elle reconnaissait peu à peu, à travers les souvenirs déformés qu'elle en avait gardés. Tout s'éclairait pour elle, ce qui était déjà clair pour moi. Et elle me disait aussi les mêmes choses, et je comprenais aussi qu'elle m'avait aimé. Nous étions heureux d'un double

bonheur que chacun, sans faiblesse, portait seul tout entier. Je regardais Madeleine assise près de moi, et je tenais ses doigts. La robe qui la dessinait dessinait avec elle tout l'univers que je voulais connaître. J'étais heureux ; pour rien au monde je n'aurais voulu la tutoyer.

— Oh ! pardon !

Philippe Réal venait d'entrer. J'avais fait un geste des épaules, comme pour me relever ; Madeleine n'avait pas bougé, mais j'avais senti sa main glisser de ma main.

Réal, debout devant nous ne pouvait pas s'en aller. Il nous regardait en parlant, mais sans doute n'entendait-il pas ce qu'il disait. Derrière son dos ses mains se serraient. Pour la première fois de ma vie je vis un homme pâle, horriblement pâle.

— Soyez le bienvenu. Il y a bien encore une place ici. Nous sommes plus tranquilles que dans les grands salons ; il fait moins chaud.

— En effet, dit Philippe. Je viens de là-bas ; il y a un monde fou. Vous n'avez pas mal choisi votre coin. On n'a pas dû vous y déranger beaucoup ? Il a fallu que je vous cherche pour vous trouver ici.

— Allez prendre un verre, dit Madeleine ; il restera bien de quoi le remplir. Et elle tourna vers moi un regard interrogateur. Je soulevai à hauteur de mes yeux la bouteille que j'avais apportée :

— Vous en aurez même plusieurs. C'est honteux ; ce soir nous n'avons rien bu.

— Il est bon ? demanda Réal.

— C'est Madeleine qui l'a choisi.

— Oh ! si on peut dire !

— Eh bien ! je reviens tout à l'heure. Je prendrai un grand verre.

Nous aurions bien voulu, Madeleine et moi, ne pas savoir qu'il y avait quelque chose derrière ces propos rapides. Mais nous savions trop bien que cette entrevue brutale était quelque chose de très important. J'essayais de plaisanter.

— Les paris sont ouverts. Reviendra-t-il ? Cette fois, avouez qu'il pourrait s'en dispenser. Je parie qu'il revient.

— Je le parie aussi. Alors, contre qui pariez-vous ?

— Contre lui.

Nous attendions le retour de Philippe et nous ne savions que dire. J'enrageais de voir que cette soirée serait troublée par cette présence. Il aurait pu y avoir deux heureux ; il y aurait trois malheureux. Réal seul pouvait faire de si mauvais calculs. Madeleine avait du dépit presque autant que moi, auquel se joignait une vague tristesse qui lui venait toujours quand elle pensait à Réal.

— Je crois tout de même qu'il ne revient pas, dit-elle.

— Il a gagné. C'est sa fiche de consolation.

— Ne dites pas de méchancetés.

— Même contre lui ?

— Surtout contre lui, vous le savez bien.

Je n'étais, malgré tout, pas très content de Madeleine.

— Oui, Madeleine ; je sais bien. Mais il faut bien que je sois méchant pour deux. Vous ne l'êtes pas assez. Les remords vous cachent la joie. Ne serez-vous pas heureuse librement près de moi, si tout ce que vous m'avez dit est vrai ?

— Vous savez bien pourquoi je suis triste. Vous l'êtes aussi, quelquefois, n'est-ce pas ? Moi je ne sais pas le cacher, et vous, vous cachez trop bien vos vrais sentiments. Ou alors, vous n'en montrez qu'un à la fois.

— Je n'en ai qu'un, Madeleine. On le voit ?

— Je le vois, dit-elle très près de moi.

— Et lui aussi. Il est parti, cette fois.

Madeleine ne dit rien pour plaindre Réal. Ah ! s'il pouvait s'en aller ! Notre amour vivait autour de ce désir commun. Quand j'eus ainsi exprimé cette angoisse qui nous liait, l'amour qui dormait dans ce mot se réveilla, se leva, et dansa autour de nous dans le petit salon où nous avions abrité notre solitude. Cette atmosphère lourde et chaude où l'on se déplace lentement, d'où l'on ne peut sortir, s'étendait autour de nous.

Rien n'existait plus que Madeleine pour moi,

que moi pour Madeleine, et parfois un objet sans valeur où s'arrêtait le regard fixe, une étoffe que palpait la main, une cadence qui frappait l'oreille. Et par-dessus tout cela, dans tout cela, notre amour plus grand que tout, qui contenait tout et qui remplissait tout. Tout en Madeleine, pour moi. Tout était-il en moi, pour Madeleine ? Tout à coup je tremblais de lire : non, dans son regard ; et quand je l'avais cherché, je le trouvais et il me disait oui.

— Vous rappelez-vous, me dit Madeleine, le jour où je vous ai demandé quel était le plus grand poète contemporain ? Vous m'avez répondu un nom que je ne connaissais même pas ; peut-être pour vous moquer un peu de moi ; peut-être pour avoir l'air très malin — elle sourit. — Du premier coup j'ai pensé que moi aussi je le trouvais plus grand que tous les autres, et tout de suite j'ai pensé que c'était très bête de penser cela sans raison. Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai été étonnée ; et j'ai eu peur, brusquement. C'est comme cela que j'ai bien vu que je vous aimais. Vous vous rappelez ?

Je n'avais pas, ce jour-là, vu la chose du même côté où l'avait vue Madeleine, mais je me rappelais pourtant, comme je me rappelais tout ce qui, dans ma vie, s'était accompli en sa présence. Et en entendant ce qu'elle venait de me dire, je m'apercevais que pour la pre-

mière fois elle m'avait dit, en propres termes, qu'elle m'aimait. Elle n'avait pas encore dit ce mot, et m'avait pourtant tout dit. Par quel art merveilleux avait-elle su s'exprimer ? Quel art, que j'ignorais, moi qui disais : mon amour pour dire : mon amour, et : je vous aime pour dire : je vous aime ? Elle parlait avec des mots à elle ; elle était elle-même et non pas une femme entre les femmes. Moi, je parlais et j'aimais comme tant d'autres ; moi j'étais un homme entre les hommes ; pareil aux autres. Comment, elle, l'unique, avait-elle pu me choisir, moi perdu et semblable à tous ?

Tout cela bouillonnait en moi et peut-être, par nos mains unies, pénétrait jusqu'à elle, car je crois qu'elle me comprenait rien qu'à me regarder.

C'est peut-être parce que mon ivresse était plus forte que ce fut moi qui voulus en sortir.

— Il faut pourtant nous montrer un peu, ne çroyez-vous pas ?

Elle me tendit ses deux mains, et je la relevai. Dans le salon la danse continuait, plus vive maintenant, à mesure que le buffet se vidait. Personne ne faisait attention à nous et nous dansions par plaisir d'être ensemble. Puis des rencontres nous séparaient ; Madeleine dansait avec d'autres ; je dansais avec d'autres ; puis je retrouvais Madeleine. Sans doute tout le monde, ici et ailleurs, croyait qu'il y avait entre nous quelque amourette, qu'on désignait d'un nom

anglais. C'était ainsi très bien, et cela ne nous empêchait pas de nous aimer. N'est-ce pas, Madeleine ?

— Encore une fois avec moi, si cela ne vous ennuie pas.

— Oh ! si, beaucoup.

Et tout continua jusqu'à l'heure où la musique cessa. Il faisait encore nuit. Une grande automobile emportait Madeleine et ses amis, où l'on m'avait fait une petite place. L'air froid dans le visage. Madeleine, cachée dans un grand manteau sombre, heureuse, m'apparaissait faite pour ce luxe auquel elle donnait une raison et une excuse. J'avais des regrets à penser que je ne pourrais pas, moi, la promener dans une grande automobile ; mais tout à l'heure encore elle m'avait si bien dit que cela lui était égal que je me prenais à espérer de pouvoir le faire un jour. Pendant la course je ne pus rien lui dire ; quand la voiture s'arrêta à sa porte, je lui fis un adieu tranquille, et elle y répondit bien. Je continuai la route, toujours heureux. Quand je descendis à mon tour, les jeunes filles que je saluais purent bien croire l'une après l'autre, tant j'avais l'air stupidement heureux, que j'étais amoureux d'elles, et je ne sais pas ce que chacune pour sa part en put juger, mais je sais que je ne pensais aucunement à elles, et qu'il m'eût été indifférent qu'elles pussent croire que j'y pensais.

X

— Quant à celui-là, dit la folle en me désignant du bout de sa fourchette, s'il n'est pas encore marié, peut-être pourra-t-il venir ?

— Abruti !

Il s'agissait d'aller au théâtre le lendemain ; et la remarque de mon ami ne portait sur aucun fait précis, mais seulement sur l'attitude étrange et sans doute révélatrice que je gardais, paraît-il, depuis quelques jours Attitude que Végas avait jugée le premier ,disant :

— C'est encore tout juste si on peut le prendre sans pincettes.

Le soir même je lui avais fait cadeau d'une pince à sucre, ce qui avait lourdement grevé mon budget, encore que j'eusse acheté celle qui coûtait le moins cher. La plaisanterie n'avait pas été très goûtée par mes amis, et je n'avais pas très bien compris pourquoi. Pourtant nous nous aimions bien, et ce n'était pas la première fois que trois d'entre nous avaient à pardonner au quatrième une ivresse un peu désagréable. Or j'étais un peu ivre, depuis quelque temps, comme ils s'en étaient aperçus.

Je promis de différer un peu mon mariage, pour pouvoir aller au théâtre le lendemain. Végas demanda si l'on irait ensuite chez Panurje, et j'acceptai comme les autres.

L'après-midi je travaillai chez moi. Depuis quelques jours je travaillais avec plus de joie. L'espoir revenait en moi et tout me paraissait facile. Je menais une vie sans histoire, je me laissais aller à mon bonheur. C'est peut-être ce que mes amis me reprochaient, d'autant plus qu'ils avaient pu voir que je m'étais mis à travailler, et comme ils n'en avaient pour le présent pas l'habitude, ils avaient pu croire que j'étais fou, ou parjure à notre passé. En tous cas ils avaient bien vu qu'il y avait en moi quelque chose de nouveau. Je travaillai toute la nuit. A cinq heures je descendis dans un petit café où buvaient des ouvriers matinaux, je déjeunai vite, et remontai dormir. Réveillé à midi je déjeunai dans ma chambre et le même zèle qui m'avait tenu éveillé la nuit précédente, me fit travailler encore jusqu'au soir. Ensuite j'allai rejoindre mes amis, et après avoir dîné ensemble « A la bouteille », après avoir entendu ensemble jouer Molière, nous arrivâmes tous quatre chez Panurje.

Assis à nos mêmes places nous commencions à écrire. J'étais un peu gêné de ne pas retrouver la même joie que j'avais eue si souvent ici. Mes amis étaient toujours les mêmes, mais peut-être

sentaient-ils, aussi, que je n'étais pas avec eux. La folle nous servait à boire pour réveiller notre ancienne valeur ; la ruse était grossière, et je pense que chacun de nous la méprisait comme moi. C'est peut-être pourquoi elle réussit si bien. Le vin remplit cet office auquel il n'a jamais manqué et jamais ne manquera, et bientôt nous étions au travail, aussi gais et aussi graves que jamais. J'avais encore quelques remords en pensant que Madeleine n'eût pas aimé me voir ici, mais je savais les faire taire, car je ne pouvais pas laisser mes amis tout seuls sous prétexte que j'étais heureux. Et de plus je sentais si vivement mon amour dans ce lieu où il avait grandi, où tout m'était un souvenir émouvant, depuis mes trois amis jusqu'à la moustache d'Adolphe, le garçon qui ressemblait à Vercingétorix, que je ne croyais pas que Madeleine pût m'en vouloir, puisque je l'aimais tant.

Seulement je voulais prendre garde à ne pas m'enivrer, car je ne voulais rien dire à mes amis de tout ce qui s'était passé depuis quelques jours. Madeleine et moi en porterions seuls le secret, et d'ailleurs je ne savais pas s'ils accueilleraient avec joie mon aveu, et je n'aurais pas voulu être blâmé ou moqué par eux, ni qu'ils eussent un ennui ou un regret véritable par ma faute. Je me bornais donc à tenir ma partie dans notre quatuor, alternant le calembour

vulgaire et la pensée profonde, car l'un et l'autre aussi bien que l'emphase lyrique ou la grandeur épique avaient place dans l' « histoire d'un pauvre imbécile » que la folle écrivait sur notre dictée. Les femmes, dans cette histoire encore inédite, parlent en prose, les hommes, en vers ; les enfants en prose rythmée. Les animaux ne parlent pas, ils jouent un rôle muet.

— Deux heures, dit Végas. Récréation.

Et il fit des mouvements de gymnastique suédoise. Ensuite il organisa un concours, à qui resterait le plus longtemps sans respirer ; il gagna. Puis à qui garderait le plus longtemps son bras étendu, et il gagna encore.

— C'est truqué, dit la folle.

Mais Végas était très fier de ces deux succès. Il voulut jouer au billard, mais l'heure ne le permettait plus, et ne le permettait pas encore. L'usage était interdit, aussi, des jeux de cartes, « même pour montrer des tours à ses amis » avait répondu Adolphe. Cependant, comme nous étions connus pour d'honnêtes gens, un peu bizarres mais somme toute inoffensifs, on voulut bien nous apporter un jeu de dames.

— Avec des pions, n'est-ce pas ? demanda Michel.

La folle et Bernard jouaient aux dames. Végas et moi, après les avoir un moment regardés et suivis de nos conseils, nous étions mis à causer sans savoir pourquoi. Il arrive

parfois qu'entre bons amis on parle de choses sérieuses ; à dire vrai cela nous arrivait rarement, mais, ce soir, Végas en ayant pris le chemin, je le suivis. Sans doute Bernard et la folle n'entendaient pas nos paroles, on les mettaient au compte de l'ivresse, bien à tort d'ailleurs, car ils ne manifestèrent aucun dégoût quand Végas me parla de cours, de travaux, de projets, et de livres. Je répondais de même, et nous nous étonnions de trouver en nous tant de choses auxquelles nous ne prêtions jamais attention. J'étais étonné de trouver Végas si savant ; et il ne m'aurait pas cru si instruit.

De même quand la conversation quitta les salles d'étude pour entrer dans les librairies, les théâtres ou les musées, car nous étions si bien partis que pourquoi aurions-nous reculé devant rien ? je vis que Végas était un aussi habile partenaire à ce jeu qu'à l'autre. Je ne m'en étonnais plus, maintenant, et il ne s'étonnait pas davantage de voir comme je renvoyais la balle. Nous étions si heureux de causer que tout ce qui était dit nous semblait définitif. Végas avait tout lu, tout vu, tout entendu ; ou plutôt il avait lu, vu, entendu la moitié de tout ; l'autre moitié, c'était moi qui l'avait lue, entendue et vue. Quel homme admirable nous étions, nous deux ! Arrivés à la musique, puisque nous dévorions tout, nous nous l'étions partagée

comme le reste. J'appris ce jour-là que Végas jouait du piano ; je n'en avais jamais rien su. Je trouvai tout naturel de l'apprendre, et tout naturel aussi que Végas jouât du piano. Depuis ce jour je regarde Végas comme un homme qui joue du piano. Pourtant, auparavant, je le connaissais bien ; mais on ne peut pas tout savoir.

— Dis-donc, la folle ! Tu savais que Végas jouait du piano ?

La folle exprima son indifférence en des termes peu châtiés. En effet il avait déjà perdu une partie, et n'allait pas tarder à perdre la seconde. Bernard au contraire fut très intéressé par cette révélation et appela Adolphe :

— Y a-t-il un piano dans l'établissement ?

— Un piano ? demanda Adolphe ahuri.

— Oui, enfin, quoi ! un piano ; répéta Bernard en pianotant dans le vide.

— Non Monsieur, dit Adolphe qui n'y comprenait rien.

— Ou autre chose, alors, n'importe quoi qui fasse du bruit. Un violon ? un harmonica ? Un chaudron ? Une bouteille ? Oui, tenez ! Apportez-nous donc une bouteille, vous ferez mieux. La même que celle-là, mais pleine.

Adolphe s'éloigna de son pas glissant, silencieux et résigné. Il apporta la bouteille au moment où la folle, renonçant à se défendre,

envoyait le jeu de dames à tous les diables. Végas et moi avions fini de parler, sans doute parce que nous avions épuisé toutes les questions.

— Passez-moi, dit Bernard, l' « histoire d'un pauvre imbécile » que j'écrive : fin.

Et il fit comme il avait dit, à la suite d'un vers dont nous n'avions pu trouver le dernier hémistiche.

— Maintenant, soyons sérieux. Toi Végas prends cette bouteille et fais l'échanson ; moi je fais la musique. Un drame allégorique ; titre : « Quatre hommes et un caporal ». Les quatre hommes, c'est nous. Le caporal c'est l'Amour. Je mets une majuscule.

Il se mit à écrire.

— C'est une vaste allégorie ; il faut choisir des noms symboliques. Végas s'appellera l'Homme Beau ; la folle s'appellera l'Homme Sage.

— Tout le monde le reconnaîtra, dis-je.

— Toi, tais-toi. Pour te punir, tu t'appelleras l'Homme Savant. Et moi je m'appellerai l'Homme Heureux. L'Amour s'appellera l'Amour. D'ailleurs son rôle est assez effacé ; il apparaîtra à la fin sous les traits d'un petit enfant joufflu qui a les yeux bandés et porte un arc. Personne ne l'appellera par son nom, ce qui nous dispense d'en chercher un autre. Vous y êtes ? La scène représente la Terre. Au lever du rideau une troupe de figurants occupe le théâtre. Arrive

le Régisseur qui les injurie et les chasse. Scène I : j'écris.

En effet, Bernard Michel écrivit longtemps, au milieu de la folle, Végas et moi, qui parlions. Une œuvre nouvelle nous occupa, où chacun jeta ses souvenirs d'amour, heureux de pouvoir les dire, mais sous une forme bouffonne ou déclamatoire qui les adoucissait un peu, et détournait les trois confidents de se moquer et de plaindre. En qualité d'Homme Savant je marchais aussi derrière le caporal, mais je m'étonnais moi-même de ne pas retrouver dans mes paroles l'amertume et la tristesse que j'avais si souvent exprimées ici quand mon amour était une souffrance sans espoir. Je comprenais mieux mon bonheur, maintenant que je le voyais exprimé malgré moi dans ces phrases que je dictais à Bernard. Mes amis comprenaient-ils ? Je l'aurais voulu, maintenant, et leur donner un peu de ma joie et de mon repos. Mais je ne pouvais rien leur dire. Les quatre hommes suivaient le caporal. Le caporal déclarait la guerre à un troupeau de quatre moutons, et, par un éloquent discours envoyait les quatre hommes se faire tuer. L'Homme Beau mourait tout de suite. L'Homme Sage tuait un mouton et s'en faisait un manteau. Mais bientôt, par un accident semblable à celui qui coûta la vie à Hercule, il périssait dans d'atroces douleurs. L'Homme Heureux avait vu le mouton se rendre

à merci, l'avait reçu en confiance, et bientôt avait été traîtreusement dévoré.

— Quant à l'Homme Savant, dit Végas qui avait pris la plume à son tour, on ne peut pas le faire mourir, il a dit trop de bêtises pendant toute la pièce. Il vivra, pour sa punition. Il s'en ira avec son mouton. Le caporal les décorera tous les deux sur nos cadavres, et lui donnera quarante-huit heures pour mourir de honte.

Ce dénouement fut écrit, mais j'étais tout de même heureux qu'ils m'eussent laissé partir avec Madeleine.

Avec ou sans mouton, les quatre Hommes durent enfin partir ; le jour était levé. Nous avancions d'une démarche rapide et silencieuse un peu trop saccadée, où le sommeil, la fatigue et la mélancolie matinale se mêlaient. Le soleil jaune d'or brillait déjà dans une buée au-dessus de la Seine grise. On reconnaissait l'heure au bruit plus sonore des voitures, aux serviettes blanches que les garçons de café portaient nouées autour du cou à la façon des enfants, pour disposer les chaises et les tables, et frotter les vitres. Au milieu de tout ce réveil, à côté de mes amis qui marchaient vite, je pensais à Madeleine et au grand amour qui nous unissait. J'avais hâte de me coucher, pour penser à elle en m'endormant.

Bernard Michel serra nos mains et remonta

chez lui ; la folle, bientôt après. Je continuais de marcher près de Végas ; un peu plus loin il me dit :

— Attends. Je vais acheter des cigarettes.

Je m'arrêtai pour l'attendre, et comme j'étais devant une marchande de journaux, j'achetai un journal qu'elle était en train de plier. J'ouvris la feuille toute grande. La première chose que je lus, et si bien cachée dans les longues colonnes, en deux lignes, que je ne l'aurais certes pas remarquée si je n'avais pas dû la remarquer, la première chose que je lus, ce fut : « Mort de M. Philippe Réal », et Végas revenant vers moi me poussa l'épaule pour me montrer qu'il était là.

Ma première joie fut si courte, et si vite suivie d'horreur, qu'en vérité je ne sais pas encore si vraiment j'ai eu ce mouvement de joie, ou si ce fut plus tard que je le retrouvai dans ma première émotion, pour me punir et m'humilier. Aussitôt j'eus une douleur violente, un chagrin profond, comme si mon frère était mort. Ce qui dominait, c'était la grande certitude qu'il y avait dans cette nouvelle ; Réal était mort ; je pensais maintenant avec ce point d'appui ; tout s'organisait à nouveau autour de ce nouvel objet. Un renversement se faisait en moi, et j'étais bouleversé par cet autre univers qui s'installait, m'entraînait dans son changement. Et ne sachant ailleurs où me tenir,

je regardais à cette seule chose qui fût assurée : Réal est mort. Des larmes dans mes yeux, tout de suite, je ne savais d'où elles venaient, ni ce qu'elles voulaient dire. Un de mes amis était mort, un homme que j'avais aimé et admiré ; je savais qu'il était grand, qu'il l'eût été plus encore. Je revoyais des souvenirs, et son visage, qui me paraissait beau et triste. Il était mort maintenant, et tout à coup je comprenais que je ne le trouverais plus devant moi, que longtemps j'avais désiré ne plus le trouver devant moi. Etait-ce cela que je voulais. Non. Mais c'était cela qui m'était donné. Un remords me prenait au cœur. Réal s'en allait de nouveau, devant moi et devant Madeleine ; il s'en allait ; il allait chercher un verre ; je voyais la forme noire de son dos, la ligne blanche de son col, ses cheveux noirs ; et il s'en allait de nous. Réal était mort. Comprenez-vous Madeleine, ce qui arrive ? Vous non plus ne vouliez pas cela. Mais vous, avec moi, vous l'avez fait.

— Oui, bonsoir, mon vieux.

Je serrai la main de Végas, je rentrai chez moi, tremblant de peur. Je relus la phrase : « Mort de M. Philippe Réal ». C'était une note rapide, qui annonçait seulement, sans rien expliquer. J'imaginai Réal dans un cercueil, et la cérémonie funèbre. J'imaginai Madeleine toute pâle et pleurant, elle aussi, comme je pleurais. Pourquoi mentir ? Lequel de nous deux oserait

mentir ? Oserait-elle me regarder encore, et me sourire ? Réal mort, n'est-ce pas là ce qu'on appelle un cadavre entre nous ? Il fallait qu'il partît ; oui, mais nous l'avons trop désiré, nous n'avions pas ce droit. Quelle souffrance pour Madeleine qui en a tant connu ! Et par ma faute à moi stupide et criminel qui les ai laissé jouer ce jeu terrible. Terrible ; la preuve ! Elle est là, la preuve, là dans ces lettres noires. Mais je ne pouvais pas deviner, je ne pouvais pas savoir ! Eh ! si ! je savais bien ! Taisez-vous donc, vous n'y comprenez rien !

Tu ne vas pas te coucher maintenant, peut-être ? Non, tu vas t'asseoir ici, regarder tout droit, et voir ce que tu as fait. Ce serait trop facile s'il suffisait de regretter, et puis de dormir. Pense à Philippe Réal, à ce qu'il a été, à ce qu'il aurait pu être, sans toi. Au bonheur que tu lui as volé. Pourquoi ? Parce que tu en avais envie. La belle raison ! Toi ? un homme qui n'aurais pas eu le courage de te tuer comme il l'a eu, lui. Tais-toi, tu sais très bien qu'il s'est tué. Allons, lève-toi, ouvre ta fenêtre et saute. Non ? Tu vois bien. Lâche !

Je tremblais de plus en plus, de honte, de colère et de peur. Et je songeais à Madeleine, à tout ce qu'elle avait souffert par moi, elle qui méritait un bonheur simple et droit, elle que j'avais fait attendre dans la crainte, que j'avais jetée dans l'angoisse, et qui allait encore tant

souffrir que peut-être enfin elle ne me pardonnerait plus. Elle m'aime, oui ; et elle n'aimait pas Réal. Mais comment recevra-t-elle la mort de cet homme qui l'a tant aimée, qui est mort pour l'amour d'elle ? Je ne saurai pas lui parler de Réal, et elle voudra que quelqu'un lui en parle, pour que ce grand amour ne périsse pas tout entier. Mais lui seul pourrait parler, comme il a parlé autrefois, et Madeleine, alors, se souviendra, et ce sera à moi de m'en aller. Allons ! ouvre ta fenêtre, et saute. Mais je ne peux pas.

La fatigue me prend, je ne veux plus y résister. Vous me pardonnerez Madeleine ? Vous voyez bien que je souffre moi aussi, que je n'ai pas voulu cela. Vous seule pouvez me rendre le repos ; ne voulez-vous pas croire que moi seul aussi je vous le rendrai peut-être ? Oserez-vous oublier, et me permettrez-vous d'oublier ? Vous voudrez bien, n'est-ce pas ?

Je voudrais voir Madeleine près de moi, tenir sa main et regarder son visage immobile, qui ne me regarderait pas. Plus vivement je pense à elle, plus je la sens bonne et aimante. Je retrouve l'amour un moment noyé ; je me rappelle ; je sais qu'elle m'aime. Elle restera près de moi, nous ne pouvons plus nous quitter. Tout est accompli, Madeleine , je reste et vous restez. J'irai vous revoir bientôt, et le premier regard nous dira que nous restons ensemble. N'ayez pas trop peur, et ne soyez

pas trop malheureuse. Aimez-moi encore, moi qui vous aime tant. Je pourrais bien sauter de ma fenêtre, mais je ne le veux pas, parce que vous ne le voulez pas, Madeleine. Nous ne le voulons pas.

Ah ! Malheureux, malheureux Philippe ! Et toi, me pardonneras-tu ?

Vers midi je reçus une carte de Madeleine, qui voulait me voir et me fixait rendez-vous au Luxembourg. Je n'aimais guère la voir dans ce jardin où trop d'hommes voient trop de femmes, mais pourtant il le fallait aujourd'hui ; elle n'avait d'ailleurs pas choisi la fontaine Médicis. Je n'attendis pas longtemps ; quand Madeleine arriva elle me fit un sourire, que je rendis, si simplement qu'on eût pu croire que rien de grave ne s'était passé ; et pourtant son premier mot réveilla toutes nos angoisses.

— Vous savez que Philippe est mort ?

— Je sais. Avez-vous des détails ?

— Non. Il est mort subitement, avant-hier, dans la nuit.

— Avant-hier ? Pourquoi l'a-t-on su si tard ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas vu sa sœur ?

Madeleine ne me répondit pas tout de suite. Puis :

— Si, je l'ai vue. Mais je n'aurais pas dû vous le dire. Elle m'a dit d'abord je ne sais

quelle invention, que Philippe avait le cœur malade, et après elle m'a dit : « Sa chambre était au-dessus de la mienne ; je dormais et le coup m'a réveillée ». Alors elle s'est mise à pleurer, parce qu'elle a vu que j'avais compris, et qu'il ne fallait pas comprendre. Elle était trop malheureuse.

— J'avais deviné cela, dis-je à Madeleine, qui ne répondit pas.

Je voyais un malheur de plus marcher derrière notre amour ; et d'autres après celui-là. Le silence qui pesait sur nous était cruel ; aucun de nous n'osait le rompre, et nous sentions qu'il fallait maintenant, tout de suite, nous tendre la main et nous parler ; sinon peut-être était-ce la fin. Cette fois j'eus le courage de dire :

— Madeleine, regardez-moi encore. Nous savons que cela est terrible. Vous croyez, n'est-ce pas ? que je suis triste comme vous. Aurez-vous le courage de m'aimer encore, moi qui vous ai fait tant de peine ? Savez-vous qu'il faudra m'aider à oublier, si vous voulez oublier vous-même ?

— Je ne veux pas oublier, dit-elle sans me regarder.

Et comme je tressaillais, elle dit vivement, en tournant les yeux vers moi :

— Non, non ; je ne veux pas dire cela. Vous savez bien... (ce qui voulait dire : vous savez bien que je vous aime, mais Madeleine aimait

mieux penser ces choses que les dire). Vous savez bien.... Mais nous n'oublierons jamais rien de tout cela, et il ne le faut pas. Nous aurons traversé tant de choses ensemble que nous ne nous quitterons pas. Vous me permettez bien d'être triste aujourd'hui, et vous l'êtes aussi. Vous savez bien que je suis heureuse. Tout à l'heure j'ai eu peur, je me disais que peut-être j'étais plus heureuse. Mais je ne le veux pas. Dites-moi que ce n'est pas notre faute, et que nous ne le voulions pas ?

Nous marchions lentement, maintenant, dans les allées où jouait le soleil. Les couleurs et les bruits nous faisaient un cortège de joie ; je sentais Madeleine à mon côté, tourmentée d'un chagrin que, seul, je pouvais adoucir, et je la sentais mienne enfin. Alors revenait par éclairs le premier sentiment qui peut-être m'avait saisi quand j'avais su : Réal était parti, Madeleine me restait, et c'était une joie sauvage qui me prenait, à laquelle je cédais un moment, avec fureur car je savais qu'aussitôt elle me ferait horreur et je la repousserais loin de moi. Nous ne parlions plus de Philippe ; j'aurais voulu que Madeleine n'y pensât plus. Je lui parlais d'elle, de moi, de mes amis, de mon travail, du beau temps, d'elle encore, et de mon amour, et même je craignais parfois de la lasser ou d'être ridicule ; mais pourtant je ne pouvais m'arrêter et j'en

parlais toujours. Aussi quand elle me quitta je pouvais croire que sa tristesse s'effaçait un peu dans la mienne, et que tout n'était pas fini pour nous. Elle me dit au revoir en souriant ; il n'y avait qu'une tristesse douce et confiante dans ce sourire, et je ne craignais plus.

Elle s'éloigna, et alors je sentis, à la mélancolie qui me prenait, qu'elle aussi était triste, toute seule, et que sa tristesse venait encore du malheur imprévu qui avait coulé sur nous. Ce jour-là, encore, après avoir quitté Madeleine, je ne pus retrouver le calme ; mais vers le soir, comme je n'avais pas dormi la nuit précédente, passée chez Panurje, et comme le sommeil pris le matin après la lecture du journal, m'avait mal reposé, je dormis lourdement, dans des rêves qui me hantaient encore le lendemain quand je me levai et descendis dans la rue, car je voulais enfin savoir quelque chose. Les journaux parlaient de Réal avec éloge et regret. Sa mort était qualifiée le plus souvent : subite, parfois : tragique, et je lus même : mystérieuse. Pour moi, je ne voyais pas là de mystère. Je ne sais quelle opinion se fit le public sur cette disparition soudaine. Aussi bien Réal qui avait conquis une gloire rapide, qui lui valut qu'on parlât de sa mort, n'avait-il écrit qu'une pièce, et n'avait-il encore marqué qu'en surface ; on indiqua bien l'heure de la cérémonie, deux jours plus tard, mais trois jours plus tard, les

journaux ne dirent pas même qu'elle eût eu lieu.

Mes amis savaient que j'avais connu Réal. La folle, lui, en savait plus long, et devinait sans doute mon cœur. Ainsi je pouvais mieux laisser voir mon trouble, et nul ne me blâmait ; je passai ces jours pénibles entre le travail, le sommeil et les longs errements par les rues, jusqu'à ce que ce cheminement sans but à travers les heures m'amenât enfin devant une petite table drapée de noir où un homme de noir vêtu me tendit un crayon. J'écrivis mon nom après tant d'autres ; mais je ne voulus pas aller serrer les mains qui se tendaient, noires, dans l'obscurité. Madeleine irait embrasser la sœur de Réal, il le fallait, et toutes deux souffriraient. Pauvre Madeleine ! je savais combien sa douleur serait vraie, sincère, et multiple. Cette pompe de mort, c'est Philippe Réal qu'elle cache et qu'elle entraîne. Philippe Réal, Madeleine, que nous avons chassé ; nous avons vu, il y a cinq jours son dos noir qui s'éloignait de nous ; il disait qu'il allait chercher un verre ; il est revenu chez lui ; il a pris une arme, et il s'est tué. Madeleine, cet immense amour qui seul peut sauver nos âmes, je l'aurai, mais vous, saurez-vous le trouver encore ? Et, pour Madeleine, je réponds : oui.

Alors Philippe Réal s'en alla, et je restai seul avec Madeleine.

PROLOGUE

Trop de choses vivaient encore autour de nous, pour que notre amour fût proclamé. Nous ne disions rien à personne mais l'un et l'autre étions décidés. Pour toujours nous restions unis. Ce que nous disions l'un à l'autre n'était plus que pour expliquer le passé ; l'avenir viendrait seul, et nous l'attendions pour l'écouter ensemble. Madeleine avait-elle gardé le secret ? je le crois. Je n'avais pas osé, moi, le cacher à mes trois amis. Le soir où je leur dis tout. j'avais grand peur de ce qu'ils répondraient, et je fus presque déçu. Peu d'étonnement chez eux. Peu d'envie, sans doute ; nulle admiration assurément.

— C'est aussi intelligent qu'autre chose, avait dit Végas.

— Si tu crois... avait dit Bernard Michel.

— Cela devait arriver, avait dit la folle.

Moi je n'avais rien dit. Nous avions senti passer comme un regret des jours héroïques où, moi aussi, je voulais résister à tout et à moi-même. Et comme, moi, je croyais maintenant qu'il avait été mieux de céder, sans perdre le

souvenir ému et heureux pourtant des jours où j'avais fait jouer ma souffrance, ainsi mes trois amis qui la gardaient encore avaient peut-être, mêlée à la joie de la sagesse, la crainte obscure de s'être trompés. Mais nous étions trop bons amis encore et toujours, et ce soir-là, en vérité, tout le monde fut heureux. Je songeai longuement au petit portrait encadré de noir qui m'avait regardé si longtemps. C'était lui, peut-être, qui m'avait appelé et m'avait fait parler enfin. Madeleine restait la seule image qui pût fixer mon regard, le seul amour qui pût tenir mon cœur.

De longs jours avaient passé ; nous nous étions promis devant tous et maintenant chacun pouvait savoir. Tous les oublis venaient maintenant, dans le bonheur achevé, et nous vivions heureux, l'un par l'autre, sans remords, sans pensée. Un jour que je tenais Madeleine près de moi, nous redisions encore ces jours lointains où chacun avait voulu s'éloigner de l'autre ; nous aimions regarder ces précipices évités.

— L'histoire avait bien mal commencé, disais-je à Madeleine.

— Qu'importe, me dit-elle, puisque tout a bien fini

Dans l'instant immobile qui suivit, je pensai tout à coup à un drame que j'avais entendu, un soir ; un très beau drame, et qui finissait sur

des mots d'amour. Et j'avais dit, ce soir-là :

— Il faut écrire une pièce qui commencera maintenant. Je vous apprendrai comment les choses se passent, moi !

Je tressaillis à ces souvenirs un peu trop oubliés. Mais je regardai Madeleine, et je n'y pensai plus.

Octobre 1922



Imp. Mériaux, 63, rue du Ruisseau, 63

